
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01888525 1

L'ÉGLISE

PREMIÈRE PARTIE

APPROBATION DE L'ORDRE

Vu et approuvé.

Fr. Antonin VILLARD
Maître en théologie.

Fr. Thomas BOURGEOIS
Ex-provincial.

Imprimatur

Paris, 10 Janvier 1898.

Fr. Reginald MONPEURT
Provincial.

Imprimatur

Parisiis, die 21 Januarii 1898

† Franciscus card. RICHARD
Arch. Parisiensis.

Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois en février 1898.

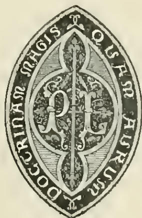
L'ÉGLISE

SA RAISON D'ÊTRE

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

CARÊME 1897

Par le T. R. P. OLLIVIER
Des Frères Prêcheurs.



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

A CHACUN

DES

AMIS CONNUS ET INCONNUS

DONT LA SYMPATHIE M'A AIDÉ,

ET A QUI DIEU VEUILLE ACCORDER TOUT LE

BONHEUR QUE JE LEUR SOUHAITE.

Paris: 3 décembre 1897,

en la fête de Saint François-Xavier.

AU LECTEUR

Je ne me fais aucune illusion sur la valeur et la destinée des conférences que j'abandonne aujourd'hui, sous leur forme définitive, à la bienveillance du public. Si la tradition n'eût exigé cette nouvelle édition, je m'en serais tenu à celle qui fut faite en fascicules, pendant le carême, et qui donnait les sténographies, à peine corrigées, des discours prononcés, l'avant-veille, à Notre-Dame. La révision était forcément incomplète et suffisait tout au plus à défendre le prédicateur contre le reproche d'erreur dans la doctrine exposée : à ce texte, où l'improvisation se faisait par trop sentir, il ne fallait demander ni la correction littéraire, ni les convenances oratoires, ni l'exacte précision dans les citations et les rapprochements. L'orateur, qui lit ou récite un discours écrit d'avance, est blâmable s'il tombe en ces incorrections et ces inexactitudes; l'improvisateur au contraire peut réclamer l'indulgence, pour les défaillances et les entraînements d'une parole qui subit l'influence des circonstances, à chaque moment de sa durée, avec des chances

diverses de grâce et de succès. Quiconque a l'habitude de la parole publique sait à quoi l'on s'expose en improvisant et combien il est nécessaire de revoir les discours, même les plus applaudis, avant de les livrer à l'impression. Quelquefois ils y perdent de leur chaleur et de leur force : plus souvent ils y gagnent, comme le savent ceux qui les ont entendus et les reconnaissent, avec une admiration qui ne va pas sans quelque étonnement.

La mort inattendue de Monseigneur d'Hulst me valut, pour la troisième fois, l'invitation à rendre service, en acceptant la chaire de Notre-Dame, — du moins pour quelque temps : — car il ne me semblait pas possible, à mon âge, de compter sur un long avenir. J'avais du reste la confiance que Saint Dominique me relèverait bientôt de mon poste, en y mettant un plus jeune et surtout un plus digne. Je n'apportais à cette nouvelle mission rien que je n'eusse apporté à toutes celles que Dieu a bien voulu me confier, en quelque autre église que ce soit. Bien à plaindre est le prédicateur, auquel la chaire ne paraît point partout d'égale hauteur, et la parole évangélique d'égale dignité en tout auditoire ! Saint François de Sales voulait qu'on fît autant de frais pour prêcher à dix humbles femmes que pour discourir devant les foules ou les rois, et le père Lacordaire donnait à ses allocutions de Sorèze le même

soin qu'à ses conférences de Paris ou de Toulouse. S'il en est ainsi des saints et des maîtres que doit-il en être de leurs plus obscurs disciples? Si haute que soit la chaire de Notre-Dame, elle diffère des autres chaires seulement en ceci, qu'on y court plus facilement le risque de n'y pas réussir, encore qu'on ait ailleurs contracté certaines habitudes de succès.

Libre de choisir, j'hésitais entre plusieurs sujets qui me semblaient opportuns, quand Son Éminence le cardinal-archevêque me conseilla de traiter de l'Église, en m'inspirant des Encycliques de Léon XIII. Rien ne lui semblait plus utile, en un temps où si peu de chrétiens savent au juste ce qu'est l'Église et ce qu'ils lui doivent, grâce à leur peu d'instruction religieuse et à leur confiance aveugle dans la presse mondaine et rationaliste. Cet avis me parut d'autant plus acceptable, que j'avais eu la même pensée, et pour m'y conformer, je divisai mon enseignement en trois parties, répondant aux trois stations qui, suivant mes prévisions, épuiseraient mon effort. D'après ce plan, je devais traiter de la raison d'être de l'Église, de son organisation et de son action : chaque part faisait ainsi un tout complet, qui n'engageait en rien l'avenir. Les faits ont montré qu'il était bon d'agir ainsi, puisque Dieu seul est le maître du lendemain.

C'est le développement de la première partie que je publie aujourd'hui, soigneusement revu et corrigé d'après les observations qui m'ont été faites : j'ai toutefois le regret de n'avoir pu tenir compte de toutes, parce que plusieurs ne m'ont pas paru résister à une sérieuse et loyale considération. Ceux des lecteurs, qui ont conservé les fascicules de la *Revue thomiste*, verront que j'ai suivi au pied de la lettre le conseil de Boileau, en corrigeant minutieusement, non pas la doctrine exacte dès le premier exposé, mais la forme de l'exposition, trop souvent répréhensible au point de vue du goût et de la convenance littéraires. Mon travail a-t-il gagné à ces corrections? Je n'en sais rien, et la sévérité de ma révision ne me rassure guère contre celle des juges compétents.

Je crois cependant qu'ils y reconnaîtront des caractères évidents de simplicité et de clarté. Avant toute chose, je me suis proposé d'être clair et par conséquent d'être simple; eu égard aux difficultés de la matière, au peu d'habitude que les chrétiens d'aujourd'hui ont de ces études, et aussi des préjugés auxquels se heurte nécessairement un pareil enseignement, je n'ai pas voulu encourir le reproche de masquer l'insuffisance des démonstrations sous les artifices de la rhétorique. On pourra ne pas me trouver satisfaisant : on ne pourra pas me trouver obscur à dessein et fuyant à travers

des phrases. Pour mieux atteindre mon but, j'ai suivi le conseil de Napoléon, qui voyait, dans la répétition, la plus puissante des ressources oratoires : j'ai répété autant que je l'ai cru nécessaire pour être compris à toute la mesure de mon désir, et si je n'ai pas réussi, je prie qu'on reconnaisse ma bonne volonté.

J'ai cru devoir être sobre de citations, parce qu'elles embarrassent l'exposition plus qu'elles ne la servent : je n'ai jamais compris ce travers, — pourtant si en faveur dans les cours de prédication, — qui consiste à charger sa thèse de textes plus ou moins appropriés et concluants. Cela s'appelle, il est vrai, « nourrir ses discours d'Écriture, de patrologie et de tradition ». Le sermon n'en reste pas moins maigre, dans bien des cas où les auditeurs l'ont trouvé indigeste. Le mieux, à coup sûr, est de s'assurer cette érudition, par une sérieuse préparation, et de la laisser seulement transparaître dans sa parole, dont elle peut et même doit être le fond, sinon la forme. J'ai suivi ce sentiment, comme on peut facilement le constater, en puisant d'abord aux sources traditionnelles, l'Écriture sainte, les Pères et saint Thomas d'Aquin, Suarez et Bellarmin. Mais j'ai aussi emprunté aux modernes, parmi lesquels j'ose placer Léon XIII, ce qu'ils ont dit de plus propre à éclairer les esprits sur le sujet traité : les cardinaux Pie, Franzelin, Zigliara, Hergenroether,

— les pères Lacordaire, de Groot, Kleutgen, Monsabré, — messeigneurs Ketteler, Dupanloup, Ireland, — messieurs les abbés Régnier et Carreix — Montalembert, Cochin, Tarde, Crahaix, — même des ennemis, comme Odilon Barrot, Laveleye, Kropotkine, etc. J'aime à croire qu'on ne me reprochera pas d'avoir rien négligé de ce qui pouvait rendre ma parole plus actuelle et plus autorisée aux yeux de tous.

On m'a quelquefois reproché d'être à la fois sévère et timide, de trop dire à l'auditoire ma pensée à l'endroit de son ignorance, en même temps que je m'excusais trop souvent des libertés prises avec lui. Essayons de répondre. Les excuses souvent répétées attestent la volonté de ne froisser personne, — d'aucune manière, s'il était possible, — lorsqu'il y avait à craindre de blesser un sentiment juste ou simplement acceptable. Quant aux reproches et aux avis dont il semblait qu'ils fussent nécessaires ou utiles, faut-il en avoir regret, puisqu'ils paraissent appartenir de droit au ministère évangélique, comme le prouve l'exemple de Saint Paul, à ne citer que celui-là? Si l'on en veut de plus récents, je m'abriterai derrière Bossuet et Bourdaloue, — derrière Beauvais et Mac-Carthy, — derrière Lacordaire lui-même, dont les sévérités paraîtraient bien dures aux oreilles de

nos délicats : pour ne plus lire, ils ne savent rien de la suprême liberté, avec laquelle les maîtres de la prédication traitaient les gens de cour et les gens de lettres, au temps où il y avait des courtisans lettrés et des lettrés à grandes manières. Jamais je n'ai prétendu à de pareilles audaces, parce que j'avais la conscience très nette de mon milieu et de mes moyens. Je m'en suis du reste expliqué, au cours de la retraite pascale, et ne vois pas avantage à revenir sur ce sujet. Cependant il peut être bon de dire un mot de certaines excentricités de langage, dont la trace se retrouvera peut-être, bien qu'affaiblie, dans ces conférences sur l'Église : et ceci m'amène à dire mon humble avis sur ce qu'il est convenu d'appeler « l'Éloquence de la chaire ».

Dans tous les traités de rhétorique, dont s'inspirent ceux qui éprouvent le besoin d'enseigner l'art de prêcher, on établit doctement des distinctions entre les différents genres d'éloquence. Je me permets de trouver ces distinctions dépourvues de véritables raisons. Il n'y a pas deux genres d'éloquence. Celui qui parle, — où qu'il parle et de quoi qu'il parle, — est ou n'est pas éloquent : voilà toute la distinction à établir. Saint Jean Chrysostôme, saint Bernard, Bossuet, Lacordaire, sont éloquents, — chacun à sa manière, — c'est-à-dire suivant son tempérament, son temps et son milieu : Démos-

thène, Cicéron, d'Aguesseau, Tiers, O'Connell, Berryer, Montalembert, le sont dans les mêmes conditions : tous le sont et l'eussent été également étant donnésles mêmes éléments d'appréciation. Ce n'est ce que les uns parlaient de l'ambon ou de la chaire, pas en les autres des rostres, des hustings ou de la tribune, qu'ils sont différents : mais uniquement par les nuances qui sont entre leurs âmes, leurs émotions et leur tactique personnelle. Pas d'éloquence sans enthousiasme, — pas d'enthousiasme sans conviction, — pas de conviction sansidéal : et l'idéal est toujours, quoi qu'on fasse, au-dessus des vulgarités de la vie humaine, ce qui rapproche, plus intimement qu'il ne paraît, la parole du prêtre et celle de tout véritable orateur.

Mais celui-ci a médiocre souci des règles de la rhétorique : on eût, je crois, bien étonné Berryer et Lacordaire, en leur conseillant d'étudier leurs gestes, leurs attitudes, leur respiration, leur intonation et leur prononciation. Non pas qu'ils eussent méconnu certains conseils utiles, que la pratique justifie quand elle ne les donne pas; mais, à l'heure de l'entraînement oratoire, les conseils étaient loin de leur pensée, et les professeurs d'éloquence sacrée ont bien raison de ne pas proposer Lacordaire en exemple à leurs disciples. Quoi qu'en dise le proverbe latin, — on naît orateur comme on naît poète, — et l'on ne devient pas plus

l'un que l'autre : on devient rimeur et rhéteur, mais pas davantage.

Pour être orateur, il faut donc être soi-même avant tout. Je ne prétends pas qu'en étant soi-même on sera forcément orateur : je sais trop bien le contraire. Mais il est nécessaire de garder toute sa personnalité, en chaire, pour rendre sa parole vivante, ce qui est la première et principale condition du succès. Rien n'est moins enlevant que la parole de ces prédicateurs, où se reconnaît en chaque mot, chaque phrase, chaque tournure, chaque modulation, chaque finale, le labeur d'une imitation plus ou moins heureuse de modèles fort discutables. La franchise oblige à reconnaître le succès de ce procédé près de quelques auditeurs : le bon sens interdit d'applaudir à ce succès et surtout de le rechercher. On doit travailler au bien des âmes par tous les moyens honnêtes, c'est vrai : mais les moyens honnètes ne sont pas tous de même dignité ni de prix égal, et il est permis de viser au-dessus de la médiocrité, pour peu qu'on en soit capable.

La sérieuse préparation dans l'étude, la netteté dans les vues et la clarté dans l'exposition, le respect de la langue, fruit de l'habitude des bons auteurs, sont les éléments humains de la prédication ; la prière, le zèle des âmes, l'expérience du ministère, le sens pratique de l'heure présente, l'abn-

gation personnelle, en sont les éléments supérieurs, auxquels la grâce divine ajoute sa puissance et sa fécondité. Mais tous ces éléments, également réunis dans des prédications différentes, ne leur enlèveront pas ce qu'elles ont de distinct, en raison de l'originalité qui tient aux personnalités et fait le charme de la parole évangélique comme de toute autre. On a dit, avec plus ou moins de justice et de bienveillance, à propos de certains prédicateurs : « En entendre un, c'est les entendre tous ! » — S'ils sont bons, je n'y vois pas grand mal ; mais, je le reconnais, les Frères-Prêcheurs ne tiennent pas à mériter cette appréciation, et pour mon compte, j'ai toujours été content de n'avoir copié personne.

C'est la personnalité qui fait la parole vivante, et par conséquent saisissante, émouvante, persuasive : pour quelques-uns à qui cette originalité paraît suspecte ou nettement déplaisante, le grand nombre y prend goût et plaisir, avec une sympathie et une docilité qu'il est désormais difficile d'amoindrir. C'est un fait d'expérience : si quelques-uns s'en vont ou reviennent en murmurant, beaucoup demeurent et remercient le prédicateur de vivre, de penser, de sentir, de vouloir avec eux. Il se fait bientôt entre eux et lui comme un mutuel abandon, qui permet à l'un de tout dire, aux autres de tout entendre, sans malaise réel de part et d'au-

tre, — encore que tout n'y soit pas plus parfait que dans le reste des choses humaines.

Car, il faut le reconnaître, la prédication devenue ainsi, — suivant le mot de Lacordaire, — « une conversation élevée », court cependant risque, — comme toute conversation, — de fluctuer, avec des intermittences de gravité et de familiarité, au gré des inspirations incessamment renouvelées, qui viennent à l'orateur des émotions de son auditoire. Plus il y aura communication et plus ces variétés d'allure et de ton amèneront la possibilité de ce qu'on appelle le vulgaire et même le trivial, puisqu'il faut trancher l'expression. Sans passion, sans entraînement, le parleur sera sans oubli : mais jeté par sa pensée, et par le saisissement des auditeurs, dans des voies souvent imprévues, — parce qu'elles étaient impossibles à prévoir dans la tranquille préparation du cabinet ou de la cellule, — il ira tout droit devant lui, sans prendre garde à rien, sinon à la plus vivante formule qu'il puisse trouver, et qui lui vient sans crier gare. Lisez les discours, — je ne dis pas d'O'Connell, l'éloquence et l'incorrection mêmes, — mais de Berryer, tels qu'ils ont été prononcés à la tribune, et vous verrez si les véritables orateurs ont souci d'un mot vulgaire, quand il traduit mieux, ou qu'il est seul capable de traduire leur pensée. Les ivoiriers de Dieppe cares-

sent de leur ciseau les contours amollis de leurs statuettes: c'est à grands coups de maillet ou de pinceau que le Buonarotti ébauchait les *Captifs* du Louvre ou les *Prophètes* de la Sixtine. Libre à qui voudra de préférer les ivoiriers: il y en a qui préfèrent Michel-Ange.

Il faut, à vrai dire, le génie pour éviter tout écueil, ou pour imposer toute hardiesse : mais sans atteindre au génie, ne peut-on réclamer une certaine liberté d'allures, et se confier à l'indulgence des esprits sincères. Ce sont les meilleurs qui d'ordinaire sont les moins exigeants et qui disent plus volontiers, pour peu qu'ils en aient la possibilité :

> « Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
> Offendar maculis. »

Le lecteur en conclura-t-il que je plaide *pro domo meà*, et que je sollicite de lui un bill d'indemnité ? Il aurait tort de le croire, et je puis l'assurer que j'ai parlé en toute indépendance, seulement pour dire ma pensée et prémunir les jeunes prédicateurs contre la tentation de viser à « l'éloquence de la chaire ». En fin de compte, ici comme partout, chacun fait ce qu'il peut, — du moins je me le persuade ; — je fais comme tout le monde, et m'en remets au jugement de Dieu.

Aussi bien n'y a-t-il vraiment que ce jugement à

estimer, surtout en notre temps où pullulent les aristarques, aussi sûrs d'eux-mêmes, quand ils parlent théologie et prédication que dans leurs critiques d'art, de littérature, de philosophie ou de politique : car rien ne leur est étranger, et leur regard sonde toutes les profondeurs. On doit à la vérité et à la justice de reconnaître à quelques-uns de la culture religieuse, le sens de la parole évangélique, le respect des personnes et le désir de leur trouver une réelle valeur. Tels étaient, pour n'en citer que deux ou trois, Alfred Nettement, Louis Veuillot, François Beslay, et tous ceux qui sentaient le besoin de savoir avant de parler. Mais ils se font de plus en plus rares, et c'est affaire réglée pour beaucoup que la prédication est en telle décadence qu'elle ne peut réclamer aucune estime véritable. J'engage les jeunes prédicateurs à ne pas trop s'effrayer des rigueurs où ils se complaisent et même à en prendre gaîment leur parti. Quiconque est amené, de gré ou de force, à la vie publique devient justiciable de leur critique. Il leur faut être reconnaissant quand ils sont charitables : aux autres il ne faut pas garder rancune, en considération de la naïve inconscience, avec laquelle ils traitent ceux en qui l'on voit des maîtres et des modèles. L'un d'eux, — et non des plus petits, — a dit du « candide » Lacordaire qu'il n'était « ni logicien, ni critique, ni théologien ; » et, dans

la même page, il a félicité les Frères-Prêcheurs, — « ces romantiques, on pourrait presque dire ces aventuriers de l'orthodoxie, » — de « s'être ressouvenus du bon vieux *sermon*, (le mot est souligné et répété), du sermon de Bossuet et de Bourdaloue, » — « encore qu'ils vinssent, » ajoutait-il en terminant, « de découvrir Saint Thomas d'Aquin. »

N'est-il pas vrai que c'est une perle, ou plutôt un collier de perles, que ce morceau destiné, dans la pensée de l'auteur, à la glorification d'un Ordre, où l'on « persiste à poursuivre la réconciliation de la science et de la foi, de la religion et de la société moderne, » — « avec une grande séduction sur les âmes, et en particulier sur les femmes et les jeunes gens, » — mais auquel il arrive, paraît-il, « à son insu, de s'attacher au moyen plutôt qu'à la fin et de ne pas paraître entièrement désintéressé. » — Tout citer serait un peu long, et n'ajouterait rien à la première impression du lecteur. Il jugera comme nous, je pense, qu'il faudrait avoir mauvais caractère, pour en vouloir à ces illustres de malmener les prédicateurs de second ordre, quand ceux du premier sont traités avec tant de désinvolture.

Le prédicateur cherche la gloire de Dieu et le salut des âmes : s'il trouve en plus l'estime des hom-

mes, il s'en réjouit comme d'une preuve qu'il a réussi à leur faire du bien. Voilà tout. Mais si les hommes lui refusent leur témoignage, il espère en celui de Jésus-Christ, dont il est ici-bas le continuateur et qui lui garde, au ciel, la seule récompense digne de son ministère et de son zèle. A ses yeux, le reste n'est rien, et il a pitié de ceux qui, suivant la parole de saint Augustin, reçoivent du monde *le vain salaire d'une vaine fatigue*, au lieu de la *couronne immarcescible* que saint Paul voit au front des collaborateurs du Verbe Incarné.

Fr. Marie-Joseph Ollivier,
des Frères-Prêcheurs.

L'ÉGLISE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NATURE DE L'ÉGLISE

MONSEIGNEUR (1),
MESSIEURS,

Il ne saurait y avoir de doute sur la pensée qui donna naissance aux conférences de Notre-Dame. Les initiateurs de ce grand enseignement voulurent qu'il eût un caractère évident d'actualité, afin de répondre aux besoins des âmes, à chaque phase nouvelle de la lutte entre la vérité et l'erreur.

(1) S. E. Monseigneur le cardinal Richard, archevêque de Paris.

Laissant aux autres chaires la charge de l'évangélisation traditionnelle, ils prétendirent assurer à celle-ci le mérite d'une prédication, où se reconnussent les préoccupations de l'heure présente et jusqu'au langage de ceux qui les éprouvent. Ce dessein n'allait pas sans une audace, où beaucoup virent de l'imprudence, et sans une confiance en soi-même comme dans l'opinion, que certains n'hésitèrent pas à taxer d'insolence. Dieu sait, — mais nous aussi, Messieurs, nous le savons, — avec quel honneur pour eux et quel profit pour tous, les premiers représentants de cette audacieuse confiance accomplirent leur tâche : nous vivons encore de leur effort, et s'il reste en nos ruines un gage d'espérance, c'est à eux qu'en remonte la joie, — à eux et aux grands évêques qui bravèrent avec eux les terreurs plus ou moins sincères des premiers jours. Comme récompense de leur générosité, — la meilleure peut-être, — ils eurent des héritiers dignes d'eux, et leur enseignement continua de couler, à travers notre génération, comme un fleuve majestueux, où bruissait encore leur voix et se reflétait leur image. Je ne pourrais prononcer ici les noms de ces ouvriers de la deuxième heure, sans m'exposer au reproche de glorifier indiscrètement ma propre famille religieuse, et avec elle,

l'illustre compagnie qui avait déjà donné Ravignan pour émule à Lacordaire.

Mais vous ne me pardonneriez pas d'oublier le dernier représentant de cette fière tradition. Sa mort est encore trop récente peut-être pour nous permettre un jugement définitif; nous n'en pouvons pas moins apprécier la valeur de l'homme par le vide qu'elle a fait. Une voix plus autorisée que la mienne a mis en relief, devant la plupart d'entre vous, les vertus du prêtre, les talents de l'orateur et de l'écrivain, les services rendus par lui aux âmes, à l'Église et à la patrie (1) : — ici, je crois, elle eût évoqué avec plus de puissance les regrets laissés dans vos âmes, et dont je craindrais la persistance pour moi-même, si je ne m'y associais avec une sincérité qui m'assure votre bienveillance. Autant, sinon plus que ses devanciers, il crut à la nécessité d'un enseignement actuel, et dans le choix de ses idées, comme dans leur mise en lumière, il fut de son temps, suivant la recommandation de Lacordaire (2). Ce n'était plus le même point de vue, ni le même accent, parce que les circonstances lui semblaient différentes : c'était

(1) *Oraison funèbre de Mgr d'Hulst*, par Mgr Touchet, évêque d'Orléans, prononcée à Saint-Sulpice, le 24 novembre 1896.

(2) Préface des *Conférences de Notre-Dame*.

bien le même amour de son siècle et le même désir de le mener à Dieu.

Je n'aurais donc, semble-t-il, qu'à suivre le sentier où ses pas furent brusquement arrêtés : mais, en le faisant, je ne répondrais pas à son désir, — vous en conviendrez vous-mêmes, pour peu que vous y réfléchissiez.

Appelé dans cette illustre chaire par une confiance qui m'effrayerait si je ne comptais sur Dieu, j'ai reçu, en même temps, la mission de vous enseigner et l'indication du but où je devais vous conduire. Vous avez été justement frappé, Monseigneur, du péril où s'est jetée la société moderne en déclarant à l'Église la guerre implacable, dont nous sommes les témoins et les victimes. Justement aussi, vous avez cru, avec Léon XIII (1), que cette haine avait pour cause l'ignorance du plan divin, dont le développement fait le progrès et la prospérité des nations. C'est pourquoi vous aviez le désir d'entendre, à Notre-Dame, parler de l'Église, de sa raison d'être, de son organisation, de son action sur la vie privée et publique : nul sujet ne vous semblait plus actuel, et vous me demandiez d'en entreprendre

(1) Encyclique *Inscrutabili Dei*.

l'exposition. Je n'avais qu'à m'incliner, Messieurs, d'autant plus que la même pensée avait déjà pris possession de mon âme, et que j'en espérais plus de profit pour vous. Répondrai-je à votre attente comme je voudrais répondre à vos besoins? Je n'en puis rien savoir, sinon que vous ne porterez jamais votre sympathie plus haut que mon dévouement à vos âmes et à la vérité.

Laissant à Dieu le soin de l'avenir, nous étudierons, cette année, l'Église en sa raison d'être, qui est la conservation et la diffusion de la vérité surnaturelle conformément aux enseignements de Jésus-Christ, et pour ce jour, l'objet de notre étude sera la nature même de l'Église, société des âmes qui croient en Jésus-Christ comme Rédempteur et Médiateur, s'inspirent de ses leçons et de ses exemples, et attendent de lui leur salut éternel.

Ainsi comprise, l'Église ressemble à toutes les autres sociétés. Elle pourrait même leur servir de type, puisqu'elle a traversé des siècles plus nombreux que ceux dont leur histoire s'enorgueillit, et qu'elle a pour l'avenir des promesses et des espérances dont elles ne peuvent se targuer. Mais elle est d'esprit assez large pour nous permettre de la

comparer aux sociétés inférieures, et, soyez tranquilles, elle ne s'étonnera pas du procédé que nous employons pour la servir.

Voici comment notre sujet se divise : l'Église est une société véritable, par la ressemblance exacte avec les sociétés ordinaires ; elle est une société parfaite, parce qu'on trouve en elle la perfection des caractères qui distinguent les sociétés véritables.

I

Bien que nous ayons coutume de donner le nom de société à toute réunion d'hommes poursuivant un but commun par des moyens semblables (1), nous réservons, en réalité, ce nom aux associations nombreuses, permanentes et autonomes. Dès lors, la société doit se définir: une association poursuivant librement, dans l'unité des croyances, des aspirations et des pratiques, un but commun qui est le bien général (2). Ainsi la véritable société se distingue des écoles, des partis, des cités, pour arriver finalement à être un peuple ou une nation. Le bien général primant le bien individuel, la poursuite de ce bien général par des convictions et des pratiques communes, tel est le caractère propre des vraies sociétés.

(1) S. Thom., *Opusc.*, xvi, t. V: « Societas est adunatio hominum ad aliquid unum perficiendum ». — Littré, *Dict.*, v. *Société:* « La société est une réunion d'hommes ayant même origine, mêmes usages et mêmes lois ».

(2) De Groot, *Summa de Ecclesia:* « Tria cujuscumque societatis

Tout d'abord, il nous faut l'unité des croyances, des aspirations et des pratiques.

Les hommes ne peuvent être réunis que par une similitude d'idées, de sentiments et par conséquent d'œuvres qui, en élargissant son action, arrive à former les sociétés : de sorte que l'on pourrait dire des peuples qu'ils sont une libre réunion d'amis élevant plus haut leurs croyances, — dans l'aspiration vers un bien plus relevé, — assuré non seulement à une famille, une génération, une cité, mais à l'ensemble de ceux qui l'ont conçu et qui en peuvent devenir participants.

Cela ne suffit pas toutefois à caractériser une véritable société ; il y faut ajouter le nombre, et saint Thomas d'Aquin emploie ici, avec sa précision pittoresque, le mot de *multitude* (1), écartant l'idée de toute réunion restreinte et subalterne. Sans doute, nous rencontrons, dans l'histoire, de simples cités (2), — Pise, Gênes, Florence, au Moyen âge ; Sparte, Athènes, Rome, dans les temps antiques,

proprie dictæ elementa sunt : *a*) multitudo : *b*) finis communis seu adunatio; *c*) auctoritas, ex *quà* oritur adunatio et motio ad bonum commune ». (Q. IV, art. I, t. I.) — Cf. Zigliara, *Philos. mor.*, lib. II. c. 2, 1.

(1) *Opusc. cit.*, IV, 2 : « Oportet recurrere ad hominum *multitudinem*, unde civitas constituitur ». — Cf. De Groot, Zigliara ; etc.

(2) *Cités*, au sens de S. Thomas d'Aquin : *civitates*, c'est-à-dire réunion d'hommes, que ne limite pas nécessairement le périmètre d'une enceinte fortifiée.

— dignes de porter le nom de sociétés et qui ne représentent pas tout d'abord cette *multitude* dont parle saint Thomas d'Aquin. Ne nous y trompons pas, Messieurs: ces cités se proposaient de conquérir, sinon le monde entier, au moins la large part que les circonstances leur permettraient d'y prendre. Alexandre réalisa la pensée d'Athènes, — César la pensée de Rome; Pise, Gênes, Venise, Florence ont porté assez loin leurs bannières et pris assez de place sur la terre pour qu'il soit permis d'oublier le nid étroit où fut couvé l'aigle, dont les ailes s'étendirent à l'Orient et à l'Occident, au point de croire, comme pour Charles-Quint, que le soleil ne se couchait plus sur son domaine (1). L'idée de *multitude* répond seule à l'idée de société, et lorsque nous considérons les commencements des peuples historiques, nous avons immédiatement, — pour le petit groupe des pâtres conduits par Romulus ou des guerriers réunis autour de Clovis (2), — la prévision de la Rome d'Auguste et de la France de Charlemagne. La *multitude* se devine dans cette poignée d'hommes, et il

(1) Tout le monde sait à quelles limites lointaines les trois premières de ces villes italiennes poussèrent leur domination, qu'elles maintinrent, pendant des siècles, contre les efforts de puissances en apparence supérieures.

(2) C'est le « Pusillus grex », dans lequel Jésus-Christ voyait déjà toute la société des âmes, « regnum Dei ». — Luc, xii, 32.

n'est pas besoin d'être prophète, quand on a le sens de l'histoire, pour lire, — dans leurs agitations incertaines, — les brillantes destinées de leur avenir.

Le second élément des sociétés est donc le nombre : le troisième est la permanence. Grande leçon de Dieu aux succès des hommes! A certains moments, une main puissante semble unir et fondre des éléments disparates. Elle prend, aux quatre vents du ciel, de quoi faire l'empire d'Alexandre, de César, de Charlemagne, de Napoléon; et le lendemain, ces éléments sont dissous et emportés par le flot qui bat incessamment les œuvres humaines : plus de multitude, rien que des débris! Notre France a fait, elle aussi, cette fusion d'éléments divers. Elle a réuni et soudé, dans l'unité nationale, la Provence harmonieuse et riante à la Bretagne austère et mélancolique; elle a pris aux bords du Rhin et aux rivages de l'Océan, aux Pyrénées et aux Alpes, leurs marins et leurs pâtres qu'elle a rendus frères; elle a fait une multitude indivisible de cent personnalités différentes. Elle sait, par une magnifique expérience, que tel est le caractère véritable des nations. Mais cette destinée n'est pas ordinaire, heureusement; j'espère bien voir, un jour, se dissoudre des annexions dues au hasard des batailles

et à la douteuse consécration d'un traité, et je salue d'avance avec vous, n'est-ce pas, le retour à l'unité française de ces deux provinces restées nôtres par l'amour et l'espérance : l'Alsace et la Lorraine!

La *multitude* est le second élément des sociétés véritables, et il faut avoir dépassé les limites ordinaires des cités, des provinces, même des petits peuples vassaux qui constituaient jadis les royaumes pour se trouver en présence des sociétés.

Mais à cette multitude il faut assurer la durée, ou mieux la *permanence*, — par où les vraies sociétés se distinguent des associations que les circonstances engendrent et dévorent avec la même facilité.

Toute société qui naît se promet les siècles, ou plutôt l'éternité, comme cette Rome, *æterna Roma*, qui n'a pas changé d'ambitions en changeant de gloires, et qui reste, dans nos esprits, le type de la cité parfaite.

Comme conséquence de cette stabilité, l'idée de société suppose la force de résistance aux ébranlements de l'intérieur et aux assauts de l'extérieur, en même temps que d'expansion et de progrès, grâce à la sagesse des idées qui la fondent et des actes qui la manifestent. S'il est permis de constater, au sein des associations naissantes, l'erreur ou l'immoralité comme motifs de leur existence

ou de leur effort, il l'est aussi de mettre en doute leur durée, — heureusement pour l'honneur et le profit de l'humanité. Celles des sociétés qui durent, en dépit des aberrations dont elles sont les dupes et parfois les propagatrices, subsistent en raison de ce qu'elles gardent de vérité et de justice dans leurs doctrines et dans leurs mœurs : semblables à ces arbres, dont l'écorce permet encore à la sève d'arriver aux branches, alors que tout au dedans est pourriture et qu'il faut leur souhaiter la clémence des orages. L'histoire a trop souvent donné cette leçon à l'insolence du mensonge et du mal triomphants, pour que nous n'en soyons pas frappés. Dieu veuille l'épargner aux peuples de notre temps qui ne paraissent guère s'en souvenir !

Mais ne laissons pas nos pensées s'assombrir en quittant la région sereine où nous les avons portées, et montant plus haut encore, voyons dans l'Église catholique la plus parfaite des sociétés, — par la volonté de son fondateur, le Seigneur Jésus-Christ.

C'est une société spirituelle : soit. Son idéal est dès lors plus élevé, son but est placé hors du temps ; elle fait, par conséquent, les esprits plus détachés des intérêts vulgaires, les volontés plus désintéressées, l'activité plus noble et plus persé-

vérante (1). Mais en quoi cesse-t elle pour cela d'être assimilable aux autres sociétés formées par les hommes? Elle a bien l'unité de conviction, n'est-il pas vrai ? Unité de croyance en la divinité et la médiation de Jésus-Christ, — en Dieu créateur, unique et trine à la fois : — à l'endroit du baptême qui fait les chrétiens, — des sacrements qui les fortifient dans la lutte, — de l'espérance qu'ils ont du ciel, — de la grâce qui les y mène, — et des devoirs qui se rattachent à cette espérance : unité parfaite! Allez où vous voudrez en ce monde ; entrez, le dimanche matin, en n'importe quelle église, et prêtez l'oreille! En toute langue, vous entendrez chanter le même Symbole et commenter le même Décalogue. Recevez à un titre quelconque les confidences des âmes qui disent vivre de Jésus-Christ, et vous entendrez les mêmes accents de foi, d'amour, de confiance, de repentir. Sondez leurs rêves, — comme vous dites quelquefois, — vous constaterez la même espérance. Creusez cette espérance, vous y trouverez la même certitude; regardez au terme de cette espérance, vous y verrez la même conception du bonheur éternel.

L'unité existe bien ici, ou, pour mieux dire, Messieurs, elle n'existe que là. L'Église ne connait

(1) De Groot. *De Ecclesiâ*, q. II et IV.

pas de partis. Les nations qui vantent le plus fièrement leur unité ne s'aperçoivent pas qu'elles sont trop souvent scindées en plusieurs nations. Il y a plusieurs Frances aujourd'hui, Messieurs, force est de le reconnaître : mais l'Église est une, il n'y a pas et il ne peut y avoir plusieurs Églises. On est à elle ou l'on n'en est pas ; vous pouvez vous réclamer d'elle, en essayant de vivre à part de son inspiration : mais elle ne veut pas de vous. Inutile de prétendre qu'on lui appartient, en sortant de sa voie ; elle ne l'acceptera pas. Il faut rester absolument dans l'unité avec elle, — avoir la même croyance, toujours la même croyance, dans les principes, les développements, les applications, — la même croyance relativement au terme à atteindre et aux moyens d'y arriver, si l'on veut être à elle, qui seule connaît et réalise la parfaite unité. Quiconque veut y mettre des nuances n'est déjà plus à elle ; quiconque prétend lui imposer des variations est rejeté d'avance par elle, parce qu'elle vit de l'unité absolue. C'est la seule société dont vous puissiez dire que ce premier caractère y est indiscutable.

Pour le nombre, connaissez-vous une nation qui lui puisse être comparée ? Certes, nous sommes un grand peuple, et quand on regarde la carte du monde, on se sent monter à la tête les bouffées de

cette fierté que le chansonnier éprouvait devant la Colonne. La France a le pied sur tous les rivages, et fait flotter son drapeau sous tous les cieux. En cent contrées où elle n'est pas encore reine, elle est déjà protectrice, — déjà maîtresse, pouvons-nous dire, par l'intérêt et la sympathie, — bien près de l'être par ses lois. La France est une grande nation ; mais qu'est-elle en comparaison de l'Église, qui lui sert si souvent d'introductrice auprès des peuples destinés à son règne ? Partout, en effet, où arrive un des envoyés de l'Église, vous êtes sûrs qu'il ouvre les voies à la patrie française. Que de gens ne le comprennent plus aujourd'hui, et s'efforcent de séparer l'Église de la France, ne s'apercevant pas que notre grande faute aux yeux du monde est d'arracher nos couleurs nationales à leur hampe naturelle, qui est la croix. Jadis les prélats fixaient à leur crosse (vous avez pu le voir dans les monuments du Moyen âge) un fanon de soie qui préservait des contacts douteux l'or du bâton pastoral. La vieille France avait attaché sa propre bannière aux crosses de ses évêques et aux croix de ses primats, de sorte que, partout où l'un de nos missionnaires prenait pied, l'Église et la France entraient ensemble en possession des âmes. Il semblait impossible d'être chrétien sans avoir, sui-

vant la belle parole que vous connaissez, deux patries : la sienne d'abord, et puis la France, — dont le trône appuyait l'autel de Jésus-Christ. Au nom du progrès moderne, nous avons décrété et opéré la scission. Il faut aujourd'hui que des idées purement humaines, — toujours controversables, souvent répulsives, — prennent la place des idées catholiques, qui ne blessent aucun patriotisme, ne froissent même aucun parti et vont, au fond de l'âme, toucher aux fibres les plus délicates, sans y rien porter que la consolation et la paix. Cette œuvre inintelligente, nous la recommençons tous les jours, et nous parlons avec emphase de la puissance d'esprit de notre XIXe siècle! Messieurs, vous paraît-il qu'il ne soit pas permis d'en sourire?

Grâce à Dieu, malgré ces efforts, l'Église est bien restée *multitude*. Elle s'épanouit sous tous les cieux. Sur tous les rivages où l'explorateur aborde, il la trouve déjà présente ou qui arrive, — combat, conquiert, — recule momentanément, comme le lion recule pour bondir, — ou se repose dans la victoire et la confiance en l'avenir.

Et la permanence? Messieurs, je me demande si je n'abuse pas de votre patience, dans ces tableaux, qui doivent être présents à vos esprits... Hélas! je

sais trop qu'ils ne le sont plus; notre temps ne voit guère la réalité des choses... La permanence, à qui appartient-elle réellement? Certaines sociétés humaines durent depuis des siècles : c'est vrai. Mais sont-elles jamais sûres de durer, puisque l'expérience nous apprend qu'elles peuvent cesser d'être. Où est l'Irlande? Où sont la Pologne, le Hanovre, tant d'autres peuples qui eurent jadis belle part dans le monde et dans l'histoire? L'Église les a vus naître. Jetant le sel de l'Évangile (1) dans la décomposition de l'ancien monde, elle en a fait sortir les sociétés, qu'elle a couvées, suivant la parole de Jésus-Christ, *comme la poule couve ses poussins sous ses ailes* (2). Hélas! plusieurs se sont séparées d'elle, et l'on cherche aujourd'hui vainement leur trace, sans espoir de les voir jamais reparaître. Qu'adviendra-t-il des autres, et comment pourrions-nous les comparer à l'Église au point de vue de la durée? La France elle-même ne le peut pas, encore qu'elle soit sa fille aînée. L'Église avait cinq siècles de vie quand naquit la France; et, à l'heure présente, Messieurs, en dépit de la persécution, elle ne craint rien pour l'avenir. Tout au contraire, elle se promet d'enterrer ceux qui la persé-

(1) Matth., v, 13.
(2) Id., xxiii, 37.

cutent et de chanter encore une fois le *De profundis* sur leurs tombes, après avoir chanté l'*Alleluia* (1) sur leurs berceaux. C'est son éternelle histoire, Messieurs. Dans bien longtemps, cette basilique sera debout, je l'espère, car elle est solide à braver encore bien des siècles. On y acclamera quelque chose de plus solide encore, l'Église elle-même, et, je l'espère aussi, — car les filles aînées sont toujours chères à leurs mères, — cette chose éternellement solide (permettez-moi le mot), — inébranlable quoi que nous fassions, — que nous ne ruinerons pas en dépit de nos erreurs et de nos fautes, — et qui s'appelle la France!

Ainsi l'unité, le nombre, la permanence, l'Église a éminemment ces caractères. Elle est donc une société véritable qui supporte victorieusement la comparaison avec les autres sociétés.

A peine ai-je besoin de vous dire, Messieurs, que les sociétés parfaites sont visibles, c'est-à-dire reconnaissables à certains signes, qui rallient leurs membres et les distinguent au milieu des autres hommes. C'est de là en effet que vient l'achèvement de leur unité, incomplète ou plutôt inconcevable tant qu'elle ne se manifeste pas. Des croyances,

(1) Lacordaire, *XXIXe conférence de Notre-Dame.*

des aspirations communes ne forment aucun lien réel, si elles ne se traduisent à l'extérieur par une profession de foi et des habitudes morales, que tous puissent constater.

Il en est de même de l'Église dont l'unité doit être visible à tous les yeux. Reliées à Jésus-Christ par la croyance intime à sa divinité et la pratique individuelle de ses conseils, les âmes ne le seraient pas entre elles, ne formeraient pas une société véritable, et le mot « Église » serait vide de sens, quoi qu'on ait parfois prétendu. Comme toutes les sociétés possibles, l'Église se compose d'hommes (1), c'est-à-dire d'êtres de vie extérieure autant qu'intérieure, et par conséquent elle ne peut se renfermer dans le secret des consciences : il faut, suivant la parole du Maître, qu'elle soit *une cité bâtie sur la montagne et que tous les yeux puissent l'apercevoir* (2).

Il reste un trait que j'ai réservé et qui fait, dans cette étude, la gloire par excellence de l'Église : c'est l'autonomie ou l'indépendance.

Il n'y a pas de société véritable qui ne soit réelle-

(1) Card. Zigliara, *De natura societatis civilis :* « Societas humana est unio hominum ut homines sunt ».

(2) Matth., v, 14.

ment autonome (1), et elle n'est autonome que si elle est pleinement indépendante (2) : par où la société arrive à être parfaite. Veuillez me garder votre attention pendant quelques instants, et nous allons voir comment, par ce quatrième caractère, l'Église prend place au premier rang des sociétés.

(1) *Summ.*, 1-2, q. xc ; — De Groot. *De Eccles.*, q. iv, art. 1 ; — etc.

(2) *Summ.*, 2-2, q. x : — De Groot, *loc. cit.* ; — etc.

II

L'unité, le nombre, la permanence ont l'autorité pour unique garantie. C'est là une de ces vérités banales que l'humanité a constamment proclamées, depuis Salomon jusqu'à Montesquieu, dont il semble que les expressions soient identiques (1) : une société se maintient et progresse par l'autorité. Dès lors, si l'Église est une société véritable, il faut que nous retrouvions en elle une autorité, et un gouvernement qui en manifeste l'action.

Comme nous venons de le voir, la société ne résulte pas de la juxtaposition des hommes, mais de l'unité dans les croyances, les aspirations, les efforts : et cette unité tient avant tout à la notion du but où doit tendre leur activité. Ce but étant le bien com-

(1) Prov., XI, 14 : « Ubi non est gubernator, dissipabitur populus ». — Montesquieu, *Esprit des lois*, I, 3 : « Une société ne saurait subsister sans un gouvernement ». — Cf. S. Thom., *De regimine principum*, I, 2.

mun, qui le déterminera dans sa nature, sa recherche et sa jouissance ?

Si chacun des associés, en raison de sa liberté et de l'égalité naturelle entre tous les hommes, s'arroge le droit de le définir, il est aisé de voir par quelles diversités et quelles variations on devra passer, pour aboutir à d'irréductibles contradictions et par suite à la ruine de la société. Il en sera de même quand il s'agira des moyens à prendre pour assurer le bien commun, tant dans sa conquête que dans sa préservation, — plus encore, (si l'on connaît les hommes), pour en répartir équitablement la jouissance.

Ce sont là des vérités élémentaires. Aussi personne, parmi les gens réfléchis, n'hésite à refuser ce droit aux individualités pour l'attribuer à la société elle-même. Mais comment comprendre l'action sociale en dehors d'une représentation limitée de la multitude ? S'il est possible, à grand'peine, de concevoir un groupe restreint se gouvernant par soi-même, il n'en saurait être ainsi quand il s'agit d'un peuple, surtout si ce peuple se constitue de millions d'hommes, comme il arrive pour les nations historiques. Il y a évidemment impossibilité matérielle à l'intervention directe et continue de tous les citoyens dans la conduite des affaires publiques,

et le bon sens impose la délégation du droit de diriger à des représentants régulièrement désignés et investis. Sans doute, c'est encore la société qui se gouverne elle-même, puisque le pouvoir de gouverner lui est inhérent, par communication de l'autorité divine. Semblable à l'homme qui reçoit de Dieu une âme, dès que sa chair se forme au sein maternel, la société a dès la première heure de son existence une âme, c'est-à-dire le droit de se gouverner suivant les inspirations de la sagesse et de la justice éternelles. De même que l'âme fait la personnalité humaine, cette participation de la puissance divine crée la personnalité nationale, avec je ne sais quel caractère qui permet, ou mieux impose le culte de la patrie comme d'un être supérieur à toutes les choses d'ici bas. En se condensant, si j'ose ainsi parler, cette âme ne s'affaiblit pas : tout au contraire, elle produit une plus vivante et plus saisissante image de soi-même, qu'elle offre avec confiance au respect et à la sympathie des autres peuples. A son gouvernement, la société donne son propre nom et, — s'il reste souvent plus grand qu'il ne sied, aux yeux des sages ou des sceptiques de l'intérieur, — elle lui veut au dehors le même éclat et le même prestige qu'elle réclame pour elle-même.

L'autorité qui réside dans la nation doit donc se manifester par une délégation de la nation (1). Veuillez, je vous en prie, Messieurs, redoubler ici d'attention ! Nous sommes en présence des doctrines du Moyen-âge, mais vous avouerez qu'elles sont de caractère singulièrement actuel. Je vous disais tout à l'heure que vous connaissez peu l'Église : permettez-moi d'ajouter que vous avez aussi peu la science des origines du pouvoir et du gouvernement. L'obéissance ne se doit qu'à Dieu, car tous les hommes étant naturellement égaux, aucun d'eux n'a par nature le droit de commander aux autres (2). En conséquence, réunir deux hommes contre un seul, c'est créer la tyrannie, mais non pas le droit; réunir dix hommes contre un seul, c'est aggraver la tyrannie, ce n'est pas créer le droit ; rassembler trente millions d'hommes contre un seul homme, ce n'est pas davantage créer le droit, puisque les hommes restent toujours égaux naturellement. Le nombre n'y fait rien, parce que chaque homme n'a jamais que la valeur d'un homme, et les zéros entassés sur les zéros ne peuvent suppléer à la nullité initiale.

(1) *Summ. Theol.*, 1-2, q. xc, 3 : *De regim. princ.*, I, 6. — Cf. Suarez, *De legibus*, III, 4 : Zigliara, *Philos. mor.* 2, lib. II, c. 2, 9.

(2) Bellarmin : *De laic.*, III, 6 ; — Balmès, *le Protestantisme comparé au catholicisme*, t. III. p. 26.

Un homme, dix hommes, cent hommes n'auront jamais le droit de me commander, s'ils ne sont que des hommes. Étrange doctrine, Messieurs, que la vôtre ! Aujourd'hui, le nombre est tout-puissant ; il a toujours raison et l'on doit se taire dès qu'il impose silence. Et pourtant, vous parlez du progrès des intelligences ! Mais la Rome de la décadence n'aurait pas osé soutenir cette absurdité ! Il faut retourner à la sauvagerie qui adore des fétiches et se nourrit de chair humaine, pour préconiser une pareille doctrine ! Chaque homme en vaut un autre ; il a des droits imprescriptibles contre lesquels ni un homme, ni dix, ni cent, ni des millions ne peuvent prévaloir, s'il n'y a là que des hommes. Je n'ai qu'un supérieur, qui est Dieu ; et, par conséquent, il n'y a de droit à m'imposer que celui de Dieu : je n'en reconnais pas d'autre. Mais aussi je reconnais très bien qu'une société, ne pouvant vivre sans autorité, se réclame de celle de Dieu (1). Il n'y a pas d'autre droit divin, permettez-moi de le dire hautement, que celui des sociétés ; et, quand elles délèguent leur autorité, elles créent le droit divin de leurs représentants. Mais il n'y a pas de droit divin qui naisse d'une hérédité quelconque, si ce n'est en raison de la primitive délé-

(1) Prov., VIII, 15-16 ; — Rom., XIII, 1.

gation, — absolument comme il n'y a pas d'autorité chez les peuples, autrement que par la primitive communication du droit de Dieu. Telle est la genèse de l'autorité parmi les hommes (1).

Ah ! je sais bien qu'aujourd'hui on ne le comprend pas ainsi. A entendre les aphorismes sonores, — les axiomes, comme on dit, — qui prétendent s'imposer aux controverses humaines, on croirait vraiment que nous avons perdu le sens.

Remettons les choses au point, Messieurs. Il n'y a pas naturellement d'autorité d'un homme sur un autre : Dieu seul a, par nature, autorité sur les hommes, et quand les hommes se réunissent en société, en raison de l'instinct social que Dieu leur a fait en même temps qu'il les créait, il met dans les sociétés ce principe de leur conservation, qui est la participation de son autorité ! Cette autorité ne peut se manifester par la multitude même : dès lors, il faut concevoir une délégation de la société pour la représentation de la force qui est en elle. Telle est, pour nous, l'origine des pouvoirs humains.

Ces choses, Messieurs, se disaient devant Louis IX par la bouche de Thomas d'Aquin : et, de même

(1) Cf. S. Thom., *De regim. princ.*, et *Comment. polit. Arist.*; — Zigliara : *Philos. mor.*, 2 lib. II, c. 2, art. 3 ; — etc.

que le Docteur angélique n'hésitait pas à les dire, le saint roi ne craignait pas de les entendre. C'est la même doctrine que Vincent de Beauvais, un autre dominicain, enseignait au fils de saint Louis, et vous auriez fort étonné Philippe le Hardi, si vous lui aviez assuré que son autorité lui venait de Dieu autrement que par son peuple. Tel est l'enseignement traditionnel de notre vieille histoire, et c'est par le protestantisme et le rationalisme que nous sommes arrivés à l'erreur, d'après laquelle les peuples sont comme une terre ou un troupeau dont on peut revendiquer la possession avec des parchemins généalogiques. Grâce à Dieu, je n'ai de droit à reconnaître que celui de mon créateur et de mon rédempteur, — d'obéissance à rendre que celle à laquelle il me convie lui-même. Là où je le vois communiquant son autorité aux peuples, et les peuples remettant à leur tour ce dépôt sacré entre les mains de représentants choisis par eux, je m'incline, non devant la multitude, non pas même devant son délégué, mais devant Celui à qui seul, en fin de compte, appartient l'autorité (1). J'obéis à mon père, non parce qu'il a vingt ans de plus que moi et me précède dans la vie; j'obéis à un homme, non parce qu'il porte une épée et rédige

(1) Psalm., LXI, 12; — Rom., XIII, 1; — etc.

des lois ; mais parce qu'ils représentent, dans la famille ou la société, une participation de l'autorité divine.

La forme de la délégation importe peu. L'expérience montre que les peuples peuvent prospérer sous des régimes différents, en rapport avec le génie national et les circonstances qui en modifient la manifestation (1). Évidemment, Messieurs, ce n'est pas le moment d'étudier cette question comme elle le mérite. Je me borne donc à dire en passant ce qu'enseigne à ce sujet la théologie catholique. Que le pouvoir soit remis entre les mains d'un seul ou de plusieurs, — qu'il se transmette suivant l'hérédité ou l'élection, — qu'il ait une durée limitée ou indéfinie, sa dignité et sa fécondité dépendent à la fois de la sagesse de ceux qui le détiennent et de la vertu de ceux qui lui obéissent. Les formes les plus parfaites du pouvoir, — s'il y en a d'absolument parfaites, — ne servent de rien au progrès et à la prospérité des peuples, dont les gouvernants induisent leurs subordonnés à ne plus reconnaître la loi éternelle comme règle de toute vie. Si la France sous des rois héréditaires, — la Pologne sous des rois électifs, — l'Italie sous des doges, des consuls et des podestats, — la Suisse sous des landammans,

(1) C'est la remarque de Montaigne, *Essais*, IV, 9.

ont traversé glorieusement tant de siècles, elles le durent à l'esprit qui les animait : toutes les fois qu'il cessa de s'inspirer aux sources de la vérité et du bien, la vie publique oscilla entre la tyrannie et la révolte, jusqu'à l'heure où il plut à Dieu de ramener vers lui les peuples encore dignes de vivre. On a dit que *les nations ont toujours le gouvernement qu'elles méritent :* les princes peuvent en dire autant des nations qu'ils ont à conduire, à moins qu'ils ne soient les expiateurs ou les victimes des fautes de leurs devanciers.

Remarquez-le bien, Messieurs, je ne nie pas que les peuples puissent se tromper sur le procédé sans se tromper sur le droit; et dès lors il ne nous convient pas, — en présence d'un fait avec lequel nous devons compter, — de contester la compétence, à tort et à travers. En ce moment, la question de transmission du droit n'est pas pour nous retenir, et nous n'avons qu'à rappeler les principes : Dieu est le seul Maître ; il exprime son droit par la voix du peuple ; cette voix a déterminé l'usage du pouvoir, qui est la règle de ma vie, tant qu'il ne lèse pas le droit de Dieu (1). Telle est la doctrine catholique.

Or l'Église est une société ; elle a, par conséquent,

(1) Act., v, 29. — Cf. Léon XIII, Encycl. *Immortale Dei*, — etc.

comme toutes les sociétés, reçu participation de l'autorité divine ; elle l'a même reçue d'une façon plus évidente. Qui l'a fondée ? Jésus-Christ, c'est-à-dire Dieu lui-même. Qui lui a donné sa mission ? Jésus-Christ ! Qui a organisé sa hiérarchie ? Jésus-Christ ! Elle a donc, en elle, l'autorité qui vivifie toute société régulière ; elle en a plus visiblement la participation, puisque son fondateur est aussi son Dieu. Elle l'a dans une mesure et une sécurité rares pour les autres sociétés : elle est essentiellement autonome et indépendante, ou plutôt elle l'est seule. Avoir l'autorité, mais ne l'avoir qu'en dépendance, c'est, pour ainsi dire, ne pas l'avoir. Dans l'histoire, les ducs de Bourgogne ou de Bretagne font assez belle figure, aux côtés des rois de France ; mais c'étaient des vassaux. Le roi d'Angleterre parlait bien haut quelquefois : mais c'était un vassal (1). La société qui domine réellement le Moyen Age, de toute la majesté de sa taille, est la seule nation qui ne relevât réellement que de Dieu, — la fille aînée de l'Église, la France catholique. Oh ! oui, elle avait une autonomie véritable, une réelle indépendance ! Quand Frédéric II s'avisait d'écrire à saint Louis qu'il était « un roi provincial », celui-ci rappelait au soi-

(1) Comme duc de Normandie, etc.

disant « roi universel » que la France ne portait pas au flanc une épée reçue des Césars allemands et qu'il était prudent de ne pas l'exciter à la tirer du fourreau (1). La France, grâce à Dieu, n'a jamais été l'homme lige de personne !... Mais hélas ! parfois vaincue, elle a connu des heures où l'on pouvait presque douter, semble-t-il, de son autonomie et de son indépendance, même avant ce traité de Francfort, qui nous a laissé des cercles de fer autour des poignets et des chevilles, et ne nous permet guère de nous croire aussi indépendants qu'il conviendrait à notre fierté. De quel cœur, n'est-ce pas, et avec quelle joie nous attesterons, quand Dieu voudra, que nous n'avons plus ce poids sur la poitrine ni ce vampire au flanc ! En attendant, Messieurs, pouvons-nous croire à la plénitude de notre indépendance ?

Il n'y a, dans le monde, qu'une indépendance véritable : celle de l'Église. Pour naître, elle n'a pas eu besoin de l'assentiment d'Hérode ou de Pilate : elle n'en a point demandé la permission à ceux qui portaient l'épée ou le sceptre. Le Maître a dit à ses apôtres : « Enseignez toutes les nations. Si quelqu'un refuse de vous obéir, avertissez-le d'abord

(1) Cf. Rohrbacher, *Hist. de l'Eglise*, lib. LXXIII, 2 ; — Raynaldi, *Annal.* an. 1242, n° 76.

comme un frère, et, s'il résiste, dites-le à l'Église (1). S'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain » (2). Les âmes ne sauraient être esclaves des fantaisies humaines : la foi ne s'en inspire pas, et l'espérance du ciel ne dépend pas plus des hommes que le ciel lui-même. C'est pourquoi les enseignements et les pratiques par où l'on veut aller au ciel ne relèvent pas des volontés humaines. Je vous défie de trouver un côté par lequel l'Église ne dépende pas d'elle-même et rien que d'elle-même. Pour elle, les rois sont des hommes comme les autres, et lui doivent obéissance : les peuples sont des associations qu'elle domine comme les autres; le monde est le lieu de son règne, et Dieu lui a fait des sujets partout où il y a des hommes, mais il ne l'a faite sujette ni vassale de personne. Elle seule a la plénitude de l'autonomie et de l'indépendance; aussi quand elle délègue son autorité, elle le fait en une majesté, une sagesse, une plénitude de puissance que ne connaissent pas les peuples. Et puisque la société se reconnaît en ses délégués; puisque, même aux myrmidons qui essayent de représenter le colosse, elle veut qu'on accorde le même respect qu'à elle-

(1) Matth., XXVIII, 19; — XVIII, 15.
(2) Id., XVIII, 17.

même, l'Église a bien le droit de réclamer, pour ses représentants, ce qu'elle réclame pour elle-même. Société des âmes, gardienne de la vérité surnaturelle, elle s'impose à l'humanité par ceux à qui elle confie la garde du dépôt reçu de Dieu : et ainsi, Messieurs, nous arrivons à l'objet réel de nos études, c'est-à-dire l'Église enseignante, — à ces évêques, successeurs des apôtres qui ont reçu de Jésus-Christ, et par lui, de l'Église, le pouvoir de la représenter dans l'enseignement et le gouvernement.

Voici donc notre sujet défini, et nous n'avons plus qu'à nous séparer, en acclamant l'apparition de la société des âmes. Salut, ô Église, sortie du flanc percé de Jésus-Christ, baptisée de son sang, animée de son esprit, vivant de sa vie, et régnant de son règne! Salut, humanité nouvelle, qui me fais oublier les misères et les infamies de l'antique humanité! Salut, ô Église enseignante, qui incarnes la société spirituelle; représentation toujours progressive de la justice et de la vérité, ô toi qui relies la plus humble des âmes à l'auteur même de cette vérité et de cette justice, — par une gradation merveilleuse du plus humble des prêtres au vicaire de Jésus-Christ! Je te salue dans ton passé, où

tu as suscité la civilisation! Je te salue dans ton présent, où tu gardes le progrès! Je te salue dans ton avenir, où tu réaliseras nos espérances, même du temps! Je te salue sur la terre, ô toi par qui il est bon d'être homme! Je te salue dans le ciel, où s'achèvera l'union des esprits et des cœurs, non plus par la foi et l'espérance, mais par la possession du bien suprême! Je te salue, pour moi et pour tous ceux qui m'entendent; et puisses-tu nous voir tous, soumis à ta conduite, participer à ton triomphe, dès ici-bas et dans l'éternité!

DEUXIÈME CONFÉRENCE

OBJET DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE

Éminence (1),
Excellence (2),
Messeigneurs (3),

L'Église est une société et, bien que purement spirituelle, elle a droit de prendre place au premier rang des sociétés que nous disons véritables et parfaites.

Société véritable, elle l'est par l'unité qui est en elle comme nulle part ailleurs, — par le nombre de ses adhérents, aussi considérable que celui des adeptes d'aucune autre société, — et enfin, par sa

(1) S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris.
(2) S. Exc. Mgr Clari, nonce apostolique.
(3) NN. SS. les evêques de Bayeux et du Cap.

durée, qui a déjà bravé dix-neuf siècles, avec l'espérance de vaincre encore les assauts d'autant de siècles, que Dieu les garde à l'histoire de l'avenir.

Société parfaite, — elle l'est éminemment, par l'autonomie et l'indépendance de l'autorité qu'elle a reçue de son fondateur, Jésus-Christ, dont Léon XIII est aujourd'hui le magnifique représentant.

L'Église a donc, comme société véritable et parfaite, — en même temps que sa place dans le monde, — sa mission, que nous avons définie : la conservation et la diffusion de la vérité surnaturelle, conformément aux enseignements de Jésus-Christ.

Dès lors se pose une question préalable : « L'Église se donnant comme mission de conserver et de répandre la vérité surnaturelle, il faut d'abord accepter la réalité de cette vérité. Or la sagesse du temps présent s'y refuse ». — Lorsque nous essayons de répondre aux objections, multiformes et variables à l'infini, de l'impiété moderne, nous nous heurtons à cette fin de non-recevoir : — « Nous ne pouvons discuter avec vous, parce que vous vous placez sur un terrain que nous déclarons d'avance inacceptable, le terrain du surnaturel ». A travers les siècles, l'Église a subi bien des con-

traditions et a dû repousser bien des attaques, dont elle a fini par avoir raison ; mais il y a eu des heures où l'on pouvait dire son règne compromis. Il n'y en a peut-être jamais eu, où cette affirmation ait paru plus justifiée, parce que toutes les objections s'y sont condensées en une seule, bien autrement radicale. Jadis on mettait en doute tel ou tel point spécial de l'enseignement de l'Église ; aujourd'hui, c'est l'ensemble même de cet enseignement qui est mis en suspicion. Certains trouvent que le sujet de nos conférences n'est pas actuel (1), — je ne sais d'après quelle conception des besoins de leur temps. S'il est au contraire une étude opportune, c'est bien celle-ci, parce que rien n'est actuel comme l'attaque à l'Église, gardienne et propagatrice du surnaturel : — « Il n'y a pas de vérité surnaturelle : l'Église, par conséquent, n'a pas de raison d'être, et nous n'avons nul compte à tenir de ses enseignements et de sa direction ».

C'est à quoi nous allons répondre.

Pour établir la réalité de la vérité surnaturelle, il suffit « de proclamer l'infini », — suivant la parole, — non pas d'un théologien qui paraîtrait sus-

(1) C'est au moins l'opinion que professaient, à la suite de la première conférence, certains critiques mondains, d'ailleurs bienveillants.

pect, — mais d'un savant éminemment moderne. J'ai nommé Pasteur, et ses paroles sont encore dans vos oreilles : « L'infini a ce caractère de s'imposer, — disait-il en son discours de réception à l'Académie française. La notion de l'infini est dans le monde, j'en vois partout l'irréductible expression. Par elle le surnaturel est au fond de tous les cœurs ». C'est de cette parole que j'entends faire le commentaire. Je veux vous montrer que l'infini s'impose, mais que, — suivant le même orateur, — s'il a ce caractère de *s'imposer*, il a aussi celui d'*être incompréhensible*, de sorte que, forcés d'accepter l'infini, nous sommes par là même obligés d'accepter l'impossibilité de le connaître, en dehors d'un mouvement spontané qui le révèle : d'où suit l'existence d'une vérité surnaturelle. Je n'ai pas, Messieurs, à solliciter votre attention ; je suis sûr qu'elle est déjà en éveil et qu'elle m'accompagnera dans le développement de ma pensée.

I

La philosophie antique, celle de Platon et d'Aristote, — la philosophie scolastique, celle de saint Thomas d'Aquin et d'Alexandre de Halès, reconnaissaient deux infinis : l'un relatif, l'autre absolu. L'infini relatif ou *de quantité*, pour parler le langage classique, est ce à quoi on ne peut donner actuellement de fin ou de mesure, en raison de ce que, à cette quantité, nous concevons que l'on puisse toujours ajouter (1). C'est l'*infini* d'Aristote dont j'emploie la définition sans aucun embarras. Elle se retrouve à peu près dans Platon, et saint Thomas d'Aquin la présente, en la nudité de sa formule, aux étudiants du Moyen Age (2). Si je m'y tiens, je vous le dirai simplement, c'est que

(1) Aristot., *Physic.* III, c. 6. « Infinitum id est cujus semper aliquid extra ratione quantitatis accipi potest ».

(2) *Summ. Gent.*, lib. I, c. XLIII, 7° : « Intellectus noster, intelligendo aliquid, in infinitum extenditur : cujus signum est quod, quantitate qualibet finita data, intellectus noster majorem cogitare possit, etc. »

cette philosophie est celle du bon sens, et que je n'en vois pas de préférable.

L'infini est donc, en premier lieu, ce dont nous ne pouvons voir actuellement la mesure ou la limite, — ce à quoi nous pouvons toujours ajouter, quelle que soit la quantité actuellement déterminée. Cet infini, disait Pasteur, s'impose (1) ; et les progrès de la science ont précisément pour résultat de l'imposer de plus en plus à tous les bons esprits. Qu'est-ce, en effet, que la science, sinon la connaissance exacte des manifestations de la vie, des puissances qui déterminent ces manifestations, des lois qui président au jeu de ces puissances. Or, à ce triple point de vue, l'infini, — tel qu'Aristote le comprenait, — s'affirme partout dans le monde.

Les manifestations de la vie ! — Rien n'est plus mystérieux que la vie : les découvertes que l'on y croit faire sont d'incessants points de départ, et rien autre chose. Chaque flot qui berce l'esprit humain appelle un autre flot ; le port recule à chaque encâblure gagnée par la barque, et lorsque le soleil se couche derrière l'horizon encore inaccessible, on sait qu'à l'aurore prochaine l'horizon fuira de même, sans qu'on puisse espérer de l'atteindre.

(1) Il ajoutait : « L'infini (la notion de) dans le monde, j'en vois partout l'irréductible expression ».

Les formes variées, innombrables, indéfiniment recommencées de la vie nous interdisent de poser nulle part un point d'arrêt. Comme le Protée antique, la vie nous échappe, lorsque nous croyons la tenir. L'être n'est point suffisamment définissable (1); quand nous croyons avoir sa formule exacte, il se révèle tout autrement. Nous le disons mort, il reparaît avec une vie nouvelle. A mesure que l'existence semble livrer ses secrets, elle ouvre au regard des abîmes où, descendant toujours, on a le sentiment qu'on ne touchera jamais le fond (2).

Ce qui est vrai des manifestations de la vie l'est bien davantage des puissances qui les produisent. Le vulgaire se plaît à parler des intelligences surhumaines qui ont mesuré les forces de la nature et déterminé leur action ; le demi-savant croit sans hésiter aux formules définitives, aux conquêtes assurées, au repos désormais tranquille de l'esprit humain, sur le terrain où l'a établi son observation des puissances naturelles ! Le vrai savant hoche la tête. Glorieux à bon droit des succès obtenus, il est plus encore soucieux de ceux

(1) *Summ. Gent.*, lib. I, c. 43, ad 5m : « Ipsum esse absolute consideratum infinitum est ; nam ab infinitis et modis infinitis participari possibile est ».

(2) Eccli., I, 2 : « Profundum abyssi quis dimensus est ? »

qui restent à obtenir : et, comme Socrate, il déclare sans rougir qu'il ne sait rien (1). En effet, Messieurs, nulle main n'est assez large pour contenir ces puissances; nul regard n'est assez aigu pour les pénétrer; nulle vigueur n'est de taille à se prendre avec elles corps à corps, dans la lutte mystérieuse que décrit l'Écriture (2). La nuit où les deux combattants s'étreignent, sans arriver à se vaincre, s'achève, comme dans le récit biblique, par un salut mutuel où ils semblent se demander respect et bénédiction. Les puissances, plus encore que les manifestations de la vie dont elles sont la cause, échappent à l'esprit humain en ce sens qu'on peut toujours ajouter à leur définition et à leur mesure ; le progrès incessant dans leur connaissance fait, en réalité, la gloire de notre intelligence.

Mais que peut dire aujourd'hui d'elle-même cette intelligence ? Peut-elle se vanter d'avoir achevé la poursuite et touché le terme de la connaissance? Je viens de vous le dire, Messieurs : pour le vulgaire, oui ; pour le véritable savant, qui vit dans la lutte avec le mystérieux adversaire, non ! Pour celui-ci, le prétendu point d'arrivée reste un point de départ (3) : au delà de ce qui est précisé, il reste

(1) « Ou, comme disait Pascal, le tout de rien ».
(2) Genes., xxxii, 24-29.
(3) Eccli., xviii, 6 : « Cum consummaverit homo, tunc incipiet ».

presque tout à définir ; la lueur qui dissipe momentanément l'obscurité peut à peine s'appeler une aurore, et le jour est loin d'être venu. Angoisse et joie tout à la fois de l'esprit humain ! Angoisse de ne jamais rien posséder pleinement ; joie de penser qu'on possédera toujours davantage! Angoisse de laisser, humilié, un si mince héritage à ceux qui vous remplacent dans la vie intellectuelle; mais joie d'avoir préparé la culture et la moisson du champ, en commençant d'en défricher l'immensité !

Si des puissances nous passons aux lois, c'est bien autre chose encore. Nous sondons, pour ainsi dire, les profondeurs des cieux, comme en ces belles nuits d'été où les étoiles, imperceptibles d'abord, grandissent peu à peu devant le regard et finissent par le remplir de lumière. Au delà de ces astres lointains, même de ceux que perçoivent seuls les instruments les plus puissants, s'ouvre une région sans limites, où nous savons que d'autres yeux, aidés d'autres instruments plus puissants encore, pénétreront après nous. *C'est l'abîme qui appelle l'abîme* (1), — la profondeur qui engendre la profondeur (2), — l'illumination qui s'achève

(1) Psalm. XLI, 8 : « Abyssus abyssum invocat ».
(2) Eccl., VII, 25 : Ipsa (sapientia) longius recessit a me multo magis quam erat : et alta profunditas quis inveniet eam ? »

dans l'éblouissement (1); et nous savons que les siècles à venir mettront l'esprit humain en présence non pas de la suprême formule des lois, mais simplement d'une formule plus exacte. Aujourd'hui, le vulgaire seul affirme que les lois de la science sont irréfragables : ce sont des jalons sur la route, ce n'en est pas le terme. Après l'infini relatif des manifestations, l'infini relatif des puissances, — puis celui des lois ; et au delà des lois, l'être lui-même ! Ici tout effort s'arrête et doit s'avouer impuissant, au bord de cet abîme insondé.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de la nature matérielle. Nous n'en sommes pas encore venus à celle de l'âme, la nature intellectuelle et morale ; et c'est ici que se retrouve surtout *l'irréductible expression de l'infini.*

L'homme, — résumé des mondes, monde en raccourci (2), mais, en réalité, plus merveilleux et plus insondable que l'univers lui-même, — l'homme déroute la pensée qui l'étudie, — fût-ce la sienne propre, *qui doit pourtant se connaître* (3), suivant l'Écriture, bien mieux qu'au-

(1) Prov., xxv, 27 : « Qui scrutator est majestatis opprimetur à gloria ».

(2) « Microcosme », suivant l'expression des Scolastiques.

(3) I Cor., II, 11 : « Quis enim scit quæ sunt hominis, nisi spiritus hominis qui in ipso est ? »

cune autre. Pour prolongée et féconde que soit son étude, il reste à soi-même un mystère. Son esprit est de telle nature qu'il vive de vérité (1); mais s'est-il jamais reposé dans la pleine vérité? Il en vit, comme ces israélites auxquels le prophète promettait *le pain mesuré et l'eau brève* (2). Sa soif n'est jamais étanchée ni sa faim rassasiée. S'il est de nature vulgaire et sans élévation d'esprit, il médit d'un labeur qu'il n'a pas la force d'entreprendre; mais s'il est vraiment digne du nom d'homme, il cherche, entrevoit, devine, espère, sans arriver jamais à la fin de son effort. O tristesse des grandes âmes, que plusieurs de vous connaissent, et que l'Ecclésiaste a si bien décrite (3)! Pareil au malade qui se tourne et se retourne sous l'action de la fièvre, l'homme peut, un instant, se contenter de l'illusion où l'a jeté une première vision de la vérité ; mais il se retrouve bientôt, en constatant que l'aurore commence à peine de luire, et que le midi est loin. Ce qu'il veut dans la vérité, c'est l'infini. Il le rencontre, mais pour le constater et non pour en faire son domaine : la lisière

(1) *Summ. Gent.*, lib 1, c. 1 : « Oportet finem universi esse bonum intellectus : hic est autem veritas : oportet igitur veritatem esse ultimum finem totius universi ».

(2) Isaï., xxx, 20 : « Dabit vobis Dominus panem arctum et aquam brevem ».

(3) Eccl., I, 13-17 ; — VII, 24-25 ; — XII, 12.

du champ recule sans cesse devant le soc qui le creuse ; l'océan ouvre, à chaque ondulation, l'immensité devant la barque qui le sillonne ; le ciel se fait toujours plus profond devant le regard qui le sonde. Comme la vie, la vérité est partout ; si loin que nous soyons arrivés, elle recommence ; si loin que nous arrivions plus tard, elle recommencera ! Jamais la joie pleine de sa possession, et c'est une part de sa gloire de faire ainsi notre tristesse et notre humiliation !

Mais le cœur, à la fois si petit et si grand pour qui le connaît — si petit qu'un soupir, un regard, une parole le comble, et si grand que tous les soupirs, toutes les protestations, toutes les caresses le laissent vide (1), — le cœur trouve-t-il, dans la vie qui lui est propre, la joie de l'infini ? Pas davantage ! Vous pouvez évoquer à son gré les beautés de la terre, le lancer à plein vol dans les jouissances, prolonger les années de la contemplation et de la possession : il n'est pas satisfait (2). Le rêve recommence, la soif est plus ardente, la faim déchire plus cruellement ses entrailles (3). Amour, amour, quand

(1) Eccl., II, 1-2, — etc.

(2) Eccl., I, 8 : « Non saturatur oculus visu, nec auris auditu impletur ».

(3) Isai., XXIX, 8 : « Sicut somniat esuriens et comedit : cum autem fuerit expergefactus, vacua est anima ejus : et sicut somniat sitiens et bibit... lassus adhuc, sitit, etc. »

donc révéleras-tu ton visage? Quand donc ma main sentira-t-elle l'étreinte qui la contente? Quand donc ta flamme allumera-t-elle l'ardeur qui ne s'éteindra plus? Quand prendras-tu mon cœur pour le fondre en toi-même, afin qu'il goûte l'amour et la joie sans mesure? Quand donc?... Et la réponse nous arrive, — sinon de notre trop jeune expérience, — au moins de celle de nos devanciers dans l'épreuve et la déception : « Jamais! »

Et notre volonté, capable cependant, nous dit-elle, de soulever des mondes, trouve-t-elle quelque part où appuyer son levier (1)? Jamais! L'obstacle vaincu appelle l'obstacle à vaincre; le succès arme seulement pour le succès à préparer! Partout et toujours, le recommencement; nulle part, le repos, la satisfaction, la plénitude de la joie. La notion de l'infini s'impose ici comme partout. On a beau se dresser, plus ou moins dédaigneux ou triomphant, devant la vie, elle a des retours qui écrasent. Semblable à l'enfant qui défie le colosse, l'homme est vite, d'un coup de main, rejeté et comme écrasé dans son infirmité.

Ainsi nous avons le sens de l'infini dans les éléments et les perfections de la vie, surtout de la vie

(1) C'est la parole d'Archimède : « Donnez-moi un point d'appui, je soulèverai le monde ».

intellectuelle et morale, et nous aspirons à leur contemplation et à leur jouissance de toute la force de nos désirs, de nos déceptions aussi, même de nos joies, quoi qu'on fasse pour nous y montrer une erreur, contre laquelle tout en nous proteste obstinément.

Avez-vous remarqué, Messieurs, cette singulière anomalie? L'homme, ainsi tourmenté par ses désirs inassouvis, en viendra-t-il à croire au néant? Se résignera-t-il, désespéré, à l'impossibilité radicale et constatée de toucher au terme? On a voulu nous persuader que l'expérience de la vie amenait cette finale. Rien de plus faux : l'idée de néant n'a jamais été naturelle à l'homme. Permettez-moi de le dire, c'est une plante vénéneuse, produit de la culture philosophique, — s'il est permis d'appeler philosophes ceux que Lactance hésitait à mettre au nombre des hommes (1) : nulle part, elle n'est de génération spontanée. On a trouvé, dit-on, des peuples qui n'avaient pas l'idée de Dieu. Je doute que ce soit vrai (je crois simplement qu'on ne les a pas étudiés d'assez près); mais, chez ces peuples même, on devine l'idée de l'au-delà. Nulle part vous ne constaterez la croyance au néant, que prêchent les sophistes, surtout aux époques de dé-

(1) Lactance, *Institut. divin.*, lib. VII, c. VIII.

cadence. Le néant a toujours répugné au sens commun, parce qu'il ne résout aucune difficulté. Par suite d'un instinct qui devient un impérieux besoin de la vie intellectuelle, par suite aussi des progrès de la science qui reculent sans cesse les limites de la vie ou nous en révèlent les magnificences dans une vision toujours plus claire, c'est à l'infini que croit le monde ; — étendue, quantité, durée, qui s'augmente sans cesse et que nous sentons pouvoir toujours être augmentée. Évidemment, ce n'est que l'infini relatif ; mais sa notion amène le sens et l'idée de l'infini absolu (1) comme nous allons le voir, dans une seconde partie qui, je l'espère, vous intéressera autant que la première a paru vous intéresser.

(1) *Summ. Gent*, lib. I, c. XVIII : « Frustra autem esset haec ordinatio intellectus ad infinitum nisi esset aliqua res intelligibilis infinita. Oportet igitur aliquam rem intelligibilem infinitam esse, quam oportet esse maximam rerum : et hanc dicimus Deum ».

Bien qu'il ne se donnât pas pour philosophe, Pasteur a parlé la langue la plus éminemment philosophique, quand il a dit : « La notion de l'infini s'impose. J'en vois partout, dans le monde, l'irréductible expression, et, par lui, le surnaturel est au fond de tous les cœurs » (1). C'est qu'en effet, d'après saint Thomas, la notion de l'infini relatif, tel que nous l'avons étudié, amène, sans qu'on s'en aperçoive, le sens et l'idée de l'infini absolu (2). Toutes les manifestations de la vie, dont nous venons de voir le recommencement incessant, se produisent sous l'action de puissances auxquelles nous donnons le même caractère, mais dont la science nous dit, — en poursuivant son travail de synthèse, — qu'elles doivent finalement se réduire à l'unité (3). De même pour les lois qui régissent ces puissances : diverses dans leurs formules, elles sont, — pour

(1) *Discours de réception à l'Académie française.*
(2) *Summ. Gent., loc. cit., supra.*
(3) Cf. *Summ. Gent.*, lib. I, c. xxii, ad 3um, 4um, 6um.

les intelligences familières avec la pensée philosophique, — une seule et même loi. D'où revient la vieille formule scolastique : « Tous les mouvements qui expriment la vie donnent l'idée d'un unique moteur, duquel procèdent toutes les manifestations de la vie » (1). Mais alors, voici venir, Messieurs, l'infini en personne (2); « *Deus, ecce Deus!* »

S'il y a réellement, — comme notre esprit le soupçonne déjà et comme il y est amené par la logique, — s'il y a un moteur premier qui soit le principe de tous les mouvements (3); s'il y a une puissance qui réunisse en soi toutes les forces et en engendre par conséquent les manifestations; s'il y a une loi primordiale d'où découlent les lois secondaires, qu'avons-nous devant les yeux? Évidemment, un moteur unique (4), existant avant tout mouvement, puisque c'est de lui que procèdent tous les mouvements; — supérieur à tout ce qui n'est pas lui, puisqu'il imprime le mouvement et ne le reçoit pas; — absolument distinct, puisque, s'il se confondait avec ce qu'il meut, il y aurait rationnellement contradiction dans les termes, et que nous

(1) Aristot., *Auscult. phys.*, VII, I.
(2) *Summ. Gent.*, lib., I, c. 43 ad quos : « Et hanc (maximam rerum) dicimus Deum ».
(3) Aristot., *ubi suprà*.
(4) Id., *Métaphys.*, XII, 8. — *Summ. Gent.*, lib. I, c. 42, ad 4um (Cf. Id., ibid., c. XXVI, ad 5um.)

verrions reparaître scientifiquement la génération spontanée!

Nous arrivons donc à constater une vie infiniment supérieure à toutes les manifestations de la vie, — une puissance infiniment au-dessus de toutes les puissances qui déterminent ces manifestations, — une loi, et par suite une pensée infiniment supérieure à toutes les formules que nous appelons les lois de la nature et de la vie. Mais alors, Messieurs, qu'avez-vous réellement en face de vous? L'infini absolu! Il n'est précédé par rien : donc il ne dépend de rien. Il donne à tout et ne reçoit rien : il est donc parfait. Comme il est dans l'existence sans que rien l'y précède, il continue d'y être sans emprunter à rien de ce qui existe la raison de sa durée. Rien ne peut diminuer ou limiter son action : il répand la vie sous toutes les formes, et la sienne n'en est en rien modifiée. Il est donc la vie, l'existence, l'être par excellence (1), souverainement intelligent, conscient, libre, personnel, puisque nous retrouvons en nous ces qualités de l'existence, — éternel et immense, sans commencement, sans mesure et sans limites, — en un mot l'être infini, dont l'idée, suivant la parole de Pasteur, est « l'idée même de Dieu ».

(1) *Summ. Gent.*, lib. I, c. 28 : « Est universaliter ens perfectum ».

Nous voici en présence d'un autre problème : Pouvons-nous avoir de Dieu une connaissance qui nous permette de le définir? Pasteur nous avertit de prendre garde. « Le caractère de l'infini est de s'imposer et d'être incompréhensible ».

Qu'est ce que l'infini? Le mot même le dit : c'est l'être sans mesure. Comment donc faire tenir, en une intelligence évidemment mesurée, ce qui n'est pas mesurable? Comment mettre l'infini dans le fini?

Un jour, au bord de la mer tyrrhénienne, le grand évêque d'Hippone, — cet effrayant génie qui s'appelle Augustin, — rêvait aux mystères de la vie divine. Près de lui, un enfant s'ingéniait à remplir d'eau, à l'aide d'une coquille, une cavité creusée dans le sable. Ému de cette ingénuité, le docteur s'arrêta : « Enfant, que fais-tu là? — Vous le voyez bien; je travaille à mettre l'océan dans ce petit bassin ». — Sur les lèvres du docteur s'épanouit un sourire, que l'enfant eut vite remarqué : « Vous me croyez insensé, n'est-ce pas? Et pourtant le moins sage des deux, ce n'est pas moi : je réussirai plus tôt à mettre l'océan dans cette ouverture que vous n'arriverez à comprendre la vie divine » (1). L'homme n'a pas à craindre pareille leçon, quand

(1) Giry, *Vie des Saints*, au 28 août.

il essaie de dompter la nature sensible : si vaste qu'elle soit, elle n'a pas de limites que ne puisse dépasser l'intelligence humaine. Image de l'infini, la nature n'est pourtant pas l'infini : l'Éternel seul a le droit de dire à qui veut le comprendre : « Mon secret est à moi ! (1) » Mais il le dit nécessairement à toute intelligence créée, même à celle de l'ange qui le voit de plus près que nous, parce que l'intelligence de l'ange est, comme celle de l'homme, un vase trop étroit pour contenir l'océan de la nature et de la vie divines.

En rappelant ces principes au docteur, l'enfant avait raison. Suivant le vieux langage de la scolastique, — (Messieurs, pardonnez-moi d'en rester à cette tradition, dont je suis l'héritier), — la science n'est autre chose que l'*équation entre l'intelligence et son objet* (2). Il faut donc qu'il y ait égalité entre l'objet étudié et l'effort de l'intelligence, pour que la science devienne possible et que nous la constations. Or demandez-vous si l'équation peut exister entre l'infini de l'être et le fini de votre intelligence. C'est très bien d'invoquer la science comme nous le faisons, quand il s'agit de la nature sensible : nous pouvons compter, semble-t-il, sur la conti-

(1) Isaïe, XXIV, 16.
(2) « Adæquatio rei et intellectus ». — *Summ.*, I, 9 : XXI, 2.

nuation de la recherche pour la découverte du fond des choses, parce qu'il y a proportion entre ce qui frappe les sens et les puissances de notre esprit, si formidables que soient les forces, si mystérieuses que soient les lois, si prolongée que doive être l'attente. Le génie obtiendra ce que le commun des esprits ne doit pas rêver : les générations futures achèveront l'effort de notre génération : l'humanité finira par posséder le secret cherché vainement par les individus. Il n'y a point ici d'impossibilité absolue, si décourageante que soit l'expérience du passé.

Il importe toutefois de ne pas exagérer cette confiance, et surtout de n'en pas tirer d'impossibles conclusions à l'endroit de l'Infini. Le savant est au bord de la mer, pas tout à fait comme l'enfant de la légende ; il y a pris une goutte d'eau, l'a soumise à l'analyse, et il en connaît les éléments constitutifs. Sait-il la mer, Messieurs? Non, il sait la goutte d'eau et non pas l'océan. — Le savant a fait passer par le prisme un rayon du soleil ; il a décomposé le spectre, analysé le rayon. Il croit peut-être savoir l'astre : mais sait-il le ciel? Pas le moins du monde! Ainsi de l'homme en rapport avec l'infini. Il exploite une de ses manifestations, un des éléments qui sont sous ses yeux et dans sa main ; il

l'analyse et le sait. En conclura-t-il qu'il sait l'infini ?

L'infini se laisse, il est vrai, en partie deviner : il aime qu'on le cherche et se montre volontiers à demi. Principe des manifestations de la vie, des puissances qui président à ces manifestations, et des lois qui régissent ces puissances, — principe, en un mot, de l'existence, — il se reconnaît dans les forces vitales, telles que nous pouvons les étudier. L'œuvre parle de l'ouvrier : en observant les êtres secondaires, — cette nature, où « s'impose la vision de l'infini », pour parler avec Pasteur, — nous devons apprendre quelque chose de son auteur. Il est au-dessus de toute manifestation, de toute puissance, de toute loi, mais il est reconnaissable en chacune d'elles ; et une part de lui-même s'y montre, pour ainsi dire comme dans un miroir (1). L'homme surtout, qui *porte à son front le reflet du visage de Dieu* (2), l'homme parle de l'infini ; et l'intelligence, le cœur, la volonté doivent révéler, plus encore que la matière, le secret de la sublime énigme (3). Les puissances observées dans la nature et dans l'homme parleront de son omnipotence (4) ; — l'étendue parlera de son om-

(1) Cor., XIII, 12 : « Videmus nunc per speculum ».
(2) Psalm., IV, 7 : « Signatum est super nos lumen vultus tui ».
(3) I Cor., *loc. cit.* « In ænigmate ».
(4) Job., XXXVII, 4 : « Post eum rugitus et sonitus, tonabit voce

niprésence (1), — l'ordre qui gouverne toutes choses, de sa sagesse (2) ; — cette préservation merveilleuse des plus petits des êtres contre les froissements qui sembleraient devoir les briser, parlera de sa Providence miséricordieuse (3). La raison nous dira qu'il ne saurait avoir de second, ni d'égal. Nous saurons par conséquent qu'il est un seul (4), comme nous saurons qu'il est tout puissant, présent partout, sage et miséricordieux.

Allons plus loin. En nous analysant nous-mêmes, qui sommes son œuvre, et nous trouvant de l'intelligence, nous conclurons qu'il est intelligent. Reconnaissant en nous la puissance d'aimer et de vouloir, nous en conclurons qu'il est affectueux, volontaire et libre. De l'intelligence, la volonté, la liberté, la science de nous-mêmes, nous faisons la personnalité : donc il est personnel. Ainsi devant nous se dressera la figure merveilleusement précisée de l'infini : un être simple, vivant et person-

magnitudinis ». — Psalm. xxviii, 5-8 : « Vox Domini confringentis cedros. Vox Domini in virtute... in magnificentia... Vox Domini concutientis desertum ».

(1) Psalm. cxxxvii, 8 : « Si ascendero in cœlum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades ».

(2) Job., xxiv, — xxv, — xxxviii, — etc.

(3) Matth., x, 29 : « Nonne duo passeres asse veneunt ? Et unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro ». — Luc., xii ; 27 : « Considerate lilia quomodo crescunt, etc. »

(4) Arist., *Metaphys.*, xii, 8 : « Le premier moteur immobile est donc un, et formellement et numériquement ».

nel, — intelligent, aimant, volontaire, libre, — tout-puissant, omniscient et présent partout.

Que me faut-il de plus ? Il me faut *tout* de plus ! Je suis au bord de l'abîme, et mon regard qui le creuse devine qu'il peut y descendre indéfiniment. Je suis au bord de l'Océan, et la vague qui expire à mes pieds m'avertit que ma barque peut aller, de flot en flot, vers des horizons toujours renouvelés. Je regarde le ciel, et l'étoile devinée, là-bas, derrière toutes les autres, m'avertit que le monde des cieux recommence après elle, avec des illuminations bien autrement brillantes que celle dont je suis ébloui. Ce que je désire, c'est tout, puisque en réalité je ne sais rien de lui.

Il y a dans l'Apôtre une merveilleuse parole : « Nul ne sait ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme lui-même : par conséquent, nul ne sait ce qui est en Dieu, sinon l'esprit de Dieu » (1). Méditez cette parole, Messieurs ! Ah ! vous croyez savoir l'infini !... Pas plus que vous ne me savez !... Mon visage, ma voix, mes yeux, mes gestes, tout ce qui me livre à vous en apparence, vous permet de savoir de moi, quoi ? Ce que je veux bien vous abandonner, et rien de plus : vous savez de moi ce qu'il me convient que vous sachiez. Les inductions

(1) Cor., II, 11 : « Quæ Dei sunt nemo cognovit nisi Spiritus Dei ».

tirées des apparences pourront être merveilleusement logiques; mais mon secret n'en restera pas moins à moi : *Secretum meum mihi* (1). Impossible d'aller au delà. De même, l'infini s'offre à nos regards dans sa personnalité vivante, en apparence si nettement définie. C'est vrai; mais son essence, — ses desseins secrets, avant que les manifestations vous permettent d'en deviner quelque chose, — par conséquent la science de sa vie à l'intérieur et de ses rapports avec vous-mêmes, qu'en savez-vous réellement (2)? Rien : car le peu que vous en savez est, à la totalité de la connaissance, ce que le zéro est à une quantité quelconque. Son secret reste à lui, par la raison toute simple qu'il y a pour nous impossibilité absolue d'arriver à le connaître.

Connaître un homme, en fin de compte, c'est être lui-même. « Vous me voyez, m'entendez, m'observez, me pénétrez », — dites-vous, — et vous prétendez ainsi me connaître. — Non : je puis être le plus habile des hypocrites, sans que vous en aperceviez rien. Mon secret reste à moi : pour me connaître de science exacte il faut être moi ou quelqu'un que je fasse moi. Je m'explique.

(1) Isai., xxiv, 16.

(2) *Summ. Gent.*, lib. 1, c. 3 : « Sunt igitur quædam intelligibilium divinorum quæ humanæ rationi sunt pervia ; quædam vero quæ omnino vim humanæ rationis excedunt ».

Supposez, dans un homme, une intelligence assez associée à la mienne pour que j'y verse toutes mes pensées, — un cœur assez uni au mien pour que ma joie soit de vivre de sa vie et de lui donner la mienne, — une énergie dont je sente qu'elle m'est nécessaire pour achever tout effort, et à laquelle je soumets ma volonté : — vous le comprenez sans peine, celui-là me connaîtra jusqu'au fond. Par l'équation qui se fera entre son intelligence et mon être, il y aura science véritable ! S'agit-il de l'infini ? Appliquez les mêmes principes. Pour le connaître, il faut être lui-même ou quelqu'un d'admis en participation de sa puissance de connaître ; il faut être Dieu ou cet ami, pour lequel Dieu n'a pas de secret (1).

Être Dieu n'est pas possible, puisque Dieu est nécessairement unique, la notion de l'infini excluant la dualité. Dieu seul sait donc exactement ce qu'est Dieu (2), et les anges eux-mêmes, si supérieurs que soient leur intelligence et leur science, n'arrivent pas plus que nous en définitive à le connaître complètement (3). Mais s'il y a, dans la vie divine, une heure où domine *la folie* que dénonce Saint

(1) Isai., XLV, 3 : « Et dabo tibi thesauros absconditos et arcana secretorum : ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum ».
(2) I Cor., II, 11.
(3) *Summ. Gent.*, lib. I, c. 3.

Paul, — *le scandale des soi-disant sages* (1), conséquence de cette ineffable folie, — où Dieu, pris d'amour pour les hommes (2), veut bien leur livrer son secret; si, enivré d'une passion pareille à celle que nous ressentons quelquefois, il veut bien ouvrir son cœur; s'il s'unit à l'ami qu'il a daigné choisir, dans cette identité de l'intelligence et du cœur, où deux êtres semblent, suivant les antiques formules, n'avoir plus qu'une vie (3), la pénétration de l'infini deviendra possible. Il y aura équation, — relative au moins, — entre l'intelligence de l'homme et la part de l'infini que celui-ci permettra d'étudier. Alors aussi, Messieurs, nous aurons résolu le problème autrement que nous n'attendions : — ce n'est pas de l'effort de l'intelligence humaine que viendra la connaissance de l'infini, c'est de la révélation libre et spontanée de l'infini lui-même.

Vous ne me connaissez pas et je vous défie de me connaître! Mais vous avez, par je ne sais quelles séductions, circonvenu mon cœur; devenu votre esclave, je n'ai plus rien à vous refuser. Prenez mon âme pour y lire comme j'y lis moi-même : et,

(1) I Cor., I, 23 : « Judæis scandalum, gentibus stultitia ».
(2) Prov., VIII, 31 ; — Joann., III, 16; — Rom., VIII, 9; — Ephes., II, 4, etc.
(3) « Cor unum et anima una ». — « Dimidium animæ meæ »

si votre regard n'est pas assez pénétrant, je ferai moi-même la clarté, dont j'étendrai les ondes lumineuses jusqu'au point où tout de moi vous sera révélé. Alors vraiment, vous me saurez, d'une connaissance identique à la mienne, et vous pourrez dire : « Je le connais comme moi-même (1) ! »

O Dieu impénétrable (2), dont le caractère est de s'imposer, mais aussi d'être incompréhensible, en raison de la disproportion irréductible entre l'infini de votre être et le fini de mon intelligence, vous savez combien nous désirons connaître, combien nous voulons posséder, et que l'infini est le seul terme de notre rêve ! De la vérité, encore de la vérité ! De la lumière, encore de la lumière ! De l'amour, encore de l'amour ! De la vie, encore de la vie !

O Maître de la vérité, ô principe de l'amour, ô source de la puissance, laisserez-vous mon âme désirer, sans que jamais se réalise son désir ? Me laisserez-vous toujours aux portes de l'infini, sans qu'elles s'ouvrent ? Y frapperai-je, comme Lacordaire, avec des cris d'angoisse : « Ouvrez-moi, mon Dieu, ouvrez-moi (3) ! » Et verra-t on, sur mon front mourant la sueur d'une agonie qui semble

(1) I Cor., XIII, 12 : « Tunc cognoscam sicut et cognitus sum ».
(2) Jerem., XXXII, 19 : « Dominus incomprehensibilis cogitatu ». Tim., VI, 16 : « Qui inaccessibilem lucem inhabitat ».
(3) P. Chocarne, *Vie du P. Lacordaire*, c. XXI.

sans espérance? Oh! non, vous ne ferez pas cela! J'ai dit de vous que vous étiez la toute-puissance, mais aussi la miséricorde infinie; j'ai dit que vous savez, — par votre science et votre présence, — ce qui est au fond de mon cœur. Puisque vous le connaissez, pourriez-vous ne pas réaliser mon désir? Seigneur, vous êtes le bien (1), et la vieille philosophie dit du bien qu'il aspire à se répandre (2); — vous êtes la lumière, qui est de sa nature expansive; — vous êtes la beauté, qui appelle spontanément l'amour; — vous êtes la force, qui désire l'hommage de l'obéissance et de la fidélité. Seigneur, Seigneur, me refuserez-vous de vous connaître et de vous aimer? Non; l'équation que je ne puis réaliser naturellement, vous la ferez, — surnaturellement. Vous établirez, entre mon intelligence et son divin objet, cette égalité qui m'enorgueillirait, si je pouvais oublier que je suis, — comme dit le prophète (3), — le mendiant de l'ineffable aumône que vous m'aurez faite. Alors je saurai vraiment; l'infini me pénétrera, — non pas tout d'un coup, — mais par effluves continus, au gré de votre sagesse, variant toujours le charme et

(1) *Summ. Theol.*, I, VI, 2.
(2) « Bonum diffusivum sui ».
(3) Ps. XXXIX, 18; — LXIX, 6.

terminant par degrés la transformation de mon âme. Seigneur, Seigneur, je verrai, — non pas dans ma lumière, mais en votre lumière : *In lumine tuo videbimus lumen* (1).

L'infini s'impose : il est incompréhensible à la raison réduite à ses propres forces; mais il peut, s'il le veut, se rendre accessible, et nous arrivons ainsi, Messieurs, à l'idée de révélation manifestant, s'il plaît à Dieu, tout un ensemble de vérités, toute une doctrine que l'on doit qualifier de surnaturelle. Pasteur avait raison : — « Alors, c'est vrai, il faut demander grâce à sa raison. On se sent près d'être saisi par la sublime folie de Pascal » (2). On est obligé pourtant de s'incliner, parce que l'infini ne sera jamais à la discrétion du fini qu'autant qu'il lui conviendra; et s'il y a de lui une connaissance exacte en l'intelligence humaine, elle sera le résultat d'une manifestation surnaturelle, absolument libre et spontanée de la part de l'infini.

Par ce qui précède, Messieurs, vous pouvez juger la folie de cette sagesse qui nie le surnaturel, pour avoir le droit de nier la mission de l'Église. « J'aime

(1) Psalm. xxxv, 10.
(2) *Discours de réception*, loc. cit.

mieux être un animal perfectionné, — (j'adoucis la formule), — que d'être un homme dégénéré ». Il est en effet plus facile d'obéir à l'atavisme brutal que de travailler à la réparation de la faute originelle, — autrement commode de subir une prétendue fatalité que d'assurer en sa vie, par la vigilance et la lutte, le règne de la vérité et de l'honneur. A chacun ses préférences! Les miennes, Messieurs, et j'espère aussi les vôtres, sont de tout autre nature. Fils de la lumière, faits pour sa recherche et sa vision, nous ne regrettons pas d'avoir à reconnaître, en notre origine et notre héritage, ce mystère de gloire, où nous avons besoin d'une main divine pour pénétrer plus avant, suivant notre désir. Laissant donc à l'écart les aveugles et les boiteux volontaires, frappons hardiment à la porte du tabernacle et demandons avec confiance à la divinité de lever son voile, devant nos regards et nos cœurs remplis de respect et d'amour.

TROISIÈME CONFÉRENCE

LA RÉVÉLATION

Monseigneur (1),
Messieurs,

Pour croire à la mission, que s'attribue l'Église, de conserver et de répandre dans le monde la vérité surnaturelle, il est évident que nous devions d'abord établir la réalité d'un ordre de connaissances auxquelles la raison humaine ne peut atteindre par son propre effort : à quoi nous sommes arrivés en « proclamant, — suivant la parole de Pasteur, — l'infini », l'être nécessairement inaccessible à notre raison réduite à ses seules ressources. S'il veut bien, — librement et spontanément, — se révéler

(1) S. Em. Mgr Richard, cardinal-archevêque de Paris.

à notre intelligence, elle aura de lui une connaissance qui réponde à nos désirs incessants de vision, d'amour et d'union; sinon, quoi qu'elle fasse, il n'y aura jamais pour elle qu'une connaissance indécise et incomplète. Les œuvres parlent de l'ouvrier, et le monde visible, qui nous parle de son auteur, nous permettra de préciser quelques-uns de ses attributs : la science de sa vie intime, la pénétration de son être nous resteront interdites.

Nous sommes ainsi amenés à cette conclusion que l'Église, pour justifier sa mission, doit établir en nos âmes la certitude d'une révélation.

La révélation est-elle possible? A-t-elle réellement eu lieu ? En admettant qu'elle se soit produite, à quels caractères indubitables pouvons-nous la reconnaître? Telles sont les questions à résoudre. Permettez-moi, Messieurs, de réclamer de vous une attention toute spéciale : moins ardu que le précédent, le sujet de notre étude actuelle demande cependant toute la réflexion dont les meilleurs esprits sont capables.

I

La révélation est-elle possible? En d'autres termes, l'intelligence infinie peut-elle entrer en rapports avec notre intelligence, pour l'éclairer et y produire une connaissance certaine? Il semble que poser la question ce soit la résoudre. De quel côté en effet viendrait l'impossibilité? De la part de l'infini lui-même? Non, puisque l'infini suppose la plénitude de la puissance et que, dès lors, on ne saurait admettre, pour l'intelligence infinie, une difficulté quelconque à agir sur une intelligence qui est son œuvre. Le moyen d'action, sans doute, nous ne le connaissons pas; mais de cette ignorance du procédé, nous ne pouvons conclure à l'impossibilité d'une opération conduite par une souveraine sagesse.

Est-ce de la part des vérités surnaturelles elles-mêmes? Mais la vérité est, de soi, quelque chose d'intelligible (1), même dans l'ordre surnaturel. La

(1) C'est ce qui fait dire à S. Thomas : « Intellectus noster, intelligendo aliquid, in infinitum extenditur..... Frustra autem esset hæc

raison est faite pour comprendre ce qui est intelligible ; il y a donc, entre la raison et toute vérité, un rapport nécessaire. La raison n'a pas naturellement le moyen d'opérer. entre elle et l'être, l'équation qui fait la science exacte ; mais elle peut l'avoir par une force ajoutée (1). La puissance de l'infini peut se mettre progressivement au service de la raison, et par conséquent la nature de la vérité surnaturelle ne crée aucune impossibilité à nos relations avec l'infini.

Sera-ce de notre côté à nous ? Je viens de répondre. L'intelligence humaine est un vase étroit, où l'infini ne se peut verser sans déborder immédiatement ; mais s'il convient à l'infini de dilater le vase pour le rendre capable de recevoir la manifestation progressive de la vérité surnaturelle, où sera l'impossibilité ? Il restera tout simplement, redisons-le, l'ignorance du moyen ; il nous importe très peu. Dieu peut garder le secret de ses procédés ; le résultat constaté, ne devons-nous pas, — dans le respect dû à la majesté qui se révèle, — nous borner à l'adorer et à le remercier, sans qu'une curiosité, pour le moins enfantine, l'irrite et en arrête les expansions ?

ordinatio intellectus ad infinitum, nisi esset aliqua res intelligibilis infinita ». — *Summ. Gent.*, lib. I, c. 43, ad 7um.

(1) Id., ibidem.

Ainsi, — ni du côté de l'infini, — ni du côté de la vérité surnaturelle, — ni du côté de la raison elle-même, nous ne constatons d'impossibilité à la révélation.

Cette impossibilité est même si peu acceptable que l'humanité tout entière, non seulement croit de la révélation qu'elle est possible, mais encore qu'elle a eu lieu. D'aussi loin qu'elle puisse nous apporter son témoignage, elle affirme que Dieu lui a parlé. Il n'y a pas d'assertion historique plus facilement démontrable. Vous n'en avez peut-être jamais fait la remarque, Messieurs : c'est pourquoi je veux y insister et vous en montrer la puissance, de telle façon que la conclusion s'impose à tous.

A quelque moment de l'histoire que vous remontiez, — à quelque point de l'étendue que vous vous arrêtiez, — en quelque forme sociale qu'il vous plaise d'étudier l'homme, vous constatez que l'humanité croit à l'intervention de la divinité dans la formation de ses croyances et de ses mœurs. A vos pères, Messieurs, Lacordaire disait, ici même : « Partout où Dieu est adoré, il l'est en vertu d'une doctrine surnaturelle » (1), c'est-à-dire d'une révé-

(1) Lacordaire : LIII[e] *conférence :* « Partout où Dieu est adoré, il l'est en vertu d'une doctrine surnaturelle : partout où il est méconnu,

lation. Il n'y a pas à s'inscrire en faux contre ce fait, que Dieu soit adoré sous tous les cieux et dans tous les temps. Parce que, ici ou là, quelques intelligences affolées se sont glorifiées d'un athéisme plus ou moins sincère (1), ou que des tribus grossières et peu connues ne semblent pas d'abord s'unir à l'hommage universel de l'humanité, nous ne nierons pas l'adoration générale et permanente de Dieu. Ainsi de la révélation. Vous pouvez trouver quelques dissonances dans le concert, — quelques esprits auxquels le fait de la révélation paraisse contestable, — quelques peuplades plus ou moins étudiées, chez lesquelles on n'a pas encore constaté la croyance à un Dieu révélateur ; je vous le passerai, mais non pas sans réserves (2). Les individualités, je vous les abandonne ; que prouvent-elles? Pour les nations, c'est une autre affaire. Même, en notre temps, à mesure que l'étude pénètre les ombres du continent noir ou de certaines îles océa-

il l'est au nom de la nature et de la raison. Quelque étrange que soit ce résultat, il n'est pas possible de le nier ».

(1) Nous avons vu plus haut ce que Lactance pensait de l'athéisme : il était, sous ce rapport, du même avis que Cicéron (*De divinatione*, I, 29).

(2) « On a beaucoup abusé des sauvages en sociologie », a dit justement M. Tarde (*Les transformations du droit*, p. 7.) On pourrait en dire autant à propos de la révélation. Beaucoup de prétendues *barbaries primitives* peuvent être des décadences. — Cf. Quatrefages, *Hist. gén. des races humaines* : Joussel, *Décadence et barbarie* : D'Hulst, *1re Conférence de Notre-Dame*, etc

niennes, n'en vient-elle pas à constater, au sein du plus ignoble paganisme, la préoccupation du commerce surnaturel entre l'homme et Dieu ? Le plus grossier des fétiches, qu'est-il en fin de compte? Une représentation de la divinité, — un mémorial de son influence sur l'âme et la vie, d'une parole dite ou à dire par un être supérieur aux êtres qui dépendent de lui.

La croyance à la révélation se retrouve partout et toujours. L'homme a cru, dès les origines, que Dieu lui a parlé pour se révéler, — lui apprendre sa nature à lui-même, — et déterminer les rapports nécessaires entre Dieu et sa créature raisonnable. C'est un fait d'histoire classique, que toute société naît d'une foi positive, conséquence d'une révélation (1). Que vous évoquiez l'Égérie de Numa ou l'ange de Mahomet, vous trouvez la même légende, direz-vous, — je dis simplement la même idée, à la base des sociétés politiques et religieuses. On n'organise un peuple ou un culte qu'à la condition d'avoir, en apparence du moins, reçu de Dieu la formule de ses lois ou de ses rites (2). Aujour-

(1) Lacordaire : LIII[e] *conférence :* « Nul peuple n'apparaît dans l'histoire sans le signe et le palladium d'une foi positive... Loin de s'élever à un caractère universel, l'incroyance n'atteint pas même à l'honneur de la nationalité ».

(2) Odilon Barrot : *De la centralisation*, c. 1[er] : « Dans l'antiquité, les sociétés s'étaient toutes formées sous l'influence d'une croyance

d'hui mieux encore qu'autrefois, vous pouvez en réunissant la connaissance du passé à celle du présent, constater la même conviction. A travers les siècles, depuis la lointaine Égypte jusqu'à nous, — dans le chaos des formes mythologiques, philosophiques ou mystiques, comme il vous plaira de dire, — vous la retrouverez absolument identique à elle-même. Le Chinois qui raffine ses conceptions et le yolof qui les débrouille à peine, — le barbare qui débute dans la civilisation et le Grec qui la consomme, — nous-mêmes, qui prétendons avoir le dernier mot des choses, et les tribus encore loin d'être des peuples, — tout ce qui pense et parle en homme rend le même témoignage : Dieu a parlé à l'humanité (1). Il vous plaît trop souvent, Messieurs, de faire état de certaines divergences, et vous trouvez sans doute que je traite avec désinvolture des individualités trop puissantes à vos yeux pour ne pas compter avec leurs contradictions. Soit! Mais à ces individualités toujours rares, n'ayant jamais laissé qu'une mémoire douteuse et une influence équivoque, opposez, je vous

religieuse : toutes avaient un Dieu pour fondateur ou législateur : l'État s'était identifié en quelque sorte avec la divinité protectrice ».

(1) Exod., XIX, 8 : « Responditque populus simul : Quæ locutus est Dominus faciemus ». — Hebr., II, 3 : « Quæ (humana salus) quum initium accepisset enarrari per Dominum ».

en prie, le chœur des grandes voix qui attestent, dans l'histoire, la croyance à la révélation. De quel côté penchera la balance? Ce ne sont pas seulement les masses, — faciles à séduire et à entraîner, dites-vous, — qui croient à la révélation; ce ne sont pas seulement les ignorants, les illettrés, ceux qui n'ont de la philosophie ou de la science que des connaissances à peine ébauchées. Ce sont les plus illustres des philosophes, les plus éloquents des orateurs, les mieux inspirés des poètes, les plus solides et les plus profonds des savants. Je vous défie, Messieurs, de rendre la comparaison supportable pendant cinq minutes, devant un esprit sérieux. Pour n'invoquer en votre temps qu'un nom, et n'interroger qu'une voix de l'humanité contemporaine, — voulez-vous mettre en comparaison toutes les discordances et la seule affirmation du savant à qui je prenais récemment l'idée de l'infini? De bavards et de sophistes combien faudra-t-il, Messieurs, à votre propre sens, pour faire échec à un Pasteur ?

Concluons : le témoignage de l'humanité est unanime en faveur de la révélation; il ne vous est donc pas permis de l'écarter.

La philosophie scolastique détermine ainsi les caractères des témoignages autorisés : universalité,

constance et concordance (1). Or, si vous appliquez ces caractères au témoignage que nous étudions, vous le trouvez digne de toute croyance. Il est universel, cela ne fait pas doute. Il est constant, c'est incontestable. Il est admirablement concordant avec lui-même, d'une extrémité à l'autre du temps et de l'espace. Grâce à lui, dans tous les siècles, sous tous les cieux, à travers toutes les variations de l'esprit humain, nous retrouvons le fait attesté que Dieu a daigné se révéler aux hommes. Nous avons donc ici le témoignage du sens universel, dont nous ne pouvons méconnaître l'autorité (2). Je ne veux pas, Messieurs, que vous m'accusiez de tomber dans l'erreur de Lamennais et d'invoquer imprudemment le témoignage du sens commun comme un critérium indiscutable de vérité. Il y a longtemps qu'on a remis les choses en leur place. Le témoignage du sens commun ne crée pas la vérité; mais la vérité, précisément parce qu'elle est indiscutable, crée le sens commun, et c'est ainsi que j'invoque le témoignage de l'humanité (3).

(1) « Universalia, constantia, communia ». — Zigliara, *Logica*, 59, II.

(2) « Quem quidem consensum esse veritatis criterium demonstratum est ». Zigliara, *Logica*, 59, III. — Cf. Cicéron, *De divinatione*, I, 29; — Sénèque, *Epist.* CXVII; — etc.

(3) « Universalis consensus, qui est una ex dotibus sensus communis, ratio nulla assignari potest nisi veritatis evidentia, quâ omnes homines constanter, universaliter et semper afficiuntur : quo fit ut

Cette vérité est tellement indéniable, si profondément attachée aux entrailles de l'humanité et si fréquente sur ses lèvres, qu'il n'y a pas deux sentiments, deux témoignages possibles à son endroit. Le sens commun, le témoignage universel l'attestent avec autorité : « Dieu a parlé à l'humanité ».

Mais, dites-vous, ce témoignage présente de tels caractères de discordance, de variation, même de contradiction, qu'il semble d'abord impossible de lui donner assentiment. Que les peuples affirment tous que Dieu leur a parlé, c'est évident; — que toutes les religions partent de l'idée de révélation, nous en convenons; — que toutes les nations soient fondées sur l'idée de l'intervention divine dans la vie humaine, passe encore. Mais il y a dans cette affirmation autant de variantes qu'il y a de générations ou de peuples.

J'en tombe d'accord avec vous, Messieurs, à condition toutefois que vous fassiez, avec moi, la distinction entre la substance et le mode d'un témoignage, — entre le fait qui en est le fond et le récit qui en est la forme. Jamais personne n'a contesté la légitimité ou la nécessité de cette distinction (1).

non veritas ex sensu communi, sed sensus communis ex veritate omnibus evidenti constituatur ». — Zigliara, *ibid.*, 59, III.

(1) « Opportunum ducimus hic animadvertere nonnulla circâ fal-

Mais en l'admettant, vous admettez sans doute aussi la conséquence : les variations dans la forme n'empêchent pas nécessairement l'acceptation du fait qui est le fond du témoignage rendu. Un même événement m'est affirmé par cent hommes, dont la narration revêt cent formes différentes. Je retiens le fait, parce qu'il est inacceptable que cent hommes de bon sens se soient trompés, du même coup, sur le même objet; mais j'étudie scrupuleusement la forme, de manière à y déterminer ce qui est contraire à la raison et à l'éliminer sans pitié. De même, si les générations se lèvent et les peuples se succèdent dans le même témoignage, — si les siècles et les races sont d'accord pour me dire : « J'ai vu Dieu » : — je retiens le fait. Le son de la voix, la couleur du visage, l'allure et la physionomie varient dans les portraits de l'être apparu : je soumets ces divergences à une critique aussi exigeante, aussi sévère qu'il vous conviendra; je veux que la raison n'ait plus rien, absolument rien à objecter. Mais enfin, lorsque ma raison avoue qu'il n'y a plus

sitates quæ admisceri possunt judiciis sensûs communis, ne propter illas, eorum judiciorum veritates irrationabiliter rejiciamus. Itaque, quotiès sermo est de judiciis sensûs communis, caute distinguenda est eorum, ut ita dicant, substantia a modo..... Criterium solidum veritatis sustinemus *respectu substantiæ* judicii, quæ ab ipso sensu naturae est, non *respectu modi*, qui ex aliis causis provenit ». Cf. Zigliara, *ibid.*, 59, IV, note 1.

d'objection possible, parce que j'ai constaté les caractères indiscutables de la vérité, je dois m'incliner et dire : « Dieu a parlé ce langage et non pas un autre ».

Voici donc, Messieurs, notre tâche simplifiée. L'humanité atteste que Dieu a parlé : le fait en lui-même est possible, et il est garanti par le témoignage universel. Mais nous apporte-t-elle une doctrine en laquelle nous puissions retrouver certainement la parole de Dieu? Je vais vous étonner peut-être; mais je puis vous affirmer, sans hésitation, qu'il n'y a rien de plus facile à démêler que ce prétendu chaos, et que la formule nécessaire à la révélation est aisée à trouver. Je réclame encore une fois votre attention. C'est ici surtout qu'elle m'est nécessaire.

II

La doctrine, qui renferme la révélation, — c'est-à dire la parole de Dieu à l'humanité, — doit être en parfait accord avec la nature de Dieu, avec celle de l'homme, avec l'action que doit exercer la parole divine, et avec l'étendue que nous supposons logiquement à cette action. Ce sont là, je le pense du moins, des principes auxquels personne de vous ne songe à contredire.

Dès lors, à quels signes la doctrine révélée va-t-elle se reconnaître ?

Elle vient, disons-nous, de Dieu; — elle s'adresse à l'homme; — elle a pour but la perfection de l'homme; — les hommes sont une grande famille, où tous sont égaux. La vérité *surnaturelle* a donc pour caractères, — d'être *mystérieuse* en raison de son origine divine; — d'être *rationnelle* puisqu'elle s'adresse à un être raisonnable; — d'être *bienfaisante* ou *sanctificatrice*, comme il vous plaira, puisqu'elle doit assurer le progrès; — et puisqu'elle est des-

tinée à illuminer la raison, qui est la même en tous les hommes, d'être *universelle*. Tels sont les caractères de la révélation; ils sont nécessaires, mais suffisants, à la conviction la plus rebelle.

Lorsqu'on me dit : « Dieu a parlé, et voici la formule de sa parole, » ma réponse est toute prête : « Vous prétendez être d'origine divine : vous avez donc la marque du divin ». Le divin, c'est l'infini ; l'infini, c'est l'incompréhensible, et lors même que la connaissance en est livrée progressivement, indéfiniment, à l'esprit, elle n'en dépasse pas moins l'intelligence qui la reçoit. Donc, si grande que soit la lumière, la révélation reste inachevée et le mystère y coudoie l'évidence. Il n'y a pas à sortir de là, Messieurs. Vous ne pouvez connaître l'incompréhensible autrement qu'en raison d'un mouvement spontané de sa part. Mais, si généreux qu'il soit, il ne peut faire que vous lui deveniez identiques ou égaux. Il dilate les parois du vase, sans jamais l'égaler à la totalité des vérités à recevoir. Il y a donc constamment progrès dans la vision; mais le mystère doit subsister, puisque l'incompréhensible n'est pas pénétré jusqu'au fond : et dès lors toute vérité, qui me vient de Dieu, satisfait et dépasse en même temps ma raison.

Si donc vous me proposez à étudier une doctrine dont je prends tout de suite la mesure, et dont je prévois, si je ne le vois pas d'abord, le dernier mot, je ne puis la croire divine. Si même, vous me dites de cette doctrine : « Un individu ne peut pas l'épuiser : mais voici qu'une génération s'y attache et va y réussir », je ne puis la croire divine. Dites davantage : « Les siècles en nombre suffisant achèveront le travail des individus, des écoles, des générations : — l'avenir nous donnera le dernier mot de Dieu ». Je répondrai : « Votre doctrine n'est pas divine. Vous entasserez le génie sur l'expérience, — les générations sur les siècles, — les mondes sur les existences, — sans avoir atténué l'irréductibilité des proportions entre l'infini qui me parle et moi qui l'entends, et toujours il restera, pour lumineuse que soit cette parole, le mystère à côté de l'évidence ».

Dès lors vous pouvez voir ce que valent les doctrines rationalistes, ces *religions naturelles* qui vous satisfont si aisément. Car, Messieurs, — permettez-moi de parler librement, — vous êtes trop souvent engoués de la raison humaine , et de ceux qui prétendent se faire une religion, qui ne veulent pas, (pour parler leur langage), qu'on leur fasse leur

Dieu, ni que leurs rapports avec la divinité soient définis par d'autres. Absurde ! trois fois absurde ! Si c'est Dieu qui parle, insensés ! sa parole dépasse nécessairement votre entendement ! Elle déborde de toutes parts le vase étroit où vous prétendez l'enfermer ! Si c'est l'infini, le peu que vous en voyez accentue l'ombre par la lumière : le mystère est d'autant plus profond que la connaissance est plus exacte !

Donc le premier caractère nécessaire de la révélation, c'est le mystère, et l'humanité ne s'y est jamais trompée. Messieurs, le sens commun et la philosophie n'ont pas souvent fait bon ménage. L'humanité a toujours été en contradiction avec ces fameuses doctrines qui prétendent représenter l'esprit humain; elle a toujours eu le goût des mystères, et, — chose étrange, — les philosophes plus que les autres ! Ce n'est pas notre temps qui me démentira ! L'occultisme est surtout en faveur chez ceux qui ne veulent pas des mystères catholiques, et se laissent mener à l'absurde, — dans l'ombre où ils s'enfoncent, avec un si admirable entrain, plutôt que d'accepter le symbole de l'Église. Pasteur avait bien raison, quand il disait que « proclamer le nom de l'infini — fût-ce celui qu'ils acceptent, — c'est entasser plus de mystères qu'il n'y en a

dans tous les miracles de toutes les religions ». Ils ne veulent pas de l'infini réel : de l'autre, tant qu'il vous plaira ! Il est vrai de celui-ci, qu'ils le définissent eux-mêmes et qu'il ne les gêne guère ; tandis que le véritable est quelque peu gênant, nous allons le voir tout à l'heure. Laissons-les à leurs rêves et revenons à cette conclusion inéluctable que, partout où est la parole de Dieu, il y a mystère, parce qu'il n'est jamais possible de voir pleinement l'infini, et que, plus il se fait lumineux en un point quelconque, plus il accentue l'ombre sur les autres points. Une doctrine sans mystères n'a donc jamais eu rien de commun avec la révélation.

Tel est, Messieurs, le premier caractère distinctif de la doctrine révélée.

Le second est déterminé par notre propre nature. Dieu parle à des êtres raisonnables, et c'est lui-même qui les a créés ainsi ; il n'est donc pas admissible que sa parole contredise la raison faite par lui pour recevoir et constater la vérité. Dès lors une doctrine irrationnelle, c'est-à-dire en contradiction avec la raison, ne peut se dire révélée : il est impossible qu'il y ait un désaccord, même léger, entre l'intelligence divine et celle de l'homme (1).

(1) *Summ. Gent.*, lib. I, c. 7 : « Quamvis veritas fidei christianæ

Ceci vous étonne peut-être. Suivant les docteurs de journaux, de revues, même de chaires savantes, la foi n'a rien à voir avec la raison : elle est affaire de sentiment. « On ne démontre pas l'indémontrable», comme disait gravement, ces jours-ci, l'un des plus orthodoxes, et les prédicateurs ont grand tort de s'attarder à des démonstrations qui ne sauraient satisfaire d'aussi puissants esprits ! Nous autres, — gens de moindre envergure, — nous croyons que l'intelligence divine ne peut se mettre en contradiction avec l'intelligence, même d'un petit enfant, — et le critérium de la vérité surnaturelle comme de toute vérité, c'est l'accord parfait entre l'être et l'intelligence, inconcevable là où il y a contradiction. Quoi qu'on en dise, cette affirmation est de toute évidence : par conséquent, une doctrine qui contredit en quoi que ce soit les principes fondamentaux de la raison n'est pas révélée.

Je ne parle pas, remarquez-le bien, d'une doctrine qui dépasse ma raison; nous venons de voir pourquoi : dépasser la raison et la contredire sont choses éminemment différentes (1). De ce que je ne

humanæ rationis capacitatem excedat, hæc tamen quæ ratio naturaliter invita habet huic veritati contraria esse non possunt ».

(1) *Summ. Gent.*, *loc. cit.*, ad 4um : « Sed quia superat rationem a nonnullis reputatur quasi contrarium : quod esse non potest ». — Cit. S. Augustin, in II *sup. Genesim.*, c. 18.

comprends pas une affirmation, il ne suit pas qu'elle soit déraisonnable ; — de ce que je ne vois pas, il ne suit pas que l'on ne puisse voir ; — de ce que je suis ignorant, il ne suit pas que d'autres n'en sachent pas davantage ; c'est encore de toute évidence. Il ne s'agit donc pas ici de montrer que la formule révélée dépasse la raison, mais bien qu'elle la contredit : en ce dernier cas seulement, j'ai droit de dire qu'elle n'est pas révélée (1).

La vérité est essentiellement rationnelle ; mais elle ne le serait pas à toute la mesure convenable, si elle était sans action féconde sur la vie. Elle doit avoir pour résultat le progrès de celui qui l'accepte ; elle doit viser à sa perfection. Une doctrine, qui émane de la raison parfaite, doit être éminemment principe de progrès et gage de perfection, autant que l'humanité en est capable (2). L'appeler moralisatrice ne suffirait pas. Toutes les doctrines ont la prétention de moraliser : ce qui implique purement et simplement la ressemblance entre un disciple et son maître, entre un homme et un autre.

(1) « *Cum verum vero minime contradicat*, omnem assertionem veritati illuminatæ fidei contrariam omnino falsam esse definimus », répond le concile de Latran à ceux qui croient à deux vérités contradictoires, l'une rationnelle, l'autre révélée.

(2) *De regimine principum*, lib. I, c. 1 : « Cum sit (homo) agens per intellectum, cujus est manifeste propter finem operari ».

Le maître, suivant lui-même, a une vue meilleure de l'idéal ; le disciple doit s'appliquer sous sa direction à réaliser l'idéal proposé : c'est la moralisation, telle que les philosophies la comprennent. Pour ceux qui reconnaissent Dieu comme maître, il est aussi le modèle d'après lequel se guide leur effort : moraliser, suivant la doctrine révélée, ce n'est pas produire la ressemblance avec un homme, mais avec l'infini ; et puisqu'il est la sainteté même (1), sa parole doit être sanctificatrice (2). Elle doit, sans repos ni trêve, combattre les préjugés et les passions, — assurer le règne progressif de l'esprit sur la chair, — dégager de la terre pour élever vers le ciel, où réside la divinité ; elle doit par conséquent dissiper les nuages amoncelés des doctrines humaines pour faire libre passage au soleil de la raison divine (3). Une doctrine d'après laquelle on a droit de flatter la chair, dût-on ravaler ainsi l'esprit ; — qui prêche le plaisir, la jouissance, même jusqu'à l'immoralité ; — où l'on trouve que chacun de nous est le libre créateur de sa croyance et de sa morale, qu'il est sa loi et peut vivre en brute sans cesser

(1) I Reg., II, 2 : « Non est sanctus ut est Dominus ».

(2) Psalm. XVIII, 8 : « Lex Domini immaculata convertens animas ».

(3) Ephes., V, 8 : « Eratis aliquando tenebræ : nunc autem lux in Domino ».

d'être un homme, — une pareille doctrine n'a évidemment rien de commun avec la révélation. Dieu ne se penche pas vers l'homme pour le rabaisser, mais pour lui ouvrir la route qui monte jusqu'à son voisinage (1), loin de la fange et de la poussière (2) où achèvent de mourir les êtres indignes de l'entendre et de partager son bonheur (3).

Il reste un dernier caractère à constater. Les hommes sont tous semblables par nature; un homme résume toute l'humanité, et toute l'humanité se concentre dans un homme. La raison qui est en moi, à l'heure présente, est la même qui est en tous les hommes sans distinction de race, d'âge, ou de condition; il en fut et il en sera de même en tous les temps. C'est la raison humaine purement et simplement, mise en chacun des hommes comme le moyen d'entrer en rapports avec la vérité; faculté plus ou moins puissante suivant l'âge, l'éducation, le labeur personnel, les illuminations intimes et les circonstances extérieures, mais essentiellement

(1) Levit., xi, 44 : « Sancti estote, quia ego sanctus sum ». — Matth., v, 48 : « Estote ergo perfecti sicut et pater vester cœlestis perfectus est ».

(2) Psalm. xxxix, 3 : « Eduxit me de lacu miseriæ et de luto fæcis... et direxit gressus meos ».

(3) Act. Apost., xiii, 46 : « Indignos vos judicatis æternæ vitæ : ecce convertimur ad gentes ».

identique dans tous les hommes, et supposant toujours en chacun d'eux la possibilité de trouver dans la même lumière la science de sa route, la force de son progrès, la garantie de la même gloire dans le travail et la récompense. Les petits enfants l'ont dans une mesure, les vieillards dans une autre; — les hommes de génie dans une mesure, le vulgaire dans une autre; — les pionniers et les vétérans de la science, dans une mesure, le commun des esprits dans une autre; — tous ont reçu l'aumône d'une même raison qui vit de la même vérité. Ils ont tous, par conséquent, besoin du même secours pour connaître la vérité surnaturelle, à laquelle ils ont tous le même droit, comme fils du même amour, qui les créa dans la même généreuse spontanéité, avec l'assurance de participer également à sa lumière. Je ne puis concevoir autrement le Père commun de tous les hommes : et c'est pourquoi, s'il y a, quelque part, un enfant pour qui cette lumière ne doive pas briller, dans la doctrine proposée je ne reconnais pas la vérité divine. S'il faut créer des catégories au bénéfice du génie, de la richesse, du loisir, et faire de la vérité le lot exclusif d'une école, d'une génération, d'un peuple, je ne puis reconnaître ici la révélation surnaturelle. Nous sommes tous les enfants de Dieu et, par na-

ture, de même valeur à ses yeux. Il n'y a pas à tous la même possibilité de le voir et de le comprendre, s'il s'agit de l'étendue de la connaissance; mais il doit y avoir pour tous la même possibilité de le connaître assez pour l'aimer et le servir comme il le désire ; et le dernier caractère de la révélation, c'est nécessairement d'être universelle, — ou catholique, — pour parler notre langage habituel, puisque les deux mots ont absolument le même sens.

Résumons-nous. La doctrine révélée doit être mystérieuse, parce que c'est la parole de Dieu ; — rationnelle, puisqu'elle s'adresse à la raison humaine ; — bienfaisante ou sanctificatrice, puisqu'elle a pour but la ressemblance avec celui qui se révèle ; — et enfin universelle, puisqu'elle convient nécessairement à tous les hommes.

Trouvons-nous dans le monde une doctrine qui réunisse ces caractères ? En trouvons-nous plusieurs ? Je réponds : il y en a une, mais une seule.

III

Nous écartons tout d'abord, Messieurs, les doctrines purement rationalistes, parce qu'elles excluent l'idée de mystère. Nous écartons également toutes les idolâtries comme contraires à la raison : — à plus forte raison les doctrines immorales, sans qu'il soit besoin, je pense, d'expliquer notre verdict. Nous écartons les doctrines d'école, de secte ou de nationalité, parce qu'elles n'ont pas le dernier et suprême caractère de la vérité. Hors de cause, par conséquent, toutes les élucubrations qui, d'après elles mêmes, ne procèdent que de l'homme, — si brillantes et si profondes qu'on les juge ! Hors de cause toutes les mythologies, ressuscitées dans les études modernes, si raffinées et si délicates qu'on les dise, — sans en excepter le bouddhisme, auquel Paris fournit, paraît-il, tant de zélés sectateurs ! Hors de cause le mahométisme, — encore qu'il ait, en notre temps, un regain de curiosité, sinon de faveur, — parce vous ne lui reconnaissez pas, je

suppose, une puissance suffisante de moralisation ! Hors de cause même toutes les sectes chrétiennes, parce qu'elles sont plus ou moins des doctrines de particularisme ! Il convient d'être, au sens de certaines gens, protestant parce qu'on est Anglais ou Prussien, — schismatique, parce qu'on est Grec ou Russe. Soit : mais que vaut la nationalité allemande ou anglaise, grecque ou russe, en regard de l'universalité qui convient seule à la vérité ? Le judaïsme, à quelque point de vue qu'on le considère et de quelque façon qu'on le juge, n'est pas davantage marqué d'un caractère universel. Il a été, — de son propre aveu, — une doctrine de préparation, de prophéties et d'images ; il appelait, comme une aurore, le jour qu'il n'est pas devenu ; il reste volontairement à jamais sur la route, et se met de lui-même hors de cause.

Que reste-t-il alors en discussion? Vous le savez, Messieurs : l'Église catholique.

Sa doctrine est-elle mystérieuse ? Vous trouveriez que je plaisante, n'est-ce pas, si j'insistais : vous le lui reprochez bien assez pour qu'il ne soit pas nécessaire de le démontrer ! Le mystère est de son essence : nous pouvons passer outre.

Est-elle rationnelle ? Ici, vous attendez peut-être une argumentation en règle. A quoi bon

une thèse, puisqu'un mot suffit ? Voilà dix-huit siècles que vous essayez de la trouver en défaut ; y avez-vous réussi ? On a bientôt dit que la raison moderne condamne l'Église... Patience ! Dans dix ans, l'Église aura encore une fois enterré ses contradicteurs, comme elle a coutume de faire tous les dix ans ; après quoi ce sera, ne vous en déplaise, à recommencer ! Saint Jérôme, — (c'est déjà vieux, n'est-il pas vrai ?) — reprochait au triomphant philosophe, qui s'appelait l'empereur Julien l'Apostat, de ressasser des objections vieillies (1). Eh bien ! Messieurs, depuis Julien l'Apostat, c'est toujours la même chose. Tous les dix ans, — suivant la parole de Lerminier (2), — le monde *passe en saluant* cette doctrine chrétienne, jadis reine des esprits, mais *dont le sceptre a été brisé par ces deux grands marteaux, le protestantisme au XVI*e *siècle et le rationalisme au XVIII*e. En sa modestie, Lerminier ne parlait pas de la philosophie contemporaine, la sienne à lui-même. Trouverais-je ici dix hommes qui aient souvenir de Lerminier ? Je ne le crois pas : ce vainqueur de l'Église est bien enterré. Il en sera de même pour d'autres, dans dix ans sinon plus tôt : car au

(1) *Lib. I. in Matthaeum.*
(2) Leçons du College de France.

temps où nous vivons, il y a bien peu d'hommes qui occupent l'esprit public pendant une aussi longue durée! Quand vous aurez réussi à mettre à la place de l'Église quelque chose qui paraisse assuré de la remplacer, on pourra discuter avec vous! Depuis dix-neuf siècles, l'Église a, contre les rationalistes, cet argument sans réplique, que la raison n'a rien trouvé à mettre en sa place: c'est un second point acquis.

Est-elle bienfaisante, moralisatrice, sanctifiante? Mon Dieu, Messieurs, je ne voudrais pas railler; mais il est difficile de n'en pas être tenté, avouez-le. Votre philosophie, — allemande ou anglaise d'origine, naturalisée française, après avoir été fortement décrassée à la frontière, — est devenue par nous à peu près intelligible, même à ceux qui l'ont inventée. Mais elle est sublime; c'est entendu! Par malheur, elle ne réussit nulle part à produire une vertu. Elle trouble les têtes, désole les cœurs, détruit les croyances, abaisse les caractères, bafoue le patriotisme et conspue le dévouement, au dire même de ceux qui s'obstinent à l'opposer à l'enseignement de l'Église. Voulez-vous me montrer la vertu qu'elle a produite, ou seulement le service qu'elle a rendu? Sous l'empire de cette philosophie, je vois des hommes qui affectent de se dire

descendants du singe: je n'en trouve pas qui veuillent se dire les fils et par conséquent les imitateurs de Dieu!

Moralisatrice, votre philosophie ne l'a jamais été. Messieurs! je ne me laisserai pas glisser sur la pente où peut-être il vous plairait de me voir engagé, et je vous laisse à dire, — non ce que je n'ose, mais que je ne veux pas dire, moi-même,— en vous laissant le soin de juger les doctrines en faveur à notre époque. Quand on a fait cette génération où il ne reste plus rien debout, où l'espérance même semble ne pouvoir fleurir sur les ruines, peut-on vraiment parler de moralisation? Dans cette chaire, un homme, — qui depuis ne s'est guère souvenu de sa gloire, a dit cette parole amère : « Quand un siècle est pourri, le sophiste et la courtisane s'y mettent! » — Eh bien! regardez! Le sophiste est triomphant parmi nous et, comme toujours, il fait la fortune de la courtisane : l'erreur engendre naturellement l'immoralité. Ce n'est certes pas votre philosophie qui élève les âmes, encore qu'elle s'épuise à parler « de la science du devoir qui fait les hommes, — de la morale dont on porte la notion en soi-même, — de la conscience qui suffit aux victoires morales et au progrès de la dignité humaine! » — Grand Dieu, quel verbiage!

Laissez-moi répéter ici le mot d'une mère à son fils partant pour Paris : « Surtout, mon enfant, gardez-vous de la morale qui ne passe pas dix heures du soir! » La vôtre, ô prôneurs de la raison, réussit-elle souvent à attendre ces dix heures?

Revenons à l'Église. S'il y a des saints dans le monde, ils sont à elle; s'il y a des vierges, des martyrs, des apôtres et des confesseurs de la foi patriotique et religieuse, des amants passionnés du renoncement et du sacrifice, ils sont à elle. Il me semble qu'en ce moment l'écho de ces voûtes couvre ma voix, et que les noms des Lacordaire, des Ravignan, des Félix et des d'Hulst, symboles immortels de vérité, de justice, de liberté, d'abnégation, de sacrifice, chantent un hymne sans pareil à l'Église et à ceux qui la prêchent!...

La doctrine révélée se reconnaît à un dernier caractère : l'universalité. A qui sont ouvertes les écoles philosophiques, et tout ce qui leur ressemble en dehors de l'Église ? Aux esprits « d'élite ». — Grand merci, Messieurs : heureusement l'humanité n'a pas vos idées! Le parvenu et le demi-savant sont extrêmement dédaigneux des petits et des ignorants; ils sont d'une autre race.

Pauvre grain de poussière,
Qu'un peu de soleil dore et qui dit à son frère:

« J'ai changé de nature et je suis plus que toi (1) » !

Quand on est la noblesse et la science par essence, comme est l'infini, on est aussi l'ami et le serviteur des humbles, ou plutôt on est à tous : et laissant les savants s'enfermer dans leurs écoles, les sectes se resserrer dans les limites de leur nationalité, l'Église, ainsi que le soleil du poète, monte et rayonne sur l'ensemble des êtres,

Versant des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs (2).

Seule, l'Église a ce caractère de catholicité. Les siècles l'ont tous vue à leur service : les petits et les grands, les savants et les ignorants, les princes et les esclaves, tout ce qui naît et tout ce qui meurt, le monde entier a l'Église à son service. Les enfants balbutient son symbole et les vieillards le redisent d'une voix qui s'éteint. Les grandes intelligences, comme Thomas d'Aquin et Bossuet, sondent sans cesse l'abîme de sa doctrine et y trouvent toujours plus de lumière et de joie; les servantes et les ouvriers se reposent dans la clarté paisible du catéchisme. Par elle, les passionnés de l'étude voient reculer les horizons de la vérité, et ceux

(1) Hippolyte Violeau, *Livre des mères chrétiennes*.
(2) Lefranc de Pompignan, *Odes*.

qui semblent condamnés aux visions les plus restreintes y trouvent encore la force, la consolation, l'espérance et la paix. C'est bien l'universalité à tous les points de vue, et dès lors, Messieurs, les quatre caractères, que nous réclamions, viennent consacrer l'origine surhumaine de l'enseignement de l'Église !

Un jour, devant l'un des plus hauts magistrats de Rome, un accusé fut introduit. Le magistrat s'appelait Ponce Pilate, de l'ordre des chevaliers sénatoriaux, d'une race illustrée par les armes et que sa propre bravoure ne diminuait pas. Ami de César et digne de l'être, quand Tibère était encore un homme intelligent et généreux, amené par le mérite et la faveur au premier rang de ceux qui représentaient la reine des nations, — il voyait, au pied de son tribunal, un homme sans fortune et sans lettres, insulté, maltraité, déjà condamné par les juges de son propre pays. Il l'interrogea : « Es-tu roi (1) » ? — Et, dans la réponse de l'accusé, qui reportait les origines de son règne en l'éternité même, et ses limites à l'extrémité des temps (2),

(1) Luc., XXIII, 3. « Pilatus autem interrogavit eum dicens : Tu es rex Judæorum ? »

(2) Joann., XVIII, 36 : « Regnum meum non est de hoc mundo, etc. »

il devina le divin dans le mystère, et dans cet abaissement la majesté d'une vertu surnaturelle. Il sentit que, par cet homme et cette parole, un nouvel avenir s'ouvrait à l'humanité. Mais il aurait fallu sacrifier la fortune acquise et les rêves de l'ambition, pour reconnaître la royauté du Verbe incarné. — « *Quid est veritas?* Où est la vérité » (1)? répondit-il dédaigneusement : et Jésus-Christ s'en alla, par son ordre, mourir sur la croix! J'espère, Messieurs, que telle ne serait pas votre réponse, si la continuatrice de Jésus-Christ, — « son épouse » (2), comme il dit lui-même, — l'Église, venait vous parler de ses divines origines et de l'étendue de son règne. Contre le « *Quid est veritas?* », tout en vous, j'en suis sûr — esprit, cœur, volonté, — jetterait aux quatre vents du ciel la réponse de Pierre : « A qui voulez-vous que nous allions, puisque c'est à vous seul qu'il appartient de conserver et de répandre dans le monde les paroles de la vie éternelle (3)? »

(1) Joann., XVIII, 38; « Quid est veritas? »
(2) Apoc., XXI, 9 : « Veni et ostendam tibi sponsam, uxorem Agni. »
(3) Joann., VI, 69 : « Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes! »

QUATRIÈME CONFÉRENCE

IMMUTABILITÉ DE L'ÉGLISE ENSEIGNANTE

Monseigneur,
Messieurs,

Que Dieu puisse se révéler à son gré et par les moyens qui lui paraissent convenables, personne ne le peut contester. Qu'il l'ait fait en réalité, que, dans la suite des siècles, il ait éclairé l'humanité par des manifestations successives à nos premiers pères, puis par Moïse, et finalement par Jésus-Christ, c'est le témoignage universel, que nous avons constaté, en notre dernière conférence, de manière à rendre indiscutable cette assertion : « Dieu a parlé aux hommes ».

Mais s'il a parlé, il est de toute évidence que sa

parole a revêtu certains caractères, empruntés nécessairement à la nature du Dieu qui parle, de la vérité qui est révélée, et de l'homme à qui elle est offerte. Dès lors, si une révélation a réellement existé, — suivant le témoignage unanime, universel et constant de l'humanité, — la doctrine où elle se retrouve est marquée d'un triple caractère facile à déterminer. Elle vient de Dieu ; donc elle est mystérieuse. La raison divine s'y adresse à la raison humaine : il faut donc qu'elle soit éminemment rationnelle. Elle ne saurait être vraiment rationnelle qu'autant qu'elle est bienfaisante : et puisque ce caractère s'accentue en raison du principe qui le détermine, la doctrine révélée n'est pas seulement moralisatrice, au sens ordinaire du mot, mais encore sanctifiante. Enfin la raison est, en tous les hommes, ce qu'elle est en chacun de nous, et c'est à cette raison unique que s'adresse la raison divine : il en résulte que la révélation a fatalement un caractère d'universalité qui l'adapte à tous les temps, à tous les âges, à toutes les conditions.

Connaissons-nous une doctrine qui revête ces caractères? Oui, mais une seule : celle que l'Église déclare avoir reçue de Jésus-Christ. Elle est mystérieuse : personne n'en doute. Elle est rationnelle : dix-huit siècles d'expérience l'attestent suffisam-

ment. Elle est bienfaisante ou sanctifiante : tout ce qui est mérite, progrès, honneur véritable, lui appartient comme à son principe. Elle est universelle : rien ne permet de la confondre avec une école, un parti, une nationalité ; elle s'adresse et convient à tous les hommes, sans distinction. Par conséquent, elle réunit les caractères indiqués, et nous pouvons poser cette conclusion : la doctrine, que l'Église déclare tirer de l'Évangile de Jésus-Christ, renferme réellement la révélation que Dieu nous a faite de soi-même.

Alors surgit une autre difficulté. L'Évangile intégral, ou primitif, tel qu'il sortit des lèvres de Jésus-Christ, est bien la formule de la révélation ; mais, de sa première apparition dans le monde à notre époque, il y a dix-huit siècles : et pour que son enseignement ait le droit de réclamer notre foi, il ne doit pas avoir varié. Or notre défiance peut tenir à deux causes : une altération dans la formule même de la doctrine, et le manque de sûreté dans son interprétation. Il nous faut donc mettre hors de doute l'immutabilité et l'infaillibilité de l'enseignement de l'Église. C'est trop, évidemment, pour une seule conférence et nous étudierons aujourd'hui la première partie seulement de l'idée. L'Église ne saurait nous demander la foi pour son enseignement,

si elle ne peut justifier d'une parfaite immutabilité, c'est-à-dire si elle ne nous présente pas, en son intégrité absolue, le dépôt remis entre ses mains par Jésus-Christ lui-même. Le peut-elle ? c'est l'objet de notre étude.

L'Église, Messieurs, est la première à réclamer cette enquête et cette démonstration ; dans les écoles théologiques, il est élémentaire de proposer à l'examen ce qu'on appelle la note d'apostolicité, c'est-à-dire le lien qui rattache notre temps à celui des Apôtres, et notre croyance à l'enseignement des disciples immédiats de Jésus-Christ (1). Nous entrons donc pleinement dans les intentions de l'Église, en l'interrogeant sur ce point. Elle le comprend mieux que personne, — s'il pouvait y avoir un doute, non seulement sur le fond mais encore sur la forme essentielle de son enseignement, elle ne pourrait plus réclamer notre adhésion. En effet, je donne volontiers ma foi à la doctrine qu'on me dit tombée directement des lèvres de Jésus-Christ, parce qu'en Lui j'ai confiance comme en l'envoyé de Dieu : mais alors c'est sa parole même que je veux entendre, pour me l'assimiler et la graver au

(1) « Superædificati super fundamentum Apostolorum.... ipso summo angulari lapide Christo Jesu ». — Ephes., II, 20.

fond de mon cœur. Je refuse d'adhérer à une doctrine qui puisse me paraître humaine, ne fût-ce que par une variation superficielle ou accidentelle de l'enseignement primitif; pour croire, il me faut l'immutabilité absolue (1).

Lorsque les sectes chrétiennes reprochent à l'Église de n'avoir pas gardé le dépôt primitif, elle sourit en leur demandant de fixer elles-mêmes la date de cette variation. Leur propre entrée dans l'histoire n'est pas difficile à préciser : depuis le gnosticisme du premier siècle, jusqu'au rationalisme du XVIIIe, on sait à quel moment telle ou telle erreur s'est produite (2). La question est tout autre, quand il s'agit de déterminer l'heure à laquelle l'Église aurait changé.

Vous le savez, ici comme ailleurs, les allégations abondent et se renouvellent incessamment. Notre siècle, vous disais-je, n'a rien inventé : saint Jérôme raillait Julien l'Apostat de son retour à des objections dès longtemps discréditées. Nous mériterions la même réplique, à bien plus forte raison; car, avant saint Jérôme, combien de siècles le monde

(1) Deut., IV, 2 : « Non addetis ad verbum quod vobis loquor ». — II Tim., II, 2 : « Quae audisti... haec commenda fidelibus » .

(2) Lacordaire : IIe *Conférence* : « Ce caractère de nouveauté est celui des sectes chrétiennes, et c'est l'arrêt qui les condamne . » — Régnier : *Tract. de Ecclesia*, p. I, sect. 2, 4-4. « In falsis ecclesiis semper apparet et apparebit sanguinolentus quasi vulneris locus, quo a vivo Ecclesiæ corpore abscissæ sunt et prosectæ ».

nouveau comptait-il ? Pour nous, il y en a dix-huit d'accomplis : et n'est-ce pas merveille que l'on puisse, après tant d'années, nous voir arrêtés devant les mêmes objections ? Ceux qui les rajeunissent, en croyant les inventer, ne sont guère au courant de la matière ; avouez, Messieurs, que vous ne l'êtes pas davantage, lorsque vous répétez : « L'Église a varié ! » — Soit : mais alors précisez ! Premièrement, à quelle heure a-t-elle varié ? Secondement, sur quel point ? Troisièmement, en quelle forme exacte cette variation a-t-elle eu lieu ? — J'écoute, Messieurs ; quand vous aurez donné réponse à ces trois questions, nous pourrons discuter. En attendant, l'Église vous dit simplement : « L'histoire est pour moi ce qu'elle est pour tout le monde : un témoignage, équivoque quelquefois, mais que la critique s'ingénie tous les jours à rendre plus précis et plus sûr. J'accepte l'histoire pour ce qu'elle est aujourd'hui. Voyons ce qu'elle répond quand j'affirme que moi seule, — en face de ces variations dont Bossuet pourrait recommencer l'histoire, — moi seule n'ai pas varié ».

I

Tout enseignement est exposé à trois périls : celui qui lui vient de la violence extérieure ; — celui qui tient à l'inintelligence et au faux zèle de ses propres disciples ; — celui que lui créent les révoltes de l'orgueil et des passions contre sa substance même. L'Église a dû courir ce triple danger ; elle en avait été avertie, et de fait elle l'a couru : elle a dû compter avec les persécutions violentes (1), avec les divisions nées du faux zèle (2), avec les hérésies et les schismes (3). C'est précisément ce magnifique tableau des luttes de l'Église que je veux mettre devant vos yeux, parce qu'il vous doit être la plus éclatante et la plus concluante démonstration de son immutabilité.

Elle est à peine engendrée, et encore dans *son berceau*, — suivant le langage des Pères — lors-

(1) Luc., XXI, 12 ; — Act. ap., VII, 52 ; — II Cor., XI, 26.
(2) Matt., XVI, 6 ; — II Cor., XI, 26.
(3) I Cor., XI, 19 ; — Ibid., I, 10, et XII, 25.

que commence pour elle la triple persécution dont nous parlons.

Pilate a frappé le pasteur; les brebis sont poursuivies par les Juifs, leurs prêtres et leurs savants, — par ce qu'ils appellent leurs rois, les plus vils des Hérodes (1) — par ces procurateurs, à qui la décadence de Rome ne donne plus qu'un prestige équivoque, et qui traitent Paul comme ils ont traité Jésus-Christ (2), ou comme Étienne avait été traité par les Pontifes (3).

Au cours même de la persécution, les hérésies commencent; voici les Nicolaïtes, les Gnostiques, les Simoniaques, — toute la suite de ces insanités où notre temps voit les premières revendications de la raison humaine. Vraiment, Messieurs, c'est se contenter de peu! A votre avis, déraisonner en pareille matière, c'est émanciper la raison: plus le révolté est absurde, plus il fait preuve de force intellectuelle, et quand il arrive à la plénitude de la folie, vous déclarez qu'il a dressé un piédestal sublime à la liberté de la pensée. — A vrai dire, il en fut ainsi dès le commencement :

(1) Agrippa I, roi des Juifs, et son neveu, Agrippa II, roi de Chalcis.

(2) Félix, époux de Drusille, et Festus, ami du second Agrippa. — Cf. Act. ap., XXIII et XXV.

(3) Act. Apost., VII, 56-59.

les Nicolaïtes avec leur morale immonde, les Gnostiques avec leur stupide conception des deux principes opposés, avaient déjà la même fortune que nous leur voyons aujourd'hui. Car — après dix-huit siècles, — nous les avons ressuscités, et dans le Paris moderne, il y a des Gnostiques et des Nicolaïtes acceptés pour les plus raffinés, les plus brillants, les plus puissants des penseurs (1). Grâce aux cours savants, aux revues, aux journaux et même aux théâtres, ils réussissent, au moins dans une certaine mesure, à représenter ce que l'on appelle le mouvement progressif de l'esprit humain !

Comment pourrions-nous donc nous étonner des succès de leurs devanciers, au premier siècle de l'Église, et du péril où ils la mirent, alors que Pierre et Paul portaient leur tête au bourreau de Néron, l'ami de Simon le magicien ?

Pour aggraver le danger des persécutions et des hérésies, il y avait déjà ces gens, qu'on retrouve à toutes les époques, pour lesquels la sagesse n'est jamais assez élevée, la vertu jamais assez parfaite.

(1) Ils ont des « collèges », pour parler leur langue : ils publient des revues et des livres, dont les « maîtres » de la critique font grand éloge : l'aristocratie leur est sympathique, et certains catholiques même prennent au sérieux leurs plus ridicules fantaisies. Inutile de citer des noms et des titres ; le lecteur connaît les hommes et les œuvres auxquels nous faisons allusion.

Ils forçaient Paul à circoncire son disciple Timothée (1), s'indignaient de la prédication aux Gentils (2) et prétendaient soumettre Jésus-Christ à Moïse (3). Pour eux, la révélation n'était pas dans la parole du Maître ou de ses Apôtres, mais dans leurs propres divagations. En connaissez-vous de tels ? Oui, n'est-ce pas : ils sont de tous les temps et par conséquent du nôtre. Ils voient ce que l'Église ne voit pas, ou autrement qu'elle ne le voit, avec une intelligence évidemment supérieure à la sienne. Que d'âmes ils jettent dans le trouble ! Que de conversions ils retardent ! Que de chutes ils préparent, avec la fatale sérénité de la sottise qui s'ignore ou se prend pour le génie et la sainteté (4) !

L'Église fait avec eux ce qu'elle a fait au premier siècle : elle passe, triste mais inébranlable dans la garde de la vérité.

Les persécuteurs disaient : « Nous vous défendons d'enseigner au nom de cet homme ! » (5) — « Nous ne pouvons pas vous obéir ! » (6) — « Vous subirez le fouet et la prison ! » — « Nous ne pou-

(1) Act. ap., XVI, 3.
(2) Id., XIII, 45-50 ; — XV, 1 et seqq.
(3) Id., XV, 1 ; — Galat., V, 1-6.
(4) V. les Actes des apôtres et les Épîtres de saint Paul, *passim*.
(5) Act. apost., IV, 18 ; — V, 28.
(6) Id., IV, 20 : « Non enim possumus ».

vons pas ! » — « Nous prendrons votre tête ! » — « Nous ne pouvons pas ! »

Les hérétiques disaient : « Le mouvement des esprits vous emporte ! Pourquoi vous attarder ? » — « Nous ne pouvons pas ! »

Le faux zèle disait : « Vous scandalisez les âmes fidèles ! Vous ne voyez donc pas tout ce qu'il y a en elles de désirs et d'aspirations vers une plus haute perfection ? » — « Nous ne pouvons pas ! Quand même il viendrait du ciel un ange pour vous enseigner un autre évangile, et quand même l'un de nous vous proposerait d'autres traditions que celles qui sont en l'Écriture et dans nos épîtres, ne le croyez pas, et qu'il soit anathème (1) ! »

Remarquez ces paroles, Messieurs, parce qu'elles sont une allusion directe aux altérations qui mettaient en danger le dépôt de la révélation. Les *Apocryphes*, viciant la lettre, donnaient la main aux *faux prophètes* qui corrompaient l'esprit de l'Évangile. Paul les frappe d'un même coup, avec une égale force, au nom de l'Esprit-Saint qui l'a constitué apôtre des Gentils, et d'accord avec Pierre, le premier vicaire de Jésus-Christ.

(1) Galat., I, 8-9 : « Licet nos, aut angelus de cœlo evangelis et vobis præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit ».

Ainsi débute l'Église dans l'histoire, et jamais elle n'a cessé d'être fidèle à elle-même.

Après cette première période, voici les trois siècles des grandes persécutions, de Néron à Dioclétien. Vous me pardonnerez de ne pas vous arrêter à l'énumération, pour saisissante qu'elle soit, de ces monstres couronnés. Ce ne sont pas toujours, comme vous le supposez peut-être, des hommes sans intelligence et sans dignité (1). Si Néron mourant pouvait dire de soi-même : « Quel artiste va périr (2) », — Marc-Aurèle eût pu dire, à plus juste titre : « Quel penseur l'humanité va perdre ! » Tous deux se ressemblent dans leur répulsion pour l'Église de Jésus-Christ. Néron persécutait brutalement, dans toute l'impudeur de son rôle; Marc-Aurèle y mettait les formes, que conseille la haute impartialité d'un esprit supérieur aux superstitions du vulgaire. Le premier persécutait au nom de son omnipotence, le second au nom de la philosophie ; — l'un directement, et comme de ses propres mains, l'autre par ses procurateurs et ses préfets : voilà toute la différence. Sous le féroce Néron et sous le doux Marc-Aurèle, il y eut également des

(1) V. *Les Césars* de Champagny, etc.

(2) Suetone : *Nero*, 49 : « Qualis artifex pereo ».

martyrs (1). Il n'a jamais fait bon, pas plus devant les gens d'esprit que devant les sots, affirmer trop nettement la vérité. L'Église le faisait sans atténuation ni ménagement, et Marc-Aurèle disait comme Néron : « Nous vous défendons de prêcher le nom de Jésus-Christ ». Le fils d'Agrippine ajoutait : « Ma statue d'or est là, près du cirque, portez-lui vos adorations ! » — « *Non possumus !* « Nous ne pouvons pas ! » L'époux de Faustine souriait : « Non pas : je sais trop ce que valent les statues pour y croire, fussent-elles d'or ; mais la raison, la science, la sagesse, la vertu, — comme nous les comprenons, — accommodez-y votre Évangile ! » — « *Non possumus !* » Et l'on payait son refus de sa tête, sous Marc-Aurèle comme sous Néron.

La persécution avait pour complices les hérésies,au premier rang desquelles il faut mettre la philosophie rationaliste. Elle n'est pas fille du XVIIIe siècle et de Voltaire, Messieurs, quoi que vous en pensiez. L'école d'Alexandrie, avec Dosithée, Celse ou Porphyre, se fût moquée de Voltaire : elle parlait un grec aussi élégant pour le moins que le

(1) V. les *Acta Sanctorum*, et les écrits des Pères de l'Église, *passim*. — Cf. P. Allard, *Hist. des Persécutions* ; — Renan : *Marc-Aurèle*, — etc.

français du grand menteur; elle savait changer de visage et d'allures avec une désinvolture que le XVIIIe siècle n'a pu qu'imiter faiblement. Le beau temps des habiletés dans le sophisme et le mensonge fut celui où l'Église dut compter avec la philosophie grecque. Le *Quidquid audet Græcia mendax* (1) de Juvénal ne s'est jamais mieux appliqué, avec toutes les finesses du génie national, tous les entêtements de la tradition historique et toutes les audaces de l'esprit nouveau. A travers les huées des philosophes, les coups de pierre de la foule et les coups d'épée des Césars, l'Église passa, douce et ferme à la fois, répétant son — « *Non possumus,* nous ne pouvons pas ! »

Avait-elle au moins la consolation de ne plus sentir les déchirements intimes de la première époque? Détrompez-vous : l'inintelligence et le faux zèle sont de tous les temps. Les pontifes, qui changeaient trop souvent leur chaire des catacombes pour la prison, l'exil ou l'échafaud, faisaient leur besogne quotidienne d'apaiser les impatiences et de dompter les résistances des faux zèles. Au milieu de ce sang et de ces ruines, il leur fallait imposer silence aux irréconciliables qui refusaient l'absolu-

(1) *Satir.*, VII, 173.

tion aux tombés même repentants (1). Je ne cite que ce fait, pour montrer leur esprit, si peu en rapport avec celui de l'Évangile (2), et que répudiait l'Église avec son ordinaire fermeté ! « *Non possumus*, nous ne pouvons pas ! »

Après trois siècles d'angoisses, vint la paix ! Elle ne fut pas de longue durée ; car il n'y a pas loin de Constantin le grand à Julien l'apostat ou, — si vous ne tenez pas à le compter, — aux Césars byzantins, rivaux des Néron et des Héliogabale, en qui se résume une seconde fois tout ce que l'esprit en délire a produit de violent et d'immonde. Avec leur connivence, l'Arianisme, le Nestorianisme, l'Eutychianisme préparent la renaissance du Manichéisme, et sont autant de prétextes à des persécutions sanglantes. Les empereurs, qui disent régner au nom de Jésus-Christ, poursuivent, avec la complicité de prélats courtisans, ceux qui affirment la divinité de Jésus-Christ, et un jour vient où, sous l'empire de la violence et de la fraude, le monde *se réveille étonné d'être arien* (3). L'Église semble

(1) Cf. S. Cyprien, *De lapsis*. — Tertullien lui-même, après avoir été d'une implacable orthodoxie, se laissait aller à l'erreur des Montanistes.

(2) Math., XVIII, 22 ; — Luc., XV, 32, etc.

(3) S. Athanase. — V. Maimbourg, *Hist. de l'arianisme*.

réduite à n'être plus qu'une poignée de chrétiens dans les prisons ou dans l'exil, en route pour le prétoire et l'échafaud, où les précèdent les évêques restés fidèles. Qui n'eût été déconcerté, sinon découragé ? Et pourtant, Messieurs, qu'est devenu l'Arianisme ? Que vous importent Nestorius, Eutychès et Macédonius ? Quel souci avez-vous du Manichéisme, si ridicule que soit sa résurrection en vos jours ? En quelle estime tenez-vous tous ces schismes qui déchirent encore l'Orient, et en empêchent la résurrection morale et politique ? A travers ces orages l'Église a passé tranquille, quoiqu'elle eût à combattre à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur : faux moines déshonorant la vie monastique (1) ; vierges folles discréditant la virginité (2) ; prêtres imprudents troublant les âmes sous prétexte de zèle (3) ; chrétiens trop prudents, prêchant les accommodements avec tout le monde (4). A tous elle opposa la même énergique douceur, dont le Maître a dit qu'elle a pour fruit la possession des âmes (5).

(1) S. Hieron., *Epistolæ, passim*.

(2) Id. ibid. — S. Ambroise : *De laudibus virginitatis*, et *Ad virginem lapsam*.

(3) S. Ambroise : *De officiis ministrorum*.

(4) S. Jerôme, *ut suprà*.

(5) Luc. XXI, 19 : « In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras ».

Les Césars byzantins tombés dans l'oubli, elle se trouve en face des Barbares. Il n'y avait sans doute rien de plus effrayant que cette rencontre! Erreur, Messieurs, erreur! Les Barbares pouvaient avoir grand désir du mal; mais ils n'en avaient pas la même science que les Césars. Ceux-ci, frottés de christianisme et de civilisation, n'en restaient pas moins les héritiers d'une tradition plusieurs fois séculaire d'oppression et de violence. Les Barbares, semblables au bœuf, qui piétine et frappe sans savoir ce qu'il fait, mais qu'on réussit bientôt à mettre sous le joug, arrivaient avec leurs grossiers préjugés, surtout cet orgueil du triomphe qui leur faisait voir dans les moines et les évêques des êtres destinés à souffrir, s'ils continuaient de vivre. Vous savez combien de temps il fallut aux évêques et aux moines pour en faire les initiateurs de la civilisation moderne : des Byzantins, évêques et moines n'ont jamais rien tiré.

En attendant de se convertir, ils martyrisèrent : et la persécution eut, avec eux, les caractères qu'elle a toujours. Ils avaient aussi des docteurs à leur service; chaque siècle retrouve ces complaisances de la raison humaine pour les brutalités triomphantes, et la période des Barbares pullule en sophistes. Ce sont des penseurs, des écrivains

des orateurs de second ordre, il est vrai : ils ont pourtant moyen d'agir, et agissent en réalité sur l'esprit public, naturellement contre l'Église. Qu'en pouvait-il résulter? Vous le savez par l'histoire : Les sophistes ont échoué devant la patience de l'Église et les Barbares ont reçu le baptême!

Voici le Moyen Age, une des plus brillantes et des plus fécondes époques de l'histoire (1), celle où l'initiative personnelle a le plus de liberté, où l'esprit catholique se manifeste plus ouvertement par la fondation des grandes associations religieuses, politiques et sociales. Je le reconnais, Messieurs, ce n'est pas là ce qu'on enseigne d'ordinaire : mais laissez-moi vous dire ma pensée, en toute ingénuité ; vous en prendrez ce qu'il vous plaira. Vous êtes ici très nombreux, — fiers à juste titre de votre intelligence, votre vigueur, votre expérience, votre fortune ou votre science. Que pensez-vous sincèrement de votre initiative personnelle? Essayez, en sortant d'ici, avec une idée plus ou moins juste dans la tête, de monter sur une borne. pour la

(1) « Ce siècle (le XIIIe) fut une renaissance scientifique... non pas tant parce que, à l'instar de la Renaissance artistique et littéraire du XVIe, il ressuscita l'antiquité et y chercha des modèles que parce qu'il marque véritablement un réveil général du labeur intellectuel... Au XIIIe siècle, éclôt le renouveau des sciences spéciales ». — Ed. Crahay. *la Politique de S. Thomas d'Aquin*, introduction.

prêcher à qui trouvera bon de l'entendre! — Il y a, juste en face de Notre-Dame, une caserne où vous êtes sûrs de trouver asile! Essayez d'échapper à l'implacable réglementation qui étreint notre vie, — de son origine à sa fin, — depuis la pensée la plus vague jusqu'à l'acte le plus complet (1) : essayez, Messieurs! En dépit de vos théories de liberté, vous n'êtes rien, vous ne pouvez rien, même avec le génie et l'éloquence de Bossuet ou de Lacordaire, de Descartes, ou de Pascal, de Montaigne ou de Montesquieu! Ayez-en plus encore, s'il est possible : mais n'essayez pas de sortir, sans l'autorisation officielle, de la servitude générale. Sinon, prenez garde aux sergents de ville : vous coucherez sûrement au poste (2)!

C'est pourquoi, Messieurs, vous me permettrez d'aimer ce Moyen Age, dont il vous plaît de rire, et qui est à mon sens le beau temps de l'initiative personnelle ; — l'âge de Pierre l'Ermite et de saint Bernard, entraînant les foules aux croisades; — l'âge d'Abailard et d'Albert le Grand, qui ameutent les

(1) Il est intéressant de relire ce qu'Odilon Barrot écrivait, en 1861, des dangers de la centralisation, — en s'appuyant de Turgot, Malesherbes, Lamennais, etc. Il était loin de prévoir à quel excès elle viendrait sous la conduite des parodistes de 93. (*De la centralisation*, 1er, etc.)

(2) « Faire arrêter », a dit plaisamment E. de Laveleye, est un *gallicisme*. (*Essai sur les formes du gouvernement*.)

étudiants, à la place Maubert ou sur la montagne Sainte-Geneviève ; — l'âge des hommes à libre parole, qui ont des princes pour disciples et pour serviteurs (1), les siècles pour échos, le monde pour champ d'action, et qui sont les vrais fondateurs de a civilisation moderne, si étrangement compromise par notre promptitude à recevoir et notre résignagnation à porter tous les jougs (2).

Cette activité, à laquelle présidait l'Église, ne pouvait manquer de susciter une réaction violente. Voici venir Philippe IV de France, qui ne se souvient guère de saint Louis. Voici les Othon et les Frédéric d'Allemagne, les Henri et les Jean d'Angleterre, mécontents d'avoir été les pupilles de l'Église. Voici, au service de leurs violences, tous les habiles et tous les diserts de la libre pensée, — Arnauld de Brescia, Guillaume d'Occam, Pierre des Vignes et leurs émules, qui mettent la théologie, le droit, les lettres à la discrétion du patron le plus généreux ou le plus fort.

(1) S. Thomas écrivit, dit-on, le *De regimine principum* pour l'éducation de Hugues de Lusignan, roi de Chypre ; Vincent de Beauvais écrivit ses *Specula* pour l'instruction du fils de saint Louis ; S. Raymond de Pennafort était l'inspirateur de Jayme le Conquérant ; — etc.

(2) « Les États ne datent que du XVI[e] siècle. Ce n'est qu'alors que la défaite des communes libres fut achevée et que parvint à se constituer cette assurance mutuelle entre l'autorité militaire, judiciaire, seigneuriale et capitaliste qui a nom *État* ». — Kropotkine, *l'Anarchie*, p. 33.

Et pour que rien ne manque au tableau, — avec les antipapes (1) et les évêques intrus, en attendant le grand schisme, — voici les Bégards, les Fraticelles, les Pauvres de Lyon et les autres « zelanti » de même esprit, qui parlent aussi de réformer l'Église — avec elle ou sans elle, mais surtout sans elle, — au gré de leurs fantaisies. Et quelle fécondité, Messieurs, quelle ardeur, quelle obstination ! Le Moyen Age est à l'époque païenne ce qu'une forêt vierge est à un désert, — comme notre civilisation, à nous, est tout simplement un joli jardin à la française ou à l'anglaise, suivant les dessinateurs. La forêt vierge avait, ainsi que le steppe ou le désert, des fauves qui bondissaient et dévoraient ; dans nos bosquets, il n'y a plus que des couleuvres, sinon des vipères, rampant dans l'épaisseur des herbes, — avec quelques putois, qui se dénoncent parfois avec insolence, sans que personne ait le courage de les écraser.

Au Moyen Age, les affirmations de la vérité sont parfois excessives : je vous le passe, — n'étant pas ici pour faire des apologies à outrance. L'exagération est inévitable en ce qui est jeune, exubérant, confiant en soi ; — les réactions y sont également

(1) De 1100 au schisme d'Occident, on compte onze antipapes. Quant aux évêques intrus, ils sont innombrables, dans tous les États de l'Europe chrétienne.

formidables. Les hommes des deux partis sont trempés de la même manière : ils ne sont pas d'argile comme nous ! Ai-je bien dit ? Non ! la terre cuite résiste encore, et nous ne savons guère résister. Ceux-là sont de bronze ou de granit, et leurs chocs ont quelque chose de gigantesque. Voyez alors l'Église en cette lutte, et jugez de la grandeur du *Non possumus*, jeté à la face de Philippe IV ou de Frédéric II, des rois d'Angleterre ou de Castille, des tyranneaux de Vicence ou de Padoue, des Albigeois de France, des Sarrasins d'Italie, des simoniaques et des apostats de toute nationalité.

II

Le XVIe siècle, avec ses fureurs, n'a été que la caricature du Moyen Age : car il en est, Messieurs, des grandes agitations de l'histoire comme des grands orages qui troublent le ciel. Les coups de tonnerre vont s'amoindrissant : au premier fracas succèdent des roulements qui diminuent peu à peu et s'éteignent dans un murmure à peine saisissable, pendant que les nuées déchirées achèvent de se perdre à l'horizon.

N'oublions pas toutefois ce siècle, si cher à nos libres penseurs, sans doute parce qu'il eut surtout à cœur de nier la liberté (1). Voici entrer en scène, — après Wiclef et Jean Huss, — Luther, Calvin, Cranmer, Knox, Socin, et derrière eux, comme toujours, les puissants ! Pardon, Messieurs, je me trompe : les philosophes de toute nuance ne se mettent jamais en avant ! Ce sont

(1) Le protestantisme est essentiellement la négation de la liberté, sous couleur d'émancipation et de libre-arbitre.

des gens prudents qui marchent volontiers à la suite des forts ! Quand il se trouve un Frédéric ou une Catherine pour ouvrir la route, Voltaire emboîte le pas sans hésiter; mais si le Régent ou Louis XV n'est pas encore prêt à partir, Voltaire baise les pieds de la favorite du jour, en attendant l'heure du maître. C'est l'histoire de toutes les philosophies, que je dirais volontiers renouvelée des Grecs : elles rendent essentiellement prudent, et, sous leur influence, il faut craindre pour la bravoure. Démosthènes, si brave à la tribune, s'était fait quelque peu philosophe, le jour où il jeta son bouclier. L'esprit humain a besoin d'être libre pour s'élever vers les hauteurs : les boucliers pèsent, on les jette et le génie s'envole au-delà des nuages !

Quand Luther fut bien sûr d'avoir pour protecteurs le landgrave de Hesse et l'électeur de Saxe, il fut vraiment très brave. Il n'avait plus rien à craindre des légats du pape ou de ces terribles inquisiteurs, — qui avaient du bon, entre nous, — parce qu'ils empêchaient, quoi qu'on en dise, beaucoup de sottises et d'immoralités (1). C'était une af-

(1) Est-il besoin de dire que nous n'entendons pas excuser les erreurs et les excès qui deshonorèrent parfois l'inquisition, comme toute autre magistrature de cette époque. Nous tenons spécialement à mettre hors de cause l'inquisition espagnole, qui a été surtout un tribunal politique, peu sympathique aux vicaires de Jesus-Christ. Mais en thèse générale, il est vrai de dire que l'inquisition a rendu les plus

faire terminée; aussi de quelle âme il excommuniait le Souverain Pontife et brûlait ses bulles en place publique! C'était l'heure où les nations chrétiennes avaient à leur tête ces monstres couronnés qui s'appellent Henri VIII d'Angleterre, Christian de Danemark, Gustave de Suède, Philippe de Hesse, — ou bien chez nous, Charles IX et Henri III, — ces pauvres princes écrasés par le grand nom de France, comme nos énervés par les grandes armures de leurs aïeux. Ceux qui ne persécutaient pas laissaient persécuter; et si d'aventure il se produisait une de ces réactions sanglantes qui s'appellent la Saint-Barthélemy, ce n'est pas en raison de la politique de Catherine de Médicis, dont je ne prends pas la défense, mais plutôt parce que le peuple de France éprouvait le besoin de se débarrasser d'une secte insolente, — permettez-moi de le dire, — jusqu'à la trahison et jusqu'au massacre (1).

C'est derrière ces princes féroces ou hébêtés, que marchaient, à l'assaut du catholicisme, ces héros

grands services à la religion et à la société : sous prétexte d'être de son temps, il ne faut pas ignorer les autres, et juger les institutions à tort et à travers, comme il arrive trop souvent.

(1) Il est bon de rappeler ici à certains catholiques que la Saint-Barthélemy vint longtemps après la Michelade et tant d'autres attentats, — longtemps après que la connivence des huguenots avec les ennemis de la patrie fut devenue un fait indéniable pour tous les esprits réfléchis.

de l'esprit humain, émancipateurs de la raison humaine, pères du monde moderne — Luther, le moine apostat et marié, — avec notre Calvin, le débauché sans patrie, — donnant la main à Étienne Dolet, le sodomiste assassin de la place Maubert, et à Coligny, le rénégat anglophile, qui pose, sous les arcades de la rue de Rivoli (1), entre la Religion et le Patriotisme ! Ils avaient pour émules les puritains qui permettaient à Philippe de Hesse de prendre plusieurs femmes, — les patriotes, qui permettaient à Gustave Wasa d'étrangler les libertés de la Suède, — et les théologiens, qui proclamaient l'infaillibilité d'Édouard VI ou d'Élisabeth.

Dans le même temps, au plus fort de ces désolations, il y avait dans l'Église ces esprits faux et insubordonnés, que nous avons retrouvés à chaque nouvelle période de l'histoire, en train de préparer, avec le Baïanisme et le Jansénisme, la ruine totale de la vraie foi et de la saine morale. Ils étaient d'autant plus à redouter que leur apparente sainteté et leur incontestable génie allaient bientôt mettre leurs forces au service des plus subtiles et des plus séduisantes erreurs.

Quelle fut à tous ces agresseurs la réponse de l'Église ? A Henri VIII, Paul III répondait dou-

(1) Au chevet de l'eglise profanée, devenue le *temple* de l'Oratoire.

cement : « *Non possumus !* » Aux protestants français, nos évêques répondaient énergiquement : « *Non possumus !* » Ne vous étonnez pas que l'accent fût différent. Le pape était déjà presque désarmé à cette époque ; mais la France catholique avait encore une épée à la main, et la Ligue apprit aux protestants qu'on n'abuse pas longtemps de la patience d'un peuple libre. Hélas ! Messieurs, nous avons cessé d'être libres, et l'on peut abuser impunément de notre patience.

Le XVIe siècle ouvrit les voies au dix-huitième. Le sophiste amène la courtisane, c'est-à-dire, l'erreur amène l'immoralité, qui engendre naturellement la violence ; aussi trouvons-nous, sur tous les trônes, des princes disposés à la persécution, parce qu'ils sont voluptueux et débauchés. Montesquieu a dit quelque part : « Les mœurs molles sont voisines des mœurs féroces » (1) ; — mais leur esprit s'était fait chair et ne pouvait plus comprendre (2). En ce « bon vieux temps », que certains regrettent, dit-on, la conscience du chrétien et du patriote eut à souffrir au delà de tout ce qui se peut dire. La France, — pour ne parler que d'elle,

(1) Cf. *Esprit des lois*, liv. XXIV, c. 2.

(2) Rom., VIII, 5 : « Secundum carnem sunt : quæ carnis sunt sapiunt ». — Joan., III, 6 : « Quod natum est ex carne, caro est ».

— vit le sceptre de Charlemagne aux mains de ce Louis XV, dont j'ose à peine prononcer le nom dans cette enceinte, encore qu'il ait demandé et obtenu sans doute miséricorde, à son lit de mort. Il vit les évêques humiliés et les catholiques opprimés comme ils ne le furent jamais, — Dieu, la patrie, la vertu, l'honneur, traînés dans la boue, au nom de la philosophie et du progrès, — avec la faveur des princes et des grands. Il vit follement préparer la ruine de la vieille société française, par ces raffinements d'impiété et de dissolution, sous les yeux d'un roi qui se consolait en disant : « Tout cela durera bien autant que moi ! » Bientôt les philosophes, après avoir flagorné les maîtresses royales, allaient adorer une « chair publique » (1), sur l'autel de Notre-Dame, et justifier la parole de Montesquieu. Les mêmes hommes, qui avaient eu ces mœurs molles, allaient avoir des mœurs féroces. Des petits vers de Robespierre à l'arrêt de mort de Louis XVI, vous croyez qu'il y a un abîme? Erreur ! Les vers licencieux riment très bien aux sentences mortelles, et le bruit du couperet fait ritournelle aux chansons à Chloris (2).

(1) Lacordaire: *XXIIIe Conférence.*

(2) On retrouve, parmi les plus féroces des révolutionnaires, la

Pendant que le vieux monde s'en allait ainsi, que les rois insultaient ou laissaient insulter l'Église, le philosophe, dont vous avez dressé la statue aux portes de Saint-Germain-des-Prés, Diderot, tout en apprenant le catéchisme à sa fille, souhaitait « du boyau du dernier des prêtres étrangler le dernier des rois » (1). — Vertueuse indignation, si elle n'eût marché de pair avec les flatteries à l'adresse de la favorite du jour! Ce n'était pas la courtisane qu'il fallait étrangler, — puisqu'elle distribuait les faveurs, — mais bien le prêtre, qui demandait à Dieu pardon pour la courtisane et aux hommes respect pour la royauté, sinon pour le roi. Le prêtre était une gène et un obstacle aux appétits ou aux ambitions. Après le roi tombé, qu'importe? il y aurait un autre pouvoir, sensible à la flatterie, et qui donnerait encore titres et pensions, dût-on s'appuyer, pour les obtenir, sur la faveur d'une autre Pompadour ou d'une autre Dubarry.

Au-dessus de cette fange soulevée en tempête, voyez planer la grande figure de l'Église, qui jette

plupart des écrivains licencieux de l'époque, poètes et prosateurs : Billaud-Varennes, Fabre d'Eglantine, Brissot, Cubieres, etc. — Cf. Forneron, *Hist. des émigres*, t. I, p. 67.

(1) Diderot avait mis en vers cette phrase empruntée à Voltaire (*Testament du curé Meslier*).

à tous l'éternelle réponse : « *Non possumus*, nous ne pouvons pas ! » C'est la prison, si vous ne prêtez le serment constitutionnel ! C'est l'échafaud, si vous n'y échappez par l'exil ! C'est la persécution prolongée qui va tout détruire : les cathédrales par terre, les prêtres dans les catacombes, les chrétiens dans la terreur, un pape même en captivité : « *Non possumus !* » Il y a quelque chose de supérieur aux disciples et aux gardiens de la vérité : c'est la vérité elle-même. Prenez les têtes des chrétiens, des prêtres, des évêques, du pape même : mais ne touchez pas à la vérité ! « *Non possumus !* »

Nous arrivons enfin à notre époque. Napoléon Ier étrangle le monstre, mais semble en recueillir l'âme : et le voilà qui jette dans les fers le pontife auquel il dut l'onction des rois. L'Église, de nouveau persécutée, retrouve, derrière la violence, la même sophistique complaisante à la brutalité, pendant que les réfractaires de la « petite Église » donnent la main aux débris du schisme constitutionnel et aux nombreux catholiques, pour lesquels Rome est mal inspirée, quand elle ne sert pas leurs idées de parti.

L'Église est toujours de son temps, avec le même calme et la même assurance. Si la parole prêtée à

Pie VII n'est pas authentique, elle est tellement en situation qu'on n'en saurait imaginer de plus convenable. Lorsque la colère de Napoléon eclate en injures et en menaces : — « Tragediante ! » soupire l'auguste captif ; — et lorsque, radouci en apparence, il essaie de séduire par ses protestations et ses promesses : — « Comediante ! » dit le pape en souriant ! L'Église ne s'est jamais interdit, l'histoire en est témoin, de cingler d'un mot spirituel ceux qui la tourmentent : voudriez-vous, Messieurs, lui en retirer le droit? Quoi qu'il en soit, dans le sourire ou dans la plainte, la même pensée se retrouve, nettement exprimée : « *Non possumus*, nous ne pouvons pas ! »

Pour parler de nous-mêmes, je n'aurai pas besoin d'invoquer un autre témoignage que le vôtre. Sans vous exhorter à une liberté de parole qui ne se rencontre guère en notre temps, je vous prie de répondre loyalement. Nous manque-t-il une forme de persécution violente ou perfide ?

Non, Messieurs : il n'y manque rien, sinon la grandeur que nous avons parfois rencontrée dans les persécuteurs et leur façon de persécuter. L'Église est toujours riche de cette gloire, que le père Lacordaire a célébrée en son magnifique lan-

gage. Lorsqu'on lui demande des concessions impossibles à faire, elle se tient sereine, au milieu de la place publique dévastée par la perfidie et la violence; elle orne son cou des reliques de ses vierges et de ses enfants martyrs; elle ceint ses reins des chaînes portées par ses confesseurs; elle élève, comme un sceptre, l'épée ou le bâton qui brise la tête ou perce le cœur des siens, — et laisse au flot, qui baigne ses pieds, le soin d'en laver la poussière prise au chemin des siècles.

« Au désert, deux lions affamés se déchirent, pendant que l'agneau menacé par leur rage paît tranquillement à côté de leur fureur » (1). Ainsi la violence et la ruse se dévorent pendant que l'Église continue, tranquille, à répandre sur le monde la lumière de la vérité et à l'échauffer de la flamme vivante de son cœur. On voit crouler les trônes élevés contre elle ; ses autels continuent de porter la croix immobile, pendant que le monde va roulant dans l'espace : *Stat crux dùm volvitur orbis.* Parole magnifique et pourtant inexacte : car la croix continue de guider les peuples dans la voie du progrès, pendant que le monde se tourmente dans une agitation stérile.

(1) Lacordaire ; *VIe Conférence.*

L'histoire en rend témoignage, Messieurs : il n'y eut jamais de variation dans l'enseignement de l'Église, et, par conséquent, nous pouvons nous promettre qu'il n'y en aura jamais.

III

Il me reste à résoudre une objection que vous avez peut-être dans l'esprit, car elle se répète fréquemment parmi nous : « Les nouveaux dogmes ne sont-ils pas une preuve de variation. N'y a-t-il pas au moins une apparente addition à la doctrine par ces définitions ? »

Deux mots de réponse seulement, Messieurs : l'objection ne mérite pas davantage. Elle tient à une confusion absolument enfantine, — il faut bien le dire, — entre la promulgation d'une vérité préexistante et la création de cette vérité elle-même. Qu'est-ce qu'un dogme et qu'est-ce que le définir ? Dans notre croyance, nous distinguons trois éléments (1) : les articles de foi, qui sont contenus dans le Symbole, — les dogmes définis, qui sont les conclusions nécessaires de ces articles de foi précisées par l'enseignement solennel de l'Église, — et enfin, les propositions de foi, qui sont

(1) De Groot : *Summa de Ecclesia*, q. VIII.

les conclusions nécessaires des articles proprement dits, mais que l'Église n'a pas encore précisées dans une formule solennellement définie.

Les articles de foi, personne n'y a jamais touché. Les conclusions qui en découlent, il faut bien les préciser : et comme nous l'avons dit ailleurs, la société gardienne de la vérité ayant seule caractère pour cette définition, il en résulte que l'Église a le droit et le devoir de préciser ces conclusions. Il se conçoit sans peine qu'elle l'ait fait, au début, d'une façon plus large, puisque c'était une évidente nécessité. Qu'elle l'ait fait rarement depuis, cela est encore facile à comprendre, puisqu'il n'y avait plus la même urgence. Cependant, à moins que l'immutabilité ne devienne synonyme d'immobilité, et par conséquent d'infécondité et de mort, il faut aussi admettre qu'il y a des circonstances en raison desquelles une conclusion nouvelle doit être nettement et solennellement promulguée. C'est ce que l'on appelle la définition des nouveaux dogmes : et, de nos jours, l'Église a précisé ainsi deux de ces conclusions, l'une relative à l'Immaculée Conception, l'autre relative à l'infaillibilité pontificale.

Croiriez-vous, par hasard, Messieurs, qu'elle ait inventé l'Immaculée Conception? Si vous connais-

siez mieux votre histoire locale, vous sauriez que l'Université de Paris, dès l'an 1496, demandait aux nouveaux docteurs le serment de soutenir l'Immaculée Conception (1). Ce n'est donc pas une croyance nouvelle, puisque cette demande suppose évidemment la préexistence de la doctrine. L'Église ne procède jamais par à coup : elle a même, sous ce rapport, des délicatesses et des réserves infinies. Elle fait précéder ses définitions d'une étude qui embrasse le monde entier (2). Elle appelle tous ses évêques à rendre témoignage de la croyance de leurs peuples, pour leur temps et pour les siècles antérieurs : et, lorsqu'ils ont répondu, — en concordance avec l'humanité, l'Église par la bouche de son chef, ou dans ces grandes assises qu'on appelle les conciles généraux, donne à la vérité une formule solennelle, qui ne la crée pas, — c'est clair, — mais la précise, la met hors de discussion, lui donne toute sa force d'action et toute sa fécondité.

De même pour l'infaillibilité pontificale; vous êtes-vous persuadés qu'il la fallût juger nouvelle dans les enseignements catholiques? Rappelez-vous alors la parole contemporaine de saint Léon le Grand : « Rome a parlé par son pontife, la cause est

(1) Du Boulay, *Hist. Univ. Paris*. — D'Argentré, *Collect. judic*-

(2) Comme elle a fait pour la préparation de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité.

jugée » (1). L'Église n'invente rien, je le répète ; elle fixe purement et simplement des croyances qui n'avaient pas encore le caractère d'un enseignement officiel et dès lors n'engageaient pas directement la conscience. Pour le faire, elle s'inspire des besoins des temps. En notre siècle de naturalisme, par exemple, elle a défini l'Immaculée Conception, comme une réplique aux audaces de l'ignorance et de l'erreur. En ce temps de révolte universelle contre son autorité et d'impossibilité peut-être des conciles généraux, elle pourvoit aux besoins de l'avenir par la définition de l'infaillibilité de son chef. Elle éclaire ainsi la question des origines de l'humanité et de la chute primordiale ou remet en pleine lumière l'autorité suprême et irréfragable de la société fondée par Jésus-Christ.

Vous le voyez, Messieurs, l'objection tirée des prétendues nouveautés dogmatiques ne tient pas debout. Il suffisait d'un mot, comme je vous le disais, pour la mettre à néant.

Concluons donc en disant que l'Église n'a pas changé (2) : seule entre toutes les sociétés doctri-

(1) « Roma locuta est : causa finita est » — S. Augustin.

(2) Une singulère objection est faite par les Grecs à propos du *Filioque* ajouté dans les symboles de Nicée et de Constantinople pour eclairer la doctrine relative à la trinité des personnes divines. Ils prétendent que cette addition constituait un changement.

nales, elle n'a pas subi l'outrage du temps. Elle s'est constamment tenue, dans l'enseignement de la vérité, à la tradition apostolique(1), avec une inébranlable résistance à toute innovation (2) et une fidélité sans reproche à ce qui lui venait de son fondateur (3). Elle restait ainsi établie sur le roc, dont il parlait à Pierre et contre lequel les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir (4).

N'allons donc pas, Messieurs, nous tromper aux vains triomphes du mensonge ; et, reconnaissant, dans l'humiliation passagère où la tiennent nos erreurs, la divine épouse du Christ, disons-lui ce que le Prophète disait à Dieu lui-même : « Ils périront, mais toi, tu demeures. Ils vieilliront comme un vêtement que l'on change ; toi, tu es toujours le même, et tes années n'auront pas de déclin. Les fils de tes serviteurs auront leur asile en toi, et leur descendance te devra sa direction » (5).

Changer a toujours signifié, en pareille matière, *substituer un sens à un autre*, et l'on ne voit pas que l'Église ait rien changé dans le cas présent, du moins pour les esprits sérieux.

(1) « Ea quæ est ab apostolis traditio ». S. Irénée, *adv. Haeres.*, III, 3.

(2) « Nil innovetur nisi quod traditum est ». S. Cyprien, *Ep.* XXIV *ad Pomp.*

(3) « Curandum est quod teneamus quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est ». Vinc. Lirin., *Common.*, c. II.

(4) Math., XIV, 18 : « Portæ inferi non prævalebunt adversus eam».

(5) Psalm. CI, 27-29 : « Ipsi peribunt, tu autem permanes : et omnes sicut vestimentum veterascent, et sicut opertorium mutabis eos et mutabuntur. Tu autem ipse es, et anni tui non deficient. Filii servorum tuorum habitabunt, et semen eorum in sæculum dirigetur ».

CINQUIÈME CONFÉRENCE

INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE ENSEIGNANTE

Monseigneur (1).
Messieurs,

La doctrine révélée se reconnaît à des caractères qui se retrouvent seulement dans l'enseignement de l'Église catholique. Elle est mystérieuse, parce qu'elle parle de Dieu; — rationnelle, parce qu'elle met en rapports la raison divine et la raison humaine; — sanctifiante, parce qu'elle procède du bien suprême visitant l'âme pour y produire la ressemblance avec lui ; — universelle enfin, parce qu'elle vient de l'auteur de la raison, qui est la même en tous les hommes et de la vérité, qui est l'aliment

(1) Mgr le cardinal Richard, archevêque de Paris.

naturel de toute raison. L'enseignement de l'Église a donc, — à l'heure au moins de ses origines, — les caractères qui conviennent à la vérité révélée, et il n'était pas possible, — à ce moment, — de lui refuser la foi due à la parole divine. Mais, à travers les dix-neuf siècles de son histoire, n'a-t-elle pas subi la loi commune à tous les enseignements, — de quelque source qu'ils proviennent, dès qu'ils sont parlés par des lèvres humaines? N'a-t-elle pas subi de variation, qui nous empêche de reconnaître exactement, dans la doctrine proposée à notre foi, la même qui fut proposée à la foi des premiers disciples de Jésus-Christ? S'il y a eu changement nous ne sommes pas tenus de croire : l'Église doit donc justifier d'une immutabilité parfaite, au triple point de vue de la doctrine, des sacrements et de la hiérarchie (1). A travers les siècles, elle a dû lutter contre le triple péril qui menace toute autorité doctrinale, — la persécution violente, — l'inintelligence et le faux zèle, — et les scissions hérétiques ou schismatiques.

(1) « In identitate doctrinæ, sacramentorum et regiminis ». — De Groot : *De ecclesia*, q. V, ad. 2. — Tout changement dans la doctrine entraîne nécessairement un changement dans les sacrements et la hiérarchie, quoi qu'il en paraisse au premier coup d'œil : et toute variation à ces deux derniers points de vue prépare fatalement, si elle ne l'opère pas tout d'abord, une altération de la doctrine. Le schisme, en fin de compte, suppose une erreur doctrinale, aussi bien que l'hérésie proprement dite ».

Y a-t-elle succombé? Non. — En a-t-elle eu si bien raison qu'elle en soit sortie parfaitement pure et immaculée ? Oui. Je vous ai peut-être fatigués, Messieurs, par une énumération qui convient aux écoles plus qu'à la chaire, et dans laquelle je rappelais les violences, les troubles et les apostasies, dont l'Église a souffert, en chaque génération nouvelle. Mais, quel qu'ait été votre sentiment, vous avez dû en venir à la même conclusion : à quiconque lui demandait de varier, l'Église a répondu : « Je ne puis pas : *Non possumus !* » — Elle a sacrifié le sang de ses martyrs, supporté l'insolence des esprits faux ou bornés, permis au schisme et à l'hérésie de lui prendre une part, même considérable, de l'humanité, — au nom de ce principe que la vérité est de beaucoup préférable à la faveur des puissants, à la paix intérieure, à l'étendue de la domination. Gardienne et apôtre de la vérité surnaturelle, son devoir était avant tout d'en conserver intacte la formule, pour ne rien diminuer de sa force et de sa fécondité.

Ce n'est pas assez, Messieurs : si éclatante que soit cette première démonstration de la mission divine de l'Église, il nous faut y ajouter un second argument. Le témoignage du passé devrait peut-être nous satisfaire et garantir l'avenir; mais l'es-

prit humain est essentiellement inquiet et fait renaître la difficulté, de la solution qui semble l'avoir supprimée. L'immutabilité de l'enseignement catholique ne nous rassure point, si son infaillibilité n'est pas démontrée. — « Il n'eût pas été possible de rester immuable sans être infaillible », dirai-je simplement. — « Soit pour le passé », me réplique-t-on ; « mais pour l'avenir, quelle garantie nous donnez-vous ? » — Je réponds : « La même ! » C'est là précisément ce que nous avons à voir aujourd'hui. Messieurs, je ne sollicite pas votre attention : elle est suffisamment éveillée par le mot que je viens de prononcer : l'infaillibilité de l'Église est un de ces sujets qui ne sauraient vous trouver indifférents.

I

La doctrine de l'infaillibilité de l'Église a le privilège, — si je puis m'exprimer ainsi, — de prendre sur les nerfs de nos prétendus esprits forts. Il n'y a pourtant rien de plus facile à comprendre. Nous avons établi, — par le témoignage de l'humanité, — que Dieu a parlé aux hommes, et, — par la critique, — que sa parole est reproduite dans l'enseignement de l'Église catholique. Si vous l'acceptez, il vous est impossible de ne pas admettre l'infaillibilité de l'Église. En effet, quel est le dernier et suprême caractère de la vérité révélée ? C'est l'universalité au point de vue de l'étendue et de la durée.

Dieu n'a point fait la raison pour quelques hommes et la vérité pour quelques raisons ; il a donné la raison à tous les hommes, et il a fait toutes les raisons pour la vérité. Il y a des nuances ou des mesures dans la possession de la vérité, mais non pas dans la sécurité et la paix qui doivent résulter,

pour la raison, de la possession de la vérité. Le caractère par excellence de la révélation est donc l'universalité, — garantie, disions-nous, par l'existence d'une société dépositaire de la révélation et, dans cette société, d'une autorité fixant la doctrine, dirimant les controverses, assurant l'apostolat. Tout ceci admis, comment concevoir que l'autorité assure l'unité, sinon par l'infaillibilité ? L'unité est compromise ou plutôt ruinée par l'agitation, que produit l'absence de certitude. Mais comment avoir la certitude en dehors de décisions infaillibles ? Sorti de la certitude, je retombe fatalement dans la discussion ; si la discussion m'est permise, il n'y a plus d'unité ; l'unité détruite, la société n'existe plus, et sa négation entraîne celle de la révélation. Il n'y a plus de raison d'être aux manifestations surnaturelles : le dessein divin est par là même en défaut, et nous arrivons à cette conclusion blasphématoire, que la Sagesse éternelle ne savait pas ce qu'elle faisait en essayant de se communiquer aux hommes.

Vous le voyez, Messieurs, la thèse n'est pas bien compliquée. Puisque nous entendons ne relever que du raisonnement, voulez-vous me montrer le défaut de celui-ci : « L'Église est une société qui a pour mission de garder et de répandre la vérité ré-

vélée. Elle le fait, grâce à l'autorité qui est en elle et au corps enseignant qui représente l'action de cette autorité. Si les décisions de ce corps enseignant ne sont pas infaillibles, elles ne produisent pas la certitude; si elles ne produisent pas la certitude, elles ne sauvegardent pas l'unité. Donc, il n'y a pas de révélation possible, sans l'infaillibilité du corps chargé de la garder et de la prêcher ». — Ainsi j'ai le droit de conclure : par le seul fait que Dieu a daigné se révéler aux hommes, il a créé un corps enseignant, dont les arrêts participent à la sûreté de sa propre raison, et dès lors sont infaillibles.

N'est-ce pas ainsi que l'a compris et enseigné Celui-là même qui a formulé la doctrine de la révélation ? Pouvons-nous dire que ce sont des idées à nous, et non pas les idées du Christ? Que trouvez-vous dans l'Évangile, unique et suprême règle de foi pour tous, — nous dit-on, — du moins pour tous ceux qui revendiquent le titre de chrétiens ?

Jésus-Christ a réuni des adhérents; il a fait, parmi eux, une première sélection qui créait les disciples (1); puis, parmi les disciples, il a fait un der-

(1) Luc, x, 1 : « Designavit Dominus et alios septuaginta duos, etc. »

nier choix qui donnait naissance à l'apostolat proprement dit (1). De ceux-ci saint Paul devait dire, peu de temps après : « L'Esprit saint a fait de vous les Évêques destinés à régir l'Église de Dieu » (2). — Eh bien! que dit Jésus-Christ à ces évêques destinés à régir son Église? « Allez et enseignez toutes les nations : *Ite et docete omnes gentes* (3). Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie : *Sicut misit me Pater et ego mitto vos* (4). Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, c'est-à-dire de Dieu, principe unique de la révélation. Ceux qui croiront à votre parole auront la vie éternelle, et ceux qui n'y croiront pas sont déjà condamnés. Celui qui vous écoute m'écoute : *Qui vos audit me audit.* Celui qui vous méprise me méprise : *Qui vos spernit me spernit* (5). Lorsqu'un de vos frères aura faibli dans la croyance ou dans la pratique, avertissez-le d'abord, avec la charité qui doit être au cœur des frères et des pères. S'il vous écoute, vous aurez gagné son âme; s'il ne vous écoute pas, *dic*

(1) Matth., x, 1 : « Et convocatis duodecim discipulis suis, dedit illis, etc. » — Luc, vi, 15 : « Vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis ».

(2) Act. apost., xx, 28 : « Vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei ».

(3) Matth., xxviii, 19 : « Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes, etc. »

(4) Joann., xx, 21.

(5) Luc., x, 16.

Ecclesiæ, dites-le à l'Église : et, s'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain : *Sit tibi ethnicus et publicanus* (1). Il est séparé de la société des âmes qui vivent de la vérité; il est séparé, par conséquent, de la vérité et dès lors de la vie éternelle engendrée par la croyance à la vérité. *Sit tibi ethnicus et publicanus*. Et n'ayez pas peur que votre ministère se trouve jamais en défaut; car je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* » (2).

Est-ce clair, Messieurs? Jésus-Christ a-t-il bien mis sa personne, sa mission, son autorité dans l'Église enseignante? Et pouvait-il faire autrement? — Le fondateur d'une société peut en être appelé la tête (3); mais il est aussi l'un de ses membres, le premier des éléments de la société qu'il incarne ou résume (4), à votre gré. Comme fondateur ou inspirateur, il en est l'âme : et, tant qu'il ne s'en retire pas, elle reste vivante de sa pensée (5). L'autorité

(1) Matth., XVIII, 17.

(2) Id., XXVIII, 20.

(3) Ephes., I, 22 : « Ipsum dedit (Christum) caput super omnem Ecclesiam, quæ est corpus ejus ». Col., I, 18 : « Ipse est caput Ecclesiæ ».

(4) I Cor., XII, 27 : « Vos autem estis corpus Christi et membra de membro. »

(5) S. Thom., *Comp. theol.* c. 214, cit. Ephes., I, 22.

de la société est la sienne même, comme la mission de la société est sa propre mission. Jésus-Christ peut-il donc se retirer de l'Église ? Non, c'est impossible. Il n'y est plus visiblement, c'est vrai ; ayant revêtu l'humanité — et devant subir, dans sa vie humaine, les lois qui conviennent à la nôtre, — il ne peut éterniser sa présence sensible parmi les hommes. Il cesse donc d'être visible dans l'Église ; mais il ne cesse pas d'y être invisiblement, d'en être membre, et par là même d'en être le chef. Pour rendre sensible sa présence, — à nous qui avons des yeux de chair, et voulons à cette société un chef visible à nos yeux, — il s'est donné un vicaire, héritier de sa mission et participant de son autorité (1). Mais le vrai chef, c'est toujours lui, à proprement parler ; il reste à jamais l'âme et la vie de l'Église, dont il ne s'est pas séparé. Ce qu'il y a fait, en sa vie mortelle, il continue de le faire, et jusqu'à l'heure qui marquera la fin des temps, elle gardera l'autorité infaillible qu'il y a mise et y conserve par sa présence. Il n'y a pas de veille ou de lendemain pour lui, à qui tous les temps appartiennent. — « *Christus heri* », disait saint Paul : le Christ était hier ; « *Christus hodie :* » il est encore aujourd'hui ; « *Christus in sæcula !*

(1) Matth., XVI, 18 ; — Luc., XXII, 32 ; — Joann., XXI, 15-17.

les siècles n'épuisent ni sa présence ni son action » (1). — L'Église n'a donc rien perdu de l'autorité qu'il lui assurait en la fondant. L'infaillibilité propre à Jésus-Christ et qu'il lui communiqua, par la constitution du corps enseignant, y demeure indéfiniment, puisqu'il ne s'est point séparé d'elle, et ne peut s'en séparer.

Ainsi, — non seulement au point de vue du raisonnement, mais encore à celui des faits, — l'Église est infaillible. Niez son existence, comme il plaît à certains de le faire (2) : je ne puis vous obliger à croire même à l'évidence, si vous ne le voulez pas ; mais je vous défie de croire à l'existence de la véritable Église, sans accepter, du même coup, l'infaillibilité de son enseignement.

Toutefois, ce n'est pas assez, Messieurs : continuons cette étude. Avons-nous, relativement aux paroles du Christ, l'interprétation des premiers chrétiens et des premiers apôtres, c'est-à-dire de ceux qui ont entendu le Maître, qui étaient ses familiers et devaient être pénétrés de son esprit ? Sans nul doute ; et leur témoignage nous fournit une troisième forme de démonstration.

(1) Hebr., XIII, 8.

(2) Protestants modernes et libres-penseurs, mais pour des causes tout à fait différentes.

Comment les apôtres ont-il compris leur mission? Écoutez ! Un jour de l'an 41, l'Église naissante est troublée par l'inintelligence et le faux zèle de quelques-uns de ses membres, les plus fidèles en apparence. Après avoir déjà subi la persécution, et menacée par les schismes, dont saint Paul prévoyait l'arrivée (1), elle doit se défendre contre les judaïsants qui veulent, en fin de compte, soumettre Jésus-Christ à Moïse. Le corps enseignant se réunit, en ce qu'on appelle quelquefois le *premier concile* de Jérusalem (2), et voici ce que Pierre, présidant la réunion, en qualité de chef de l'Église, écrit aux chrétiens de Cilicie, de Syrie et d'Antioche : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous : *visum est Spiritui sancto et nobis* » (3). — Ainsi l'Esprit-Saint est leur esprit à eux, non pas comme hommes, mais comme représentants de l'Église ; l'Esprit divin est, avec celui de l'homme élevé à l'épiscopat, un même et unique esprit : « *Visum est Spiritui sancto et nobis* ». Et puisque de lui procède toute vérité : *docet omnem veritatem* (4), puisqu'il est la sagesse éter-

(1) I Cor., I, 10 : « Obsecro vos... non sint in vobis schismata ».

(2) On pourrait plutôt dire : *le synode* de Jérusalem. L'assemblée de 41 n'a pas le caractère d'un véritable concile, au sentiment de quelques théologiens.

(3) Act. apost., XV, 28.

(4) Joann., XVI, 13 : « Spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem ».

nelle et ne peut errer, la conclusion est évidente : dans la conviction de ces hommes, — qui savent mieux que personne la pensée de Jésus-Christ, — l'infaillibilité leur a été conférée par la communication de ce divin Esprit (1).

Tel est le commencement de la tradition. A partir de ce moment, j'entasserais, si vous y teniez, les témoignages des Pères et des docteurs, dans la magnificence ou la simplicité de leur langage, et vous y retrouveriez toujours la même conclusion : « l'Église est infaillible » (2). Chacun des hommes qui constituent le corps enseignant garde la marque de la faiblesse humaine, en sa vie, ses pensées, son enseignement personnels. La mission de conserver et de répandre la vérité surnaturelle les fait participants de la mission de Jésus-Christ ; et puisqu'il est infaillible, ils le sont également, — sans contestation possible, — dans les actes de leur ministère.

Concluons : du raisonnement pur et simple, —

(1) Dans les épîtres de S. Pierre, S. Paul, S. Jean, S. Jude, S. Jacques le Mineur, la même pensée transparaît à chaque page, pour ainsi dire : ils sont les organes infaillibles de l'Esprit Saint, à titre d'apôtres. Le mot n'y est pas : la pensée est évidente.

(2) Leurs écrits ne sont que le commentaire de la parole de S. Paul : « Ecclesia Dei vivi, columna et firmamentum veritatis ». (I Tim., III, 15.)

de l'enseignement de Jésus-Christ, — de la tradition ininterrompue, nous tirons la garantie que l'Église est infaillible. Voyons maintenant en quoi consiste cette prérogative.

II

Vous avez d'ordinaire, Messieurs, une idée peu exacte de l'infaillibilité de l'Église.

Vous vous insurgez, à tout propos, contre le dogmatisme, et vous êtes des dogmatisants effrénés. L'enseignement catholique ne renferme qu'un petit nombre de dogmes ; vous tenez à en fabriquer une multitude, évidemment parce que vous connaissez mal l'Église et ne vous rendez pas un compte exact du ministère qui lui convient. Veuillez vous rappeler ce que nous avons dit : l'Église est une société, dont l'autorité se manifeste par un corps dirigeant et enseignant, qui a mission de garder et de répandre dans le monde la vérité révélée. Quand vous prêtez à l'Église la prétention de définir ce qui n'appartient pas à son domaine, je ne puis m'en fâcher : ne pouvant trouver mauvais qu'on rende à ma mère plus d'honneur que moi-même, et qu'on se mette à ses pieds beaucoup plus que je n'y suis. Cependant, si vous invoquez le raisonnement pour arriver à cet

acte d'excessif respect, il m'est permis de m'en étonner, peut-être même d'en sourire : et pourtant vous le faites à chaque instant. Vous voyez des définitions de l'Église où elle ne songe pas à en mettre, et son infaillibilité là où elle n'a rien à faire. L'Église est infaillible relativement aux vérités de foi, et nous avons, dans notre dernière conférence, précisé l'objet de notre foi : les articles du Symbole, les dogmes solennellement promulgués et, — relativement, — les propositions de foi, c'est-à-dire les conclusions nécessaires, mais pas encore définies, des dogmes et articles de foi (1). En dehors de ce terrain, l'infaillibilité de l'Église n'est pas en cause. N'ayant pas encore défini les propositions de foi, elle les abandonne à la discussion, — bien entendu sous réserve de la modestie et de la prudence convenables, — et ne demande pas que l'on affirme un acte de son infaillibilité, avant qu'il se soit réellement produit.

Au corps épiscopal appartiennent la conservation et la diffusion de la vérité surnaturelle. Lorsqu'il est uni à son chef, le Souverain Pontife, et

(1) De Groot, *Summ. de Ecclesia*, q. VIII. Dans cette nomenclature, sont comprises les définitions relatives à l'inspiration des Écritures, aux faits dogmatiques, aux mœurs, à la discipline générale, et à la canonisation des Saints.

par lui, au fondateur de la société chrétienne, ses décisions sont éminemment respectables ; toutefois, l'Église n'y voit pas le témoignage de son infaillibilité. Elle demande la convocation de tout le corps épiscopal en assemblée suprême, — le concile général (1), — présidé par le Souverain Pontife, ou par ses légats munis de ses instructions.. Ainsi représentée exactement, pleinement, absolument, elle rendra des décrets où son infaillibilité se reconnaîtra ; — mais pas ailleurs, ni autrement.

Le Souverain Pontife, chef de l'Église, synthèse de l'épiscopat, lien direct de la société des âmes et du corps dirigeant avec leur fondateur, élève la voix. Parle-t-il *ex cathedra*, suivant l'expression consacrée, c'est-à-dire comme chef de l'Église et vicaire de Jésus-Christ? Il est infaillible (2). Pour lui-même, — quelles que soient sa sainteté, sa science, son expérience, son autorité acquise parmi les hommes, — il ne réclame pas l'infaillibilité que

(1) Les conciles particuliers, par eux-mêmes, n'ont pas le privilège de l'infaillibilité : leur autorité dépend de leur confirmation par le Souverain Pontife. Celle même des conciles généraux tient à cette confirmation, s'ils n'ont été présidés par Pape ou ses légats, et ne sont restés en parfaite conformité avec la direction pontificale.

(2) Math., XVI, 18 : « Tu es Petrus, etc » — « Summus pontifex cum totam Ecclesiam docet, in his quæ ad fidem pertinent, errare non potest ». — Bellarmin, post S. Thomam, *Summ. th.*, 2-2, q. I, art. 10.

vous attribuez, sans raison, à toute parole tombée de sa bouche.

Veuillez donc, Messieurs, comprendre l'enseignement catholique et voir les choses telles qu'elles sont ! A chaque instant, vous réclamez contre l'Église qui asservit, dites-vous, qui étouffe même les intelligences! Où donc, Messsieurs, trouvez-vous trace de cette oppression et de cet asservissement? Dans vos assertions, je vous le concède ; mais ces fantaisies et la doctrine de l'Église ne sont pas absolument de même valeur, et je crois permis de douter que vous compreniez bien cette doctrine. Vous lui prêtez!... On ne prête qu'aux riches, direz-vous, soit : mais elle vous dispense de l'enrichir : contentez-vous de lui donner ce qu'elle réclame. Elle est infaillible en matière de foi et de morale; elle excerce son autorité infaillible, par le corps épiscopal, représentant officiellement la société des âmes et son chef Jésus-Christ, ou par le souverain Pontife parlant *ex cathedra*, au nom de l'épiscopat et de l'Église. Ne sortez pas de là, Messieurs, et ne donnez pas plus à qui ne vous demande pas davantage. Ainsi nous restons sur un terrain parfaitement rationnel, où rien ne peut choquer le plus exigeant des esprits : et nous pouvons poser à l'histoire une question, semblable à

celle que nous posions à propos de l'immutabilité : « En fait, l'Église s'est-elle montrée infaillible? »

Des allégations contraires, il n'en manque pas, vous le savez mieux que moi. A entendre les adversaires de l'Église, de même qu'elle a varié, elle a erré et s'est trompée en mainte circonstance. Très bien ! Mais, dirai-je à bon droit, veuillez préciser vos accusations; indiquez l'heure et le fait, dans lesquels se rencontre réellement la preuve que l'Église a cru ou professé l'erreur. Quand vous m'aurez apporté une affirmation nette, précise, facile à contrôler, je la discuterai sans hésiter. Jusque-là, permettez-moi de croire qu'il y a mieux à faire et que tout ce verbiage ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

En fait l'Église ne s'est pas trompée, et à l'heure présente, il n'y a toujours que sa doctrine debout. Les vôtres, Messieurs, — (je dis : les vôtres, parce que vous en êtes trop facilement les complaisants,) — ont été cent fois démenties et menacent de l'être plus d'une fois encore. Il vous serait difficile de composer un *Credo* qui résiste à l'examen le plus superficiel, avec les enseignements humains les plus applaudis, depuis dix-neuf siècles! Au lieu que, tous les dimanches, quand vous assistez à la messe, vous entendez partout chanter le même *Credo*,

dont on peut dire en substance qu'il nous vient des Apôtres.

Il n'y a réellement rien de changé dans ce symbole : l'Église n'y a rien modifié, absolument rien (1), et je vous défie de trouver un seul de ses articles en défaut, d'y montrer même l'ombre d'une erreur, d'y voir caché le principe d'une variation quelconque. L'Église peut s'en remettre sans crainte au jugement des hommes, dans l'intégrité absolue de sa doctrine primitive, et l'infaillibilité parfaite des jugements qu'elle a dû prononcer. Elle peut se présenter aussi toute vierge, toute sainte, à Celui qui l'a envoyée. Dans les tempêtes et les orages, la poussière et la boue du chemin ont pu mettre à la frange de son manteau des souillures vite lavées dans le sang et les larmes; elles n'ont pu atteindre la beauté de son visage et le divin Époux peut toujours lui dire : « Vous êtes ma toute belle, il n'y a pas de tache en vous. Venez et recevez la couronne que j'ai préparée à votre règne : *Tota pulchra es et macula non est in te. Veni coronaberis* » (2). Messieurs, joignons nos mains à celles du Maître ; et

(1) Nous avons dit, à propos de l'immutabilité de l'Église, pourquoi nous ne pouvions regarder l'addition du *Filioque* comme changement. Nous disons la même chose relativement aux autres modifications apparentes du Symbole primitif conservé par S. Ambroise et Rufin. — Cf. Fouard, *Saint Pierre*, c. XIII, etc.

(2) Cant., IV, 7-8; V, 2.

puisqu'il daigne d'abord fléchir le genou devant la bien-aimée, prosternons-nous à ses pieds avant de mettre à son front le diadème de sa gloire : « Vous êtes toute belle, ô mère vénérée, et il n'y a pas de tache en vous ! »

III

Même contre l'évidence, l'homme, vous ai-je dit, s'épuise en objections.— Vous connaissez celle-ci : « Avec l'infaillibilité de l'Église, que devient l'indépendance de l'esprit humain ? » — Eh bien ! Messieurs, si cela vous fait plaisir, donnons quelques instants à la solution de cette difficulté, qui ne mérite pourtant guère de retenir une intelligence sérieuse.

L'objection tient à une confusion déterminée par l'ignorance de la question. — On me reproche, paraît-il, de vous dire que vous ignoriez trop de choses. « Ce n'est pas gracieux, assure-t-on, et ce n'est pas le moyen de gagner vos sympathies ». Je crois qu'on se trompe : vous parler franchement est, à mon avis, le meilleur moyen de vous plaire. S'il y a beaucoup de choses que vous ne savez pas ou savez mal, je ne vous le reproche qu'avec réserve, parce que vous n'êtes pas toujours responsables de cette insuffisance ; mais comme je suis ici pour y re-

médier, je n'ai le pas le droit de me faire votre disciple ou votre camarade. Je suis votre maître(1), et dois vous parler *sicut potestatem habens* (2), avec confiance en votre intelligence et votre loyauté.

La confusion, dont il s'agit, tient à l'ignorance des rapports entre l'Église et l'esprit humain.

Les connaissances ou les vérités sont de trois catégories : les vérités de l'ordre surnaturel, qui nous viennent de la révélation, — les vérités de l'ordre purement scientifique, qui n'a rien de commun, en soi, avec la révélation, — et enfin les vérités de l'ordre philosophique, qui se constitue d'un certain nombre de connaissances mixtes ou intermédiaires. De sorte, pourrions-nous dire, que la foi et la raison ont chacune leur domaine parfaitement distinct, séparé ou réuni, à votre gré, par un terrain commun où les vérités naturelles compénètrent parfois les vérités surnaturelles, au point de se confondre avec elles.

Voilà donc trois règnes ou trois domaines. Dans celui de la révélation ou de la foi, vous ne pouvez vous étonner que l'Église soit juge. Sa mission est de sauvegarder la vérité surnaturelle : elle est donc ici l'arbitre indiscutable de toutes les discussions.

(1) II Tim , II : « In quo (Christo) positus sum ego prædicator et apostolus et magister gentium. »
(2) Matth , VII, 29.

Allez-vous en conclure qu'elle entrave la libre action de l'esprit humain? Erreur! Vous pourriez en dire autant de toutes les sciences. Voyons, Messieurs, en est-il une plus absolue de principes et de conclusions que celle des mathématiques ? Parce que l'esprit humain ne peut y remettre sans cesse en question les principes ou les lois, en concluez-vous qu'il est entravé dans l'étude et restreint dans la connaissance? Pas le moins du monde. Les grands mathématiciens vous disent, au contraire, que la sécurité absolue des principes et l'indiscutabilité des conclusions leur sont des garanties, des points d'appui, le tremplin, — oserai-je dire, — qui les lance dans les profondeurs de la vérité mathématique.

Rien de périlleux comme les principes fluctuants ; on ne sait pas d'où l'on part. Rien de périlleux comme l'absence de jalons, le long du chemin : on ne sait pas où l'on est de la route. Rien de périlleux comme l'absence de but défini : on ne sait pas où l'on va. Donc plus le point de départ, le chemin, le but sont nettement définis, — et plus aussi l'esprit est libre, alerte, joyeux, tranquille en son enthousiasme et ferme en ses espérances.

Dans l'ordre surnaturel, l'Église fait ce que nous

venons de dire. Ses dogmes et ses définitions, — qu'elle ne permet pas de remettre en question, — deviennent le point de départ, d'où l'intelligence s'élance, en pleine liberté, dans les profondeurs de l'infini, — sûre de l'atmosphère, de la lumière, de l'espace. Loin de gêner l'esprit humain dans sa recherche de l'infini, l'Église l'y invite : et c'est pour l'y mettre à l'aise, qu'elle lui donne un point de départ certain, — qu'elle jalonne de ses définitions la route où il s'engage, — et lui montre, là-haut, Dieu divinisant l'homme, comme terme de ses efforts. Elle a ainsi créé ces grandes écoles et ces maîtres sans rivaux, qui représentent la théologie et la philosophie catholiques à travers les siècles.

Vous êtes bien difficiles à satisfaire, si saint Paul, saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, Bossuet, Châteaubriand, Lacordaire, ne vous paraissent pas représenter suffisamment l'indépendance de l'esprit humain ! Il faut renoncer à vous contenter, si leur langage ne vous semble pas une magnifique formule de la pensée humaine,— si vous ne sentez pas qu'ils ont été les initiateurs d'un merveilleux progrès ! Je vous disais naguère du dernier de ceux que j'ai nom-

més : « Nous vivons encore de son effort; » et cela est si vrai que chacun de vous, sans le savoir et peut-être sans le vouloir, — (car cet homme a suscité des oppositions à la mesure de son génie et de sa vertu), — chacun de vous est un lacordairien : votre âme est faite, pour ainsi dire, de son âme. Cet esprit qui s'élève, en cherchant toujours à voir davantage, — ce cœur qui aspire toujours à plus aimer, — cette énergie dont les élans cherchent à atteindre des horizons toujours plus reculés, — vous les avez pris, et vos fils les ont pris par vous, au pied de la chaire où enseignait l'homme admirable, qui représente si bien la pensée humaine épanouie au soleil de la vérité surnaturelle.

Oh! non, l'Église ne gêne pas l'esprit désireux de la vérité. Elle demande la réserve et la modestie, comme il est nécessaire à la dignité même de la raison ; mais elle laisse à l'horizon sa fuite devant le regard, — à l'abime sa profondeur, — à la vérité les espaces infinis à explorer et à conquérir. Elle est vraiment heureuse, quand un esprit plus hardi l'interroge, et qu'une voix plus éclatante la glorifie ! Quelle joie pour elle, Messieurs, d'avoir entendu Dominique, Thomas d'Aquin et Lacordaire parler d'elle, en cette enceinte ! Quelle

éloquence en ces pierres vénérables, si elles pouvaient nous dire les émotions qui les ont fait tressaillir, le frémissement qui les secouait, à ces éclats de pensée et de parole, à ces illuminations des âmes, à ces révélations toujours plus profondes du Seigneur Dieu, parlant par des lèvres humaines et mettant son propre cœur dans les poitrines d'où jaillissaient les flammes de son amour ? Ah ! ce n'est pas l'Église qui gênera jamais votre curiosité, si vous apportez, dans l'étude où elle-même vous convie, la gravité et la discrétion qui conviennent aux intelligences droites et à la véritable science.

L'Église vous abandonne l'ordre purement scientifique : *Mundum tradidit Deus disputationi eorum* (1), comme dit l'Écriture. C'est un champ où l'Église ne prétend pas intervenir, en raison de sa mission divine.

Veuillez me permettre, Messieurs, de m'arrêter un instant avec vous à l'une de ces difficultés, — que je dirais vieille comme le monde, — si elle ne datait seulement du XVIIe siècle.

Vous l'avez déjà sans doute dans la pensée, et vous riez du piège naïf que je vous tends : il s'agit de la condamnation de Galilée. — « Dans l'ordre

(1) Eccles., III, 11.

purement scientifique, l'Église, dites-vous, n'intervient pas ? Et Galilée ? » — Croyez-vous sincèrement, Messieurs, à cette plaisanterie, si vous êtes au courant de la question (1)? Pour ceux de vous qui ne la connaîtraient pas assez, veuillez me permettre de rappeler les faits?

Ce n'est pas d'aujourd'hui, — (car cela date du septième siècle avant notre ère, et l'Église n'existait pas encore en ce temps-là), — que des savants ont contesté l'immobilité de la Terre et le mouvement du Soleil. Pythagore en était. L'esprit humain, qui s'est toujours prétendu infaillible, a commencé par abandonner la théorie de Pythagore, et le système contraire de Ptolémée a prévalu pendant des siècles.

Or il se trouvait, au Moyen Age, un cardinal, nommé Nicolas de Cusa... Ces cardinaux sont d'étranges gens : ils sont évêques (2), conduisent des églises particulières, prennent part au gouvernement de l'Église universelle, accomplissent des

(1) Dont M. Gaillardin dit si justement, dans son *Histoire de Louis XIV*, t. Ier p. 161 : « Il (Descartes) se livrait en Hollande à l'étude des sciences, à l'époque même du procès de Galilée (1633). Ému de cette cause, mal comprise dans le public et qui devait l'être plus mal encore par la suite, il déclarait l'intention de renoncer à ses travaux, si la doctrine du mouvement de la terre était *véritablement* condamnée, ne voulant à aucun prix soutenir ses théories contre l'autorité de l'Église. » (*Descartes au P. Mersenne*, janvier 1634).

(2) Nicolas, né à Cusa-sur-Moselle, archidiacre de Liège, évêque de Brixen, legat du Saint-Siège, est l'auteur d'ouvrages qui constituent trois volumes in-folio.

légations, pacifient des peuples et trouvent encore le temps, — le soir, d'observer les astres, et, — le matin, d'écrire leurs observations! Or, Nicolas de Cusa, familier des vieux Grecs, reprit la théorie de Pythagore, l'exposa si bien qu'elle frappa les esprits sérieux et que le pape Eugène IV en devint le disciple.

Vingt ans après la mort de Cusa, naissait Copernic, un chanoine danois ou polonais. Ces chanoines sont aussi gens étranges ; ils chantent l'office, confessent, prêchent, visitent les pauvres et les malades, et, comme les cardinaux, ils observent les astres! Copernic inventa le système qui porte son nom (1); car, Messieurs, il faut s'y résigner, Galilée n'a pas découvert la rotation de la Terre et l'on ne dit pas le « système de Galilée » — mais le « système de Copernic ». Le chanoine détermina très nettement la théorie du mouvement de la terre autour du soleil, en quoi il parut si peu hétérodoxe qu'il se trouva un pape, Paul III, pour être enthousiaste partisan de cette doctrine.

Copernic fut continué, au temps même de Galilée, par un protestant qui s'appelait Jean Képler (2);

(1) Nicolas Copernic, chanoine de Frauenbourg, professeur à Rome, reprit le système de Pythagore et formula sa théorie planétaire, d'après Philolaüs, dont il rectifia les assertions. Son livre est dédié au pape Paul III.

(2) Né à Weil, dans le Wurtemberg, professeur à Graetz et à

et ce savant, — tout protestant qu'il fût, — compta parmi ses disciples et ses amis les Jésuites des écoles allemandes... Ils sont étonnants, ces Jésuites, bien plus encore que les chanoines et les cardinaux! Ils représentaient, à cette époque, la vie littéraire, historique, philosophique, astronomique de l'Allemagne, et furent les tenants de Képler, sans que personne s'en étonnât. Vint Galilée. Qu'avait-il donc trouvé? Ce que Nicolas de Cusa (1) avait retrouvé en Pythagore, ce que Copernic (2) avait retrouvé en Nicolas de Cusa, ce que Képler (3) tirait de Copernic. Comme inventeur, il arrivait un peu tard : mais,— ce qui l'eût très bien posé, en notre temps,— il avait la facilité de parole, à laquelle Paris donne un nom, que vous avez certainement dans l'oreille et sur les lèvres. Gai viveur, large de mœurs, très peu gêné par la foi, ami des hérétiques italiens (4), il éleva bientôt la prétention de fixer le sens des Écritures (5) : les choses

Lintz, devint le favori de l'empereur Rodolphe II, et fut l'ami de Tycho-Brahé.

(1) 1401-1454.

(2) 1473-1543.

(3) 1571-1630. — Képler et Galilée (1564-1642) étaient donc contemporains.

(4) C'est le portrait qu'il trace de lui-même, ou dont les traits sont dus à ses familiers.

(5) Quoiqu'on en dise, c'est là son grand tort, au sens même de Mallet du Pan, un genevois peu suspect de partialité envers l'Église. (*Mercure de France*, juillet 1784.) — Nous l'avons vu plus haut,

devaient mal tourner. Il avait librement professé la rotation de la Terre autour du Soleil; personne n'avait rien dit, le pape étant de son avis, et même tout à fait de ses amis. Quand, devenu, — suivant la parole de Mallet, — « de bon astronome mauvais théologien », il lui prit fantaisie de plier l'Écriture à ses idées, — ce qui était un peu risqué, vous l'avouerez, — on se récria, d'autant plus que la mode était alors à l'interprétation libre des Écritures, avec grand péril pour le bon sens et la foi.

Une première condamnation anonyme le frappa en 1616, mais ne tarda pas à être singulièrement atténuée par la permission donnée, — quatre ans plus tard, — de professer la théorie de la rotation de la terre, *comme hypothèse*, en dehors de toute prétention exégétique. De plus, la doctrine de Copernic était mise hors de cause et maintenue dans l'enseignement des écoles. Le peu de prudence et de loyauté, pour ne rien dire de plus, dont Galilée fit preuve le ramena, sept ans plus tard, devant les tribunaux ecclésiastiques, qui se montrèrent plus exigeants, cette fois.

Sans doute, la commission nommée pour l'examen de la cause s'est lourdement trompée; mais, il

Descartes doutait que Galilée eût été *véritablement* condamné cause de son système. — V. le texte même des décrets.

est presque inutile de le dire, sa décision n'engageait pas vraiment l'Église, puisqu'elle ne fut jamais sanctionnée par les Souverains Pontifes dans les conditions nécessaires à une pareille autorité (1). D'autre part, elle s'est trompée sur une question de science naturelle, mais non sur le rôle de l'Église, qui est d'interdire à la science d'entrer, hors de propos et de mesure, dans le domaine de la foi. Rendons à Galilée cette justice qu'il s'exécuta avec une désinvolture merveilleuse; la fameuse parole : « *E pur si muove* », appartient à la légende et pas du tout à l'histoire. Il déclara qu'il s'était trompé, pleinement, complètement, absolument, — tout ce qu'on voulut. Il eut en conséquence cette singulière prison que vous connaissez, et qui lui permettait de se promener assez loin, fort loin même du lieu de sa réclusion. Il y avait des revenus très convenables, ne s'y trouvait pas malheureux, ne demandait pas que cela changeât trop vite, et se fût peut-être permis de sourire à la pensée de nos gémissements, — que n'eussent pas compris davantage ses nombreux amis du clergé romain et même de la cour pontificale (2).

(1) Cf. De Groot, *De Ecclesia*. — Ce théologien, justement estimé, est tout à fait moderne et c'est pourquoi nous attirons l'attention sur ses conclusions. (*V. op. cit.*, t. II, pp. 169 et seqq.)

(2) Voir sur cette question, outre les *Pièces du procès de Galilée*,

Êtes-vous satisfaits, Messieurs, et reste-t-il quelque chose de ce fameux incident? — « *E pur si muove,* » comme c'est beau! Quel dommage que ce ne soit pas vrai, ni même vraisemblable!

Nous voici, Messieurs, sur le terrain philosophique, — celui des vérités ou des connaissances qui peuvent être à la fois d'ordre rationnel et révélé. L'existence de Dieu, son unité, ses attributs, l'existence et l'immortalité de l'âme, — tout cela est d'ordre rationnel, mais appartient aussi à la révélation.

L'Église a, de droit primordial, la surveillance de ces doctrines. Vous demandez pourquoi? Parce que Dieu nous a fait l'honneur de confirmer de sa parole ce que la parole humaine affirmait. Y trouvez-vous à redire? Saint Thomas d'Aquin vous répond : « Dieu a voulu que vous eussiez ainsi plus

—H. de l'Epinois (*Question de Galilée*); R.P. de Groot (*De Ecclesia*), — Card. Hergenroether (*Hist. de l'Eglise*), etc., Nous avons tenu à citer surtout les plus récents des travaux relatifs à Galilée : c'est pourquoi nous laissons dans l'ombre De Falloux (*Correspondant*, 1847, pp. 481-520,) — Darras (*Hist. de l'Eglise.*) — etc. Il est cependant intéressant de rappeler lè protestant Brewster (*Martyrs of science*), et surtout les *Dépêches* diplomatiques de Guichardin (1616), ainsi que l'*Apologie* de Campanella (1622). Le décret qui frappait le *Dialogus* de Galilée fut retiré en 1758, et pourtant Moréri, à la même époque, n'acceptait sa théorie qu'avec hésitation (V. *Galilée*) : preuve que le monde savant partageait encore les répugnances de la commissiou de 1653.

de lumière, que vous l'eussiez plus facilement et plus sûrement, qu'il y eût, par conséquent, plus de sécurité et de fécondité dans vos études » (1). — Mais alors, loin de vous gêner, l'Église vous ouvre des horizons fermés à la raison. Donnant à la vie une fin surnaturelle, au lieu d'une fin simplement naturelle, — élevant l'esprit et la volonté jusqu'à l'ordre surnaturel, au lieu de les restreindre à l'ordre naturel, — elle propose à l'activité humaine un champ infiniment plus vaste que celui de la raison. Elle porte devant l'homme, non plus la pâle lampe de la science, mais le soleil étincelant de la révélation. Viendra-t-il se plaindre que sa route soit trop éclairée et son effort trop aidé, que toute sa vie soit incessamment renouvelée par les influences ajoutées à celles de sa nature?

Où donc est la gêne imposée par l'Église à l'intelligence humaine? A-t-elle gêné les Apôtres, les Pères, les Docteurs? A-t-elle gêné les vrais philosophes et les vrais savants? A-t-elle entravé l'essor des intelligences vraiment puissantes? Non, Messieurs. Elle a gêné, c'est vrai, les esprits faux ou vulgaires ; elle a gêné les Voltaire et les Renan, en leur scepticisme orgueilleux et démoralisateur. Mais elle n'a pas gêné, en notre siècle, les

(1) *Summ. Gent. Introd.*, c. IV.

Châteaubriand, les de Maistre, les Ampère, les Pasteur. Elle n'a gêné aucun de ceux qui ont représenté noblement la puissance de penser et de parler. Elle les a aidés, tout au contraire, comme elle les aidera toujours. L'esprit humain s'agite, troublé et indécis, ne sachant jamais où poser sa tente, même pour une heure : et pourtant il déclare qu'il bâtit des palais, pour avoir entassé quelques mottes de terre, abri d'une nuit troublée par tous les orages et toutes les terreurs. Pendant ce temps, l'Église prépare à l'intelligence des conquêtes nouvelles et sûres, et fait à la vérité un asile, où la raison est toujours certaine de la retrouver, pour lui rendre ses hommages et lui emprunter le rajeunissement de sa vie.

Seigneur, Dieu de vérité et de miséricorde, nous vous remercions d'avoir fondé votre Église, de lui avoir communiqué votre autorité, de la faire vivre en ce corps enseignant dont la parole est infaillible. Nous vous remercions, en ce monde qui change incessamment (1), d'avoir mis votre Église qui ne change pas ; d'avoir, à l'agitation de notre esprit toujours sujet à l'erreur, opposé cette stabilité. Seigneur, nous vous remercions, dans les tris-

(1) I Cor., VII, 31 : « Præterit figura mundi. »

tesses et les déceptions de la vie intellectuelle, de nous avoir donné l'assurance que nous ne perdrons pas la lumière de votre vérité et la paix de sa possession. Seigneur, nous vous remercions d'avoir dit au premier des évêques chargé de continuer votre ministère : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église : l'enfer essayera, il est vrai, de prévaloir contre elle. N'ayez pas peur; j'ai vaincu le monde (1), et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles (2). Et puisque moi, l'infaillible Vérité, je reste avec vous; puisque je suis toujours le chef de cette Église, dont vous êtes les membres, les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (3) ».

(1) Joann., xvi, 33.
(2) Matth., xxviii, 20.
(3) Id., xvi, 18.

SIXIÈME CONFÉRENCE

AUTORITÉ DE L'ÉGLISE ENSEIGNANTE

Monseigneur,
Messieurs,

La vérité surnaturelle, c'est-à-dire inaccessible aux efforts de la raison laissée à elle-même, nous a été révélée par Notre Seigneur Jésus-Christ, en sa forme complète et définitive. De cette révélation, il est résulté une société des âmes, — un ensemble d'hommes vivant de la croyance et de l'espérance en Notre Seigneur Jésus-Christ. Cette société des âmes, qui a tous les caractères des sociétés véritables, a, comme elles aussi, pour principe de vie et d'action, une autorité d'origine divine, — puisque l'autorité ne peut pas avoir d'autre origine, —

mais de caractère absolument particulier, infiniment plus relevé, et qu'il nous faut étudier aujourd'hui.

Ainsi se ferme le cycle de nos études, — que j'appellerai volontiers préparatoires. Nous ne sommes point entrés dans l'intime de la question, puisque nous n'avons pas abordé la constitution et le gouvernement de l'Église enseignante. Ce que nous en avons dit toutefois a déjà pu vous indiquer la nature et l'étendue de l'autorité qui lui convient.

La multitude ne peut pas faire directement acte d'autorité : elle doit déléguer son autorité à des représentants qui deviennent ainsi la société réellement agissante et gouvernante.

L'Église suit les mêmes lois. Elle se fait représenter, comme toute autre société, par un corps, dans lequel son autorité se manifeste, vit, agit, et qui s'appelle du même nom qu'elle : l'Église enseignante et dirigeante.

Quels sont les caractères de l'autorité ainsi déléguée ? Nous le voyons du premier coup d'œil, les mêmes qui conviennent à l'Église : autorité d'une société spirituelle, universelle, d'origine et de mission divines, — par conséquent, d'action et de pouvoir absolument à part.

Nous allons le montrer dans une étude rapide, mais qui vous satisfera pleinement, je l'espère. Après l'exposé de la doctrine relative à l'autorité de l'Église, nous aborderons l'objection, qui est peut-être déjà dans vos esprits : « L'autorité de l'Église, avec les caractères que vous lui assignez, laisse-t-elle subsister l'autonomie des peuples et l'indépendance des gouvernements ? » Problème souvent posé et souvent résolu, mais qui reste la raison des différends, — des malentendus surtout, — qui divisent l'Église et l'État, dans les temps où nous vivons.

Tel est, Messieurs, le sujet de notre conférence. Je le traiterai aussi simplement que possible, afin de le rendre plus saisissant. Je compte, comme toujours, sur votre sympathie : mais je fais un appel spécial, permettez-moi de le dire, à votre parfaite loyauté !

I

Un seul mot suffit à caractériser l'autorité de l'Église enseignante : c'est une autorité suprême. Elle est au-dessus de toute autre, à toute la distance qui sépare la terre du ciel, l'homme de Dieu.

L'Église, en effet, est une société spirituelle, la société des âmes qui ont préoccupation de ce qui leur convient avant tout : la vérité surnaturelle. Par conséquent, cette société est au-dessus des autres, de toute la hauteur où l'âme se tient au-dessus du corps,—les intérêts de l'esprit au-dessus des intérêts matériels, — les intérêts éternels au-dessus des intérêts temporels. Dès lors cette affirmation s'impose : l'autorité, qui a pour objet la conservation et le développement d'intérêts essentiellement matériels et temporels, — ou si vous l'aimez mieux, surtout matériels et temporels, — est subordonnée à une autorité qui vise plutôt la vie intellectuelle et morale, sauvegarde et développe les intérêts de l'esprit ou de l'âme, atteint

l'éternité, au delà des temps, et l'immensité au delà de l'espace. A ce premier point de vue, l'autorité de l'Église est donc une autorité suprême.

Il y a mieux : l'autorité d'une société est proportionnelle, — dans son action, — à l'étendue et à la durée qu'elle comporte par sa notion même.

Or l'Église n'est point mesurée par les frontières d'un État, ou les limites d'un peuple : elle est l'humanité même, que Jésus-Christ est venu racheter et diviniser, par le sacrifice de la croix et l'enseignement de l'Évangile. Nul homme n'en est exclu ; tout homme au contraire y est appelé et, par ce fait seul, obligé d'en être. Elle a dès lors, sur toutes les sociétés, une supériorité manifeste.

Pour la durée, il en est de même. Elle précède tous les peuples dans l'existence : elle en a vu beaucoup mourir, elle en verra d'autres, et se promet de durer autant que l'humanité. Bien plus : parce qu'elle est la société des âmes, elle ne quitte le temps que pour entrer dans l'éternité. Les siècles de son avenir ne se nombrent point par les volumes des annales humaines, mais par les récits que Dieu se fait à lui-même de son existence et de son action : nouvelle raison, pour elle, de revendiquer une autorité suprême.

Mieux encore. Ce caractère d'universalité ne lui convient pas seulement en ce que, — dans l'espace, la durée, le nombre, — elle prime les sociétés humaines; mais en ce qu'il n'y a pas, dans l'âme, un mouvement qui ne relève d'elle : car il n'y en a pas qui ne relève de l'autorité suprême de Dieu. Il n'y a pas de pensée qui ne dépende de la vérité pleine, qui est la vérité surnaturelle; pas un acte qui ne procède des lois de la morale suprême, qui est la morale surnaturelle; pas d'autre fin à la vie de l'homme que celle fixée par Jésus-Christ. Il en résulte que l'âme est saisie, — depuis la sensation initiale jusqu'à la volonté pleinement réalisée, — par la direction de l'Église : à quoi jamais société humaine n'a pu prétendre. Le meilleur de mes pensées est étranger à toute direction humaine; le meilleur de mes affections s'y dérobe; le meilleur de mes volontés doit presque toujours s'en affranchir; le meilleur de ma vie a pour souci constant de lui échapper. Je ne puis pas en dire autant de l'Église. Elle vient s'asseoir au plus intime du foyer pour en surveiller, oserai-je dire, les cendres où une étincelle va tout à l'heure se réveiller. Elle vient s'asseoir aussi au bord de la tombe, pour affirmer, ou plutôt pour effectuer mon entrée dans la véritable

vie : elle a réglé tout ce qui est de mon action dans le temps, afin d'y assurer l'espérance de l'éternité. Par conséquent elle est, par l'autorité qui lui convient et doit répondre à sa nature, infiniment au-dessus des sociétés humaines, bien plus encore que le ciel au-dessus de la terre,— autant que moi, transformé par le sacrifice de Jésus-Christ et divinisé par les mérites de sa Rédemption, je suis au-dessus de l'homme uniquement soucieux de cultiver la terre et d'en manger les fruits.

C'est une autorité suprême, parce qu'elle est purement spirituelle et parce qu'elle est universelle : suprême aussi parce qu'elle est unique, en ce sens qu'elle incarne pleinement et immédiatement l'unique autorité qui s'impose à l'homme, celle de Dieu.

Toute autorité, avons-nous dit, est d'essence divine, et pour l'établir il nous a suffi de rappeler ce fait, que tous les hommes sont égaux par nature. Les inégalités de naissance et de ressources ne sauraient créer que des accidents ; elles ne modifient pas le fond des choses et la nature reste la même.

Or pour définir l'autorité qui devra régir la vie, ce n'est pas aux accidents, mais à la nature même, qu'il faut s'adresser, et, dès lors, il n'y a pour

moi qu'une autorité acceptable : celle de Dieu. J'en subirai qui paraissent venir des hommes, parce que médiatement elles viennent aussi de Dieu ; mais si un homme, — en raison de sa force, de sa richesse, de sa noblesse, de ses fonctions, — se prétend mon supérieur, je m'incline avec les égards que réclame son âge, la sainte terreur que la force peut inspirer ou le respect dû à la supériorité de l'intelligence ; mais je ne reconnais nullement en lui de souveraineté. Je n'ai qu'un maître en ce monde : c'est Dieu, et — dans la mesure où Dieu se montre, — je me crois tenu à obéir. Mais alors à quelle hauteur ne monte pas l'autorité de l'Église, puisqu'elle est divine, comme toute autorité véritable, et à bien plus forte raison ! Celle qui agit sur les hommes, pour le service d'intérêts matériels et temporels est une autorité relative : celle de l'Église suppose la plénitude.

Voulez-vous me permettre une comparaison ? L'épée, qu'elle soit aux mains d'un Napoléon ou d'un sergent de ville, est toujours l'épée ; mais celle du sergent de ville menace aussi bien le chien vagabond que la poitrine du révolutionnaire ou de l'assassin. Celle de Napoléon ne peut servir à ces besognes : elle frappe les coups de Marengo ou d'Austerlitz, et, pour se briser, il lui faut Waterloo.

Ainsi de l'autorité divine. Elle est participée, c'est vrai, en toutes les puissances régulières, — toujours semblable à soi-même, mais singulièrement différente dans les applications qui s'en peuvent faire. Lorsqu'il s'agit d'assurer avec le sabre la perception des impôts, ou de mettre à la tête du martyr la couronne éternelle, vous n'admettrez pas, je pense, que les deux coups soient de même valeur et de même portée. Soyez logiques, et dites que l'autorité de l'Église, — en raison de la destinée qui lui est faite, des intérêts qu'elle sauvegarde, des progrès qu'elle assure, des revanches qu'elle prépare, des espérances qu'elle doit couronner un jour, — est au-dessus des autres, autant que les inspirations du génie sont au-dessus d'une pensée vulgaire. L'autorité divine est là, plus divine que partout ailleurs : ou plutôt nous ne pouvons constater la divinité de l'autorité d'une façon qui frappe le premier regard, pénètre jusqu'au fond de l'âme, et fasse taire toutes les objections, qu'en la rencontrant dans l'Église enseignante.

Donc, en raison de ce qu'elle est spirituelle, universelle, et divine, l'autorité de l'Église plane au sommet des choses. Toutes les autres lui sont ce que pouvaient être les plus jeunes à l'aîné, lors-

que l'organisation de la famille faisait une si large part au fils privilégié. Si nous ne sommes pas étonnés qu'on assigne, parmi les nations, la première place à la France, fille aînée de l'Église, il ne faut pas trouver étrange qu'entre les sociétés du passé et de l'avenir se lève cette fille aînée du cœur de Dieu, la sainte Église de Jésus-Christ.

II

Il semble, Messieurs, que je vous retiendrais inutilement au développement de cette pensée : Comment agit-elle ? — Mais comme il convient à une pareille autorité : c'est-à-dire qu'il n'y a, dans le monde, ni une association, ni par conséquent un peuple, qui se puisse émanciper de l'autorité de l'Église. Elle les contient dans son étendue; elle les enferme dans sa durée ; dans son action, elle les pénètre ; toutes les pensées, toutes les volontés, tous les actes, trouvent en elle leur naturelle illumination et leur suprême régulatrice.

Je sais que cela froisse singulièrement l'orgueil humain, surtout dans le temps où nous sommes ! Être, parmi ses concitoyens, l'un des représentants de la puissance intellectuelle, — philosophique ou scientifique, — et devoir se dire que l'on dépend de l'Église, cela peut être dur, Messieurs ; mais il en faut passer par là ! Être revêtu de la dignité

royale, impériale, ou de cette puissance populaire qui a la prétention d'effacer les autres, et se dire qu'il faut s'incliner devant l'Église, c'est dur; mais il en doit être ainsi !

Un homme, quel qu'il soit, est inférieur à l'humanité, qui n'a de représentation suffisante que dans l'Église ; donc un homme, quel qu'il soit, est inférieur à l'Église. Il n'y pas de doctrine humaine qui puisse créer une autorité intellectuelle indépendante de la révélation : donc toute intelligence est soumise à l'autorité, qui garde et développe la révélation, c'est-dire à l'Église. Il n'y a pas d'autorité matérielle, qui ne soit soumise, par sa nature même, à une autorité d'ordre spirituel : donc les couronnes des princes, des rois, des empereurs, de quiconque représente l'autorité parmi les hommes, sont sujettes de l'autorité de l'Église. Finalement, il n'y a rien, dans l'humanité, qui ne soit sujet de Dieu ; puisque Dieu a daigné se révéler de telle manière que la révélation continue de régir les intelligences et les volontés, par le ministère de son Église, et que l'autorité de l'Église est, dès lors, celle même de Dieu. il n'y a ni homme, ni association, ni peuple, qui puisse, — au nom de l'intelligence, du génie, de la naissance, de la richesse, de la force, — se mettre au-dessus de Jésus-Christ,

visible sur la terre, par la sainte Église catholique.

Il faut, en effet, bon gré mal gré, en venir à cette conclusion : l'Église n'est autre chose que la continuation de Jésus-Christ à travers les siècles, et quand même nous n'aurions pas à lui assigner, — comme à une société exceptionnelle, — les caractères que nous avons indiqués, il faudrait encore, — ne fût-elle plus qu'une poignée d'hommes redescendue aux catacombes, et portât-elle la tête du dernier de ses pontifes à l'échafaud, — dire qu'elle est l'autorité par excellence, ou plutôt qu'elle est la seule autorité, devant laquelle il convienne aux hommes de s'incliner.

Je puis vous étonner, Messieurs, mais laissez-moi épancher mon âme et essayer de réveiller la vôtre, endormie peut-être dans l'oubli de ces grandes pensées.

C'est la gloire de la vérité et de la raison, c'est la gloire de la conscience humaine, d'avoir à s'incliner seulement devant une autorité si haute. Je suis une âme dans une chair, un être pour qui les siècles de l'éternité et les profondeurs de l'immensité sont la seule durée et la seule étendue qui lui conviennent : et, dans la prison qui s'appelle ma chair, je demande que les murs en soient démolis au plus vite, « *Cupio dissolvi*, » afin d'aller à

Jésus-Christ, aux côtés duquel je serai dans la vie qui me convient.

Or les autorités et les sociétés de la terre me parlent sans cesse de progrès matériel, d'utilisation du jour présent ; elles ne parlent jamais, en fin de compte, que de rester dans la prison de la chair, et vous voulez que je ne me tourne pas vers l'autorité qui parle à mon âme, m'ouvre les horizons et m'assure la durée qui conviennent à mon âme! Vous voulez que je courtise une autorité qui naît d'une révolution et disparaîtra dans une révolte, ou se prétend héritière de parchemins qu'un arrêt de Parlement déchire ! Vous voulez que telle soit l'idole, à qui je porte mes adorations! Arrière, Messieurs! Je suis un homme, c'est-à-dire surtout une âme : par elle, j'habite les régions de l'esprit, qui sont le vestibule des clartés surnaturelles; mon trône, à moi, est au ciel, et l'autorité qui me guide en ce chemin, m'ouvre cette porte, m'assied sur ce trône, est la seule devant qui je m'incline. Faites venir maintenant vos policiers et vos gendarmes; ouvrez-moi vos prisons et dressez pour moi vos échafauds; qu'est-ce que cela me peut faire? Vous n'aurez pas touché à ce qui est vraiment moi, et ce moi garde le droit de ne s'incliner que devant une autorité souveraine. Ma conscience se renferme

en l'Église comme en un sanctuaire; la dignité de ma vie s'abrite derrière l'Église devenue son rempart; et quand vous avez, vous, baisé les pieds de vos idoles plus ou moins ridicules, et offert votre encens à toutes les monstruosités que l'homme érige en divinités, quitte à les briser demain, vous m'accusez d'être en retard, de rétrécir mon esprit et de le ramener aux in-pace gothiques! Soit, Messieurs! vantez votre intelligence et votre liberté! Moi, je prends pied sur les siècles passés, et m'élance, par-dessus vos têtes, dans les régions sereines de la vérité, de la liberté et de l'éternel avenir!

Ainsi, nous avons constaté dans l'Église une autorité à laquelle conviennent les titres de suprême et d'unique, dans le cercle de son action. Vous plaît-il maintenant rechercher ce que vaut l'objection qui trouble tant d'esprits : — « Comment se fait-il qu'avec une pareille autorité les sociétés puissent encore être autonomes et leur gouvernement rester indépendant? »



III

Pour résoudre cette difficulté, insoluble d'apparence, il suffit de distinguer entre les principes sociaux et les formes sociales, — les fondements des sociétés et les accidents de leur vie.

S'il s'agit des principes sociaux, vous voudrez bien me permettre de dire que l'Église en a la surveillance et en assure la conservation. En effet, pouvez-vous concevoir deux vérités et deux morales? Évidemment non. — En pratique, malheureusement, il en est souvent ainsi; mais il y a un abîme de cette pratique à la vérité et à la justice, et rien ne peut la légitimer devant la raison. Ce qui est vrai pour un homme, l'est aussi pour l'ensemble des hommes : ce qui est vrai ou faux, à l'heure présente, l'est en soi, à toutes les heures; ce qui est vrai ou faux, dans ma vie personnelle, doit l'être en toute vie raisonnable. Dès lors, ce qui est vrai ou faux dans la vie privée, est vrai ou faux dans

la vie sociale. Si je ne puis vous voler cinq francs sans relever des tribunaux, vous est-il possible de toucher à mon bien, tout moine que je sois, sans que j'aie le droit d'y recourir également? En pratique moderne, peut-être oui : mais en bonne justice, non pas! Tout principe de vérité et de morale, dès qu'il est formulé, entre dans l'intelligence et la conscience humaines, avec un droit à régner, que ni le temps ni les passions ne pourront affaiblir.

On objecte les nécessités de la vie sociale, que l'on dit de nature particulière. Laissez-moi rectifier. Il y a, dans ma vie, des heures où je suis réduit à ne pas appliquer certains principes, parce que leur application ne peut être tentée, sans devenir dangereuse et parfois mortelle : mais ce n'est pas sacrifier un principe que d'en retarder l'application. Pour être réservé, il n'a rien perdu de son autorité, et lorsque les circonstances qui en ont empêché l'action auront changé, il en retrouvera la plénitude. — De même dans la vie des peuples. — La guerre menace les intérêts nationaux : il faut, pour la faire, disposer de la vie, des biens, presque de l'honneur des citoyens. Le principe applicable aux circonstances actuelles est autre que ceux de la vie ordinaire. Je comprends sans peine

qu'une réquisition m'enlève mon bien, atteigne ma personne et même, en certains cas, me commande de sacrifier, en apparence, mon honneur! Est-ce à dire que je ne puisse, au retour de la paix, réclamer la restitution du bien qu'on m'a pris, pour le service du pays, durant la guerre? Mais c'est absurde! J'ai droit à des compensations, pour ma fortune ébranlée, et pour mes membres mutilés! Si même j'ai dû donner ma vie, j'ai droit au moins que mon nom gravé sur une pierre atteste le prix du sacrifice et la grandeur de l'abdication! Surtout si mon honneur a été un instant compromis, j'ai droit à sa réparation, dans la glorification du service rendu. Le principe, un instant réservé, est resté intact et reprend la plénitude de son action.

Il n'y a donc pas lieu de substituer à la morale dite individuelle une autre morale dite sociale, à l'usage des peuples et de leurs gouvernements : ce serait le renversement du bon sens et de la conscience. L'honneur des sociétés repose sur les mêmes fondements que l'honneur privé ; elles vivent et prospèrent dans la même atmosphère qui fait la vitalité des âmes. Si nous admettons que l'Église a le droit de surveiller les développements de la vérité et de la justice dans la vie privée, la conclusion sera donc que nous ne pouvons lui refuser le même

droit, quand il s'agit de la vie sociale. Si je professe une erreur, vous trouverez naturel que les foudres de l'Église me frappent. La même erreur est professée par un de ceux qui représentent l'enseignement officiel, — national, comme l'on dit, puisque tout parti au pouvoir s'appelle le peuple ou la nation : — trouvez-vous raisonnable qu'il échappe à la foudre? Il serait donc permis de professer le mensonge, parce qu'au lieu d'être moine on serait agrégé, et que, dans une chaire officielle, on parlerait un langage agréable aux puissants, déjà payé de toutes les faveurs ? Au simple citoyen il n'est rien permis d'immoral : conviendra-t-il de l'être au magistrat, même suprême; et le coup de fouet, qui châtie les immoralités individuelles, ne saurait-il atteindre ceux dont le devoir, par leur élévation même, est de représenter la perfection de la vie sociale ?

Parlerons-nous autrement des peuples,—qui s'affolent comme les individus, bien plus facilement encore, — car les multitudes s'affolent quasi par le seul fait qu'elles sont réunies? Leur accorderons-nous le droit d'être absurdes ou immondes, sans que personne ait celui de le leur reprocher? Évidemment non, Messieurs. Au-dessus des peuples, il y a l'humanité, — et pour régir l'humanité, il y a l'Église :



et l'on ne peut demander à l'Église de se taire, uniquement parce qu'il plaît à un peuple de déraisonner ou de s'avilir. Vous prétendez alors que la liberté des peuples et des gouvernements va disparaître : pourquoi, s'il vous plaît ? Les anciens disaient : *Sub lege libertas*. C'est la loi acceptée qui fait la véritable liberté. Je dis : la loi, et non la fantaisie des partis qui triomphent momentanément, avec leurs préjugés et leurs passions si prompts à se satisfaire; je dis la vérité pratique, qui n'est finalement autre chose que la volonté de Dieu, puisqu'il n'y a pas réellement d'autre vérité pratique. Ailleurs en effet je trouve la licence, le prétendu droit de tout faire jusqu'au jour où la tyrannie, fille de la licence, vient interdire toute spontanéité. Cette liberté-là ne me tente pas, je l'avoue, et j'aime à croire qu'elle ne tente pas beaucoup d'entre vous. — « La liberté est le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui », disait la Déclaration des droits de l'homme : mais ce qui nuit à autrui, c'est l'enseignement de l'erreur, l'insinuation d'une mauvaise pensée, l'exemple corrupteur, — c'est ce qui dégrade l'âme d'une façon quelconque ; et puisque la vérité et la justice procèdent de la volonté de Dieu, manifestée dans la révélation, il n'y a pas de liberté, même suivant la

Déclaration des droits de l'homme, en dehors de l'autorité reconnue de l'Église.

Les peuples et les gouvernements ne sont pas plus que les individus obligés de faire des sottises; s'ils ne s'engagent pas et surtout ne s'obstinent pas volontairement dans l'erreur, l'Église ne les gênera pas! Tout au contraire, comme l'histoire l'a cent fois démontré.

Reste la question des formes sociales. — Parlons clairement, Messieurs : c'est surtout cela qui vous intéresse. Car, pour dire les choses comme elles sont, on a pu, — en toute occasion, — insulter Dieu, Jésus-Christ, l'Église, sans vous trop émouvoir. — Je ne le dis pas pour les catholiques: mais il n'y a pas ici que des catholiques. — On a pu insulter la morale, même naturelle, de façon tellement odieuse qu'on ose à peine se dire Français à l'étranger, et l'on n'a pas trop crié, — sinon pour railler les honnêtes gens qui se hasardaient à demander un peu de propreté dans la rue et un peu de décence dans les écrits et les discours. Chez nous, on peut jeter à la Seine, ou mieux à l'égout, les choses les plus saintes, sans nous exaspérer ; mais si, par malheur, on s'avise de toucher à certaines étiquettes, nous devenons irréconciliables !

Montaigne a écrit notre histoire depuis longtemps : « Il y a, dit-il, dans la vie des peuples, des heures où l'on peut tout changer, même les constitutions. Il y en a d'autres, où il ne faut pas essayer de changer les enseignes ». — Nous sommes à cette dernière heure, Messieurs. Que les principes aillent où ils voudront ; mais ne touchez pas aux enseignes !... C'est la grande difficulté entre vous et l'Église !

Eh bien ! je vais vous mettre du baume au cœur : l'Église se soucie de vos enseignes et de vos étiquettes à peu près autant que je me soucie du berceau où j'ai dormi mon premier sommeil. Mettez bien cela dans votre esprit : l'Église, à l'endroit des formes sociales, professe la plus complète indifférence, le plus absolu scepticisme, — dirais-je — s'il m'était permis de parler d'elle en termes qui ne parussent pas suffisamment respectueux. Elle admet, à ce point de vue, la même liberté que nous constations, tout récemment, dans l'ordre scientifique, et laisse les peuples faire d'eux-mêmes ce qui leur convient. Rappelez-vous ce que nous disions en commençant ces études. L'autorité est nécessaire aux peuples comme l'âme est nécessaire à l'homme : c'est le principe vital, le principe de conservation, d'expansion, de progrès,

de grandeur ; quelle forme revêt l'autorité, c'est une question tout à fait différente.

Nous avons tous la même âme, et par suite la même raison ; mais la raison est diverse comme nous-mêmes, dans ses manifestations légitimes, suivant les périodes de notre vie. Ce qui l'impressionnait à une heure donnée ne l'émeut plus à une autre. Le progrès, en élargissant les horizons, change nécessairement les points de vue et les conclusions. — « L'homme, a-t-on dit quelquefois, ne peut, à vingt ans, revêtir le vêtement qu'il portait à dix, et ne garde pas en hiver le même habit qu'il portait en été ». De même des peuples. Une société en se développant n'est pas fatalement obligée de conserver les mêmes façons d'être qu'elle acceptait raisonnablement à son point de départ : c'est un principe indiscutable. Suivant saint Thomas d'Aquin, le gouvernement doit être en rapport avec le tempérament national, qui se manifeste en des aspirations variables, suivant les besoins ; — et l'on conçoit, dès lors, parfaitement des formes différentes et des modifications dans le gouvernement, soit au moment de son choix, soit au cours de l'évolution sociale. Si un gouvernement reste conforme au tempérament

national et aux aspirations légitimes du moment où on l'étudie, il est national, et par conséquent, légitime (1). — Évidemment, ceci, Messieurs, peut ne pas cadrer avec certaines idées, je le sais. Mais je ne puis prendre des idées quelconques pour vous enseigner, suivant mon mandat et ma conscience : je dois d'abord m'en tenir au bon sens.

Tel peuple, — à l'heure où il délègue l'autorité qui est en lui de droit divin, — croit conforme à son tempérament et par conséquent à ses besoins, de préférer la forme républicaine ; il a raison de la choisir. Un autre croit, au contraire, que la forme monarchique s'adapte mieux à son tempérament et à ses besoins ; il fait très bien de la préférer. L'Église le constate et s'incline. Elle a vécu, à travers les siècles, en bons rapports avec tous les régimes, — la république de Venise, la monarchie française, le Saint-Empire allemand. Jamais, ni peu ni beaucoup, elle n'a eu de difficultés avec ces diverses formes de société, en raison de ce qu'elles étaient : c'est un fait incontestable.

Mais, dites-vous : « La forme une fois choisie, comment l'Église va-t-elle s'en tirer ? » Eh ! mon Dieu, Messieurs, comme vous vous tirez vous-mêmes d'affaire avec les hommes et les circonstances.

(1) *De regimine principum*, et *Comment. polit. Arist.*, passim.

Vous n'êtes pas chargés d'indiquer aux gens la forme en laquelle leur activité doit se produire et, s'il leur plaît, à une heure quelconque, de changer la forme en laquelle le travail exprime leur activité, est-ce votre affaire? Vous pourrez avoir des préférences pour telle ou telle forme d'activité; vous pourrez, par conséquent, regretter que tel de vos amis ait suivi une route plutôt qu'une autre et en ait encore changé à telle bifurcation; mais votre droit est-il de l'empêcher de suivre la droite ou la gauche? Non. L'Église ne se reconnaît pas davantage ce droit. Vous pouvez dire de votre ami, que vous regrettez son choix; apprécier les influences qui ont agi sur lui, et les trouver déplorables; vous pouvez au besoin le dire à lui-même, encore que ce soit rarement utile : l'Église fait comme vous.

Lorsque Léon XIII, — ce pontife que je n'ose trop louer, parce qu'il est vivant, — que je ne placerai pas au-dessus de ses prédécesseurs, parce qu'à l'histoire seule il convient de porter de pareils jugements, — mais que votre admiration et la mienne mettent au premier rang des intelligences qui ont éclairé l'humanité, — lorsque Léon XIII a fait connaître aux catholiques de France la ligne de conduite qu'il jugeait plus sage, vous savez comment il parlait des agitations sociales : « Ces mutations pro-

cèdent presque toujours de mouvements, dont il est difficile de saisir le motif et dont il est permis quelquefois de suspecter la moralité » (1). — L'Église n'approuve donc pas *à priori* les agitations plus ou moins raisonnées ou passionnées des peuples et ce qui en procède : elle réserve sa pensée sur l'opportunité ou la sagesse de ces mouvements et de leurs conséquences. Quand elle a donné sa décision sur le principe, elle n'a pas entendu toucher au fait, et n'y a pas touché. Peut-elle empêcher que les peuples aient changé ? Non. Peut-elle leur contester le droit de prononcer sur eux-mêmes? Non. Elle peut, — comme vous le pouvez vous-mêmes, — déclarer qu'il y a tout au moins discussion acceptable sur le moment, la forme, l'étendue du mouvement ; quant au droit, elle ne le met pas en discussion. Elle vous le laisse intact ; à vous de choisir en toute indépendance la forme que votre vie sociale entend revêtir. Elle ne demande aux pouvoirs de la terre que le libre passage, suivant la parole de Bossuet (2) ; elle a pour ennemis ceux qui lui barrent la route et pour amis ceux qui lui tendent la main.

Franchement, elle a bien raison : car il faut avouer

(1) Encyclique du 16 février 1892.
(2) IIIe Sermon pour le dimanche des Rameaux

que les amitiés des puissants lui sont quelquefois plus périlleuses que leurs antipathies. Trop souvent elle pourrait dire: « Dans combien de circonstances ai-je tiré meilleur parti des hostilités que des prétendus services ! » Le tort des autorités humaines vis-à-vis d'elle a toujours été de prétendre à la première place. En l'appuyant, elles ne peuvent se défendre de se croire supérieures à elle, — et encore que leur cliente soit la reine de l'humanité, — par cela seul qu'elles l'aident momentanément, elles prétendent la dominer.

L'Église ne l'entend pas ainsi : elle veut le libre passage. Quiconque l'aide loyalement peut compter sur elle; quiconque lui barre le chemin devient un ennemi qu'elle écarte. Si vous lui trouvez dans l'histoire des sympathies pour certains régimes, comme vous le lui jetez à la face avec beaucoup plus d'empressement que de sagesse, pouvez-vous lui reprocher d'avoir été reconnaissante des services rendus ? Refusez-vous un sourire à la bienveillance? Vous imposez-vous d'être ingrats? S'il vous plaît de l'être, l'Église ne fera pas de même. Cette reconnaissance n'en fait pas toutefois une servante, et jamais elle n'a consenti à rendre hommage-lige à qui que ce soit. Elle n'a de suzerain que Dieu et n'entend pas en avoir d'autre. Qu'on le trouve

déplaisant, elle en a peu souci et passe tranquille. Si quelques-uns des siens se sont montrés empressés à plier le genou, ils ne l'ont jamais représentée. Celui-là, qui seul incarne l'Église, permettez-moi l'expression, s'est réservé le droit de répondre à qui lui reprochait de changer : « Ce qui change, ce n'est pas l'Église, mais l'humanité. L'Église, qui a toujours eu pour mission et pour gloire de servir l'humanité, doit tenir compte des changements survenus dans l'humanité pour déterminer le caractère de ses services. Mais elle ne change pas dans sa mission, ni dans la manière de la comprendre (1). »

Concluons, Messieurs. Vous pouvez être, à votre gré, tout ce qu'il vous plaira en politique : l'Église ne vous l'interdit pas. Elle vous demande purement et simplement de ne pas entraver la marche de l'humanité. Elle trouve très légitime que vous aspiriez vers un autre avenir, à la condition, toutefois, qu'au nom de vos idées personnelles vous ne mettiez pas obstacle à la paix, sans laquelle il n'y a pas de vie possible pour les individus et les peuples. Êtes-vous en mesure de faire quelque chose d'utile au bien public? Faites-le. Si vous n'avez que

(1) Cf. Lettre de Léon XIII au cardinal Pitra.

des regrets ou des espérances à proposer, gardez-les pour vous! L'Église vous permet de pleurer sur les ruines, et vous n'aurez jamais dans les yeux les larmes de tendresse, de reconnaissance et de pitié qu'elle a versées sur elles; mais la vie ne peut se passer à pleurer sur des ruines. Bon gré mal gré, il faut passer outre : les ruines ne sont pas plus un pont pour le progrès qu'un rempart contre les attaques à la vérité et à la justice. S'il peut venir un jour où, de ces ruines, se relève un palais pour abriter encore une fois la majesté de la patrie, très bien! L'Église applaudira; mais en attendant, permettez-lui, si vous n'avez qu'une tente à lui offrir, d'y abriter l'humanité. Les châteaux en Espagne n'ont jamais valu, pour les individus et pour les peuples, le gourbi de l'Arabe ou la hutte du Lapon.

Telle est, Messieurs, la politique de l'Église ; il n'y en a pas d'autre, et tous les discours contraires n'y feront rien. Elle ne s'occupe pas des formes sociales, que les peuples modifient à leur gré. Leur union à l'Église peut leur valoir, de sa part, des observations auxquelles elle n'a jamais manqué quand elle les a crues utiles ; mais ces observations n'atteignent pas le fond même du droit, et par conséquent laissent subsister le pouvoir de

gouverner, suivant leur tempérament et les circonstances, le développement de leur vie. Tant qu'ils n'attaquent pas la vérité et la morale confiées à sa garde et n'essayent pas de lui interdire l'entraînement de l'humanité vers ses destinées supérieures, elle s'incline devant leurs décisions ; elle bénit leurs drapeaux quelles qu'en soient les couleurs, et laisse à Dieu le soin de fixer, suivant qu'il lui convient, les destinées des constitutions nouvelles.

Pas plus qu'elle ne gêne les peuples dans leurs préférences, elle ne gène les gouvernements dans leur action, à moins qu'ils n'aient aussi la prétention d'altérer la vérité et la justice. Alors elle se met en travers : « *Non licet !* Ce n'est pas permis ! » Les rois de France, les empereurs d'Allemagne, les podestats italiens, ont entendu ce *Non licet !* Certes, ce n'a pas été sans inconvénient pour l'Église. Depuis Grégoire VII disant, à Salerne : « J'ai aimé la justice et détesté l'iniquité : c'est la raison pour laquelle je meurs en exil », jusqu'à Léon XIII, prisonnier au Vatican, — les papes savent ce qu'il en coûte de défendre le droit. S'il ne s'agissait que d'une obscure personnalité, le monde lui pardonnerait peut-être ! Mais elle, l'épouse de Jésus-Christ, la reine de l'humanité, la mère des siècles, oser dire à ces tyranneaux odieux et ridicules qu'ils

se sont fourvoyés : allons donc, ce ne peut être toléré ! — L'Église n'en crie pas moins : *Non licet !* Eussiez-vous au manteau les abeilles de Charlemagne ou les lys de Louis XIV : *Non licet!* Vous pourrez décréter, s'il vous plaît, Messieurs, par vous-mêmes ou par ceux qui expriment votre opinion, qu'elle a tort : *Non licet!* — Elle n'a point à fléchir le genou devant une individualité ni devant un peuple, et l'humanité faite à son image s'incline devant le seul roi qu'elle reconnaisse, c'est-à-dire Jésus-Christ. Fils de cette humanité, moi aussi, je plie le genou devant lui seul ; j'offre à lui seul mon obéissance et mon service, et j'attends de lui seul la récompense promise à ma fidélité. Comme l'Église, ma mère, j'oublie les intérêts qui n'ont d'action et de prix que dans le temps : et, l'œil fixé sur le Maître qui m'ouvre l'éternité, je lui dis avec elle : « Vous êtes le seul que je veuille servir » ; et si les hommes disent : « Nous n'avons d'autre roi que César », je leur réponds : « Je n'ai pas d'autre roi que Dieu. »

Ainsi, Messieurs, se ferme le cercle de nos études au point de vue doctrinal. Mais il va se rouvrir au point de vue pratique et, dans la semaine qui

commence, nous mettrons en application les doctrines que nous avons exposées. Votre empressement, je l'espère, sera le même : votre sympathie continuera de me soutenir, et, voyant en vous le fruit de mes efforts, j'aurai à vous dire le merci du prêtre qui attend de Jésus-Christ le seul prix convenable des âmes qu'il lui amène, c'est-à-dire le salut de son âme à lui-même.

RETRAITE PASCALE

RETRAITE PASCALE

LUNDI SAINT

NÉCESSITÉ DE L'ÉTUDE

Messieurs,

Comme nous l'avons vu, Dieu a daigné, par la révélation, rendre la vérité surnaturelle accessible à l'homme. Le but qu'il s'est proposé est facile à reconnaître. Tout d'abord il a voulu s'unir à l'âme, devenir son principe de vie et lui assurer le salut éternel ; en second lieu, il a visé le progrès, même durant la vie présente, tant de l'activité privée que de l'activité sociale. Mais alors il est absolument inadmissible que Dieu ait fait à l'homme l'honneur de cette révélation, sans qu'il en résulte, pour tout être raisonnable, la nécessité d'une étude qui dé-

termine une véritable connaissance. On ne pourrait concevoir autrement le dessein divin. La sagesse de Dieu et l'honneur de l'homme se donnent la main pour assurer cette conclusion que l'homme est obligé, dans son intérêt à tout point de vue, de s'attacher à l'étude de la vérité surnaturelle, afin d'en tirer une science de plus en plus étendue. Surtout si nous venons à considérer que Dieu a fondé l'Église dans l'intention de conserver et de répandre, à travers les siècles, la connaissance de la vérité, en formulant lui-même la doctrine qui en contient exactement et pleinement la science, — nous mettrons hors de doute cette même conclusion : il est impossible de concevoir le dessein divin, sinon comme entraînant une obligation pressante pour l'homme d'étudier la doctrine de l'Église catholique.

Nous voici donc en face d'un devoir, auquel nous satisfaisons plus ou moins, — plutôt moins, — le devoir d'étudier, pour acquérir la science de la vérité surnaturelle : c'est la raison même qui nous y oblige. Toutefois, si ce bref argument ne vous satisfait pas, invoquons le témoignage des faits et insistons-y davantage.

Mis en présence de la vérité révélée, vous passez

dédaigneux ou indifférents, sans lui accorder l'honneur d'une attention sérieuse. En admettant que vous soyez incapables d'un effort laborieux, remarquez au moins que la doctrine est mise sous vos yeux dans des formules d'une admirable simplicité. Donnez-vous donc la peine de lire ces formules avec assez de soin pour les comprendre, et dans une bonne volonté qui essaie d'en voir les applications.

Non! l'indifférence ou le dédain persiste trop souvent. Vous êtes une élite, Messieurs, et je ne puis vous adresser directement ce reproche; mais je puis bien, par-dessus votre tête, l'envoyer à beaucoup de ceux que vous connaissez ; et encore, est-il bien certain que plusieurs d'entre vous ne le méritent pas? Êtes-vous réellement ces chercheurs de la vérité, que supposent la révélation, la fondation de l'Église, le formulaire mis sous vos yeux? Êtes-vous de ceux qui savent, veulent savoir davantage, veulent tout au moins savoir exactement? Interrogez votre conscience: en bien des cas, ne lui faudra-t-il pas répondre négativement? S'il en est ainsi, que va-t-il s'ensuivre? La révélation, disions-nous, a pour but de produire, entre l'âme et Dieu, une union, qui fait notre vie progressive et féconde, qui nous conduit des fatigues du temps au repos

de l'éternité. Mais cette union n'est possible que par la foi. Or la foi, qu'est-elle ? J'ai dit, en passant, Messieurs, — et vous ne l'avez peut-être pas suffisamment remarqué, — que la foi n'est point affaire d'imagination ou de sentiment, mais d'intelligence et de raison avant tout. Ce que vous appelez *la foi du charbonnier*, — et dont vous déclarez trop volontiers vous contenter, — peut convenir au charbonnier : mais vous n'êtes pas tous charbonniers, je pense ! Si vous êtes capables seulement d'un effort insignifiant, je ne vous demanderai pas davantage : si vous avez assez d'intelligence pour comprendre le prix de la vérité, et que vous la mettiez en œuvre pour l'étude des sciences secondaires, puis-je vous absoudre de professer *la foi du charbonnier?* N'y a-t-il donc que la vérité en sa plus haute expression et sa plus grande puissance qui ne mérite pas, de votre part, l'effort requis pour joindre deux à deux et mettre un écu sur un écu? Ce n'est pas acceptable. La foi n'est point affaire d'imagination ou de sensibilité, si ce n'est pour les femmes, — comme vous dites, — ou pour les petits enfants : pour les hommes, elle est affaire d'intelligence et de raison, — par conséquent, affaire de connaissance et d'étude. En supprimant de votre programme la recherche

assidue et pénétrante de la vérité révélée, il est clair que vous en supprimez la foi.

Il ne faut pas que vous vous fassiez illusion. Si vous ne savez pas suffisamment ce que vous devez savoir, et que vous n'ayez pas le désir d'acquérir ce qui vous manque, parce qu'il vous en coûte de faire l'effort nécessaire à la recherche, — vous n'avez pas réellement la foi, — celle du moins qui vous convient. La foi de l'enfant, de la femme, du charbonnier, ne peut être la vôtre; et qui n'a pas la foi convenable, ne l'a pas réellement : ne vous y trompez pas.

Mais alors que devient le salut de l'âme? Il est manifestement compromis. « Celui-là, — dit Jésus-Christ aux apôtres, quand il les envoie, — celui qui croira sera sauvé : *Qui crediderit salvus erit* : mais celui qui ne croira pas sera condamné : *Qui vero non crediderit condemnabitur* (1). » Rien de plus clair. Comment croire à ce que vous ne connaissez pas? La croyance naît de la connaissance : vous n'avez pas la connaissance et ne désirez pas l'avoir à la mesure suffisante ; vous ne pouvez donc avoir la foi, et l'anathème tombe sur votre tête : — « Celui qui ne croit pas est déjà jugé ». Il n'est

(1) Marc., XVI, 16.

pas dit : « Sera jugé », mais : « Est déjà jugé. » Le fait de son ignorance ou de sa demi-science le condamne : « *Jam judicatus est* » (1). Certes, Messieurs, ce ne sont pas là des questions dont on puisse rire ; et pourtant vous le faites trop souvent, laissez-moi vous le dire. L'insuffisance, ou mieux, l'absence des connaissances religieuses, en notre temps, est déplorable : beaucoup moins encore en elle-même que par la manière dont on en juge. L'homme bien élevé ne doit pas ignorer l'histoire, la philosophie, les mathématiques, les sciences naturelles : que lui importe de savoir ou d'ignorer son catéchisme? Il en rit, au besoin : a-t-il le loisir de s'occuper de ces choses-là ? N'est-il pas accablé de préoccupations plus pressantes? N'a-t-il pas d'autres intérêts, d'autres soucis qui l'absorbent? Même pour quelques-uns, — et il y en a ici qui m'entendent, — n'ont-ils pas d'autres supériorités, d'autres plaisirs, d'autres jouissances à poursuivre? Le Maître répond en ces termes qui font frémir : « Celui qui ne croira pas est déjà jugé ». Or pour croire, il faut savoir : donc celui qui, par sa faute, ne sait pas, est déjà condamné. Ce n'est pas moi qui prononce ; c'est l'éternelle sagesse et l'inéluctable justice qui vous avertissent de pren-

(1) Joann., III, 18.

dre garde. Les élégances du rire et les grâces du mépris ne seront guère de mise, le jour où il faudra rendre compte de la négligence qui a déterminé l'ignorance ou la demi-science. Ce jour-là, Dieu vous a dit ce qui vous attend : « *In interitu vestro ridebo et subsannabo* (1). Ce sera mon tour de rire et de me moquer! » Ne sentez-vous pas pénétrer jusqu'à vos os, et y produire un frisson, la pensée de ce rire, de ce sarcasme divin, accueillant, au seuil de l'éternité, le fou qui a cru bon de railler ici-bas les connaissances religieuses, en laissant la religion aux femmes et la théologie aux curés !

Ainsi comme première conséquence, la ruine de l'âme. — Le Père Lacordaire disait de l'amour de Dieu : « Toute question d'amour est une question de vie ou de mort : et, quand il s'agit de l'amour divin, c'est une question de vie ou de mort éternelle » (2). Mais l'amour naît de la connaissance : aimer c'est savoir, et, par suite, les questions de connaissance surnaturelle sont des questions de vie ou de mort éternelle. N'en riez pas, et faites votre profit de la parole que je viens de rap-

(1) Prov., I, 26.
(2) LXXIIe Conférence : « L'amour, nous l'avons trop éprouvé, c'est la vie ou la mort, et s'il s'agit de l'amour d'un Dieu c'est l'éternelle vie ou l'éternelle mort. »

peler. Elle semble peut-être dure, mais il importe de ne point en diminuer l'effet. Messieurs, la légèreté de nos esprits, l'insuffisance de nos études, et le vague de nos connaissances font peur, quand on songe aux conséquences.

Mais passons, si vous le voulez, pour voir les inconvénients immédiats de cette négligence dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre naturel. La foi, disions-nous, est d'abord affaire de connaissance. La connaissance n'existe pas ou existe à demi, parce que l'étude n'a rien eu de sérieux. Que va-t-il en résulter? Il est clair que la foi manquera de solidité! Or nous ne pouvons pas faire un pas aujourd'hui dans la vie intellectuelle sans que notre foi soit mise en question; et ce besoin d'écarter ce qui gêne est aidé, en notre temps, par toutes les forces dont l'erreur peut disposer. Le combat n'a peut-être jamais été, dans l'histoire de l'Église, plus ardent et plus périlleux. Pour sortir vainqueur de ces attaques, il faut une solidité de foi inébranlable.

Aussi, devant le monde, quelle physionomie faisons-nous? Nous sommes aussi intelligents que d'autres, nous aimons à le dire; nous avons derrière nous dix-huit siècles d'histoire intellectuelle, qui devraient nous couvrir d'une gloire incomparable.

Cependant nous nous faisons petits et humiliés; nous passons la tête basse; nous avons peur de toute agression, nous fuyons tout combat, nous sommes vaincus dès la première escarmouche. Notre foi n'est pas solide, et l'impiété facilement triomphante pousse des cris de joie; son dédain nous oppose, — comme on dit en style parlementaire, — la question préalable : — « Discuter avec vous! Pourquoi? C'est inutile! » — Et l'on tourne le dos, avec le mépris dû aux rêves des imaginations superstitieuses ou hallucinées! Voilà comme on nous traite. Avouons-le, Messieurs, nous nous résignons trop vite mais logiquement, à l'infériorité dans laquelle nous nous sommes jetés à l'aveugle. L'ennemi, qui n'a pourtant rien de sérieux à nous opposer, est sûr d'avance de la victoire, parce que, ne sachant rien sûrement ni exactement, nous commençons par douter de nous.

Comprenez maintenant l'embarras où vous mettez les apologistes de la religion, quand vous venez leur dire : « Mais, pourquoi ne répondez-vous pas aux objections ? » — Eh! mon Dieu, parce que nous sommes pris entre deux sentiments : l'un de pitié profonde, en face de la nullité de l'objection, — l'autre d'impuissance quasi-fatale devant la multiplicité, la complexité ignorante des alléga-

tions. C'est une *olla podrida*, où le diable lui même, auteur cependant du mensonge et de l'erreur, ne se retrouverait pas ! Il faudrait un livre entier pour vous éclairer, et l'on ne sait par où commencer ce livre, que du reste vous ne liriez pas. Ce qui fait l'embarras, dans une lutte, c'est moins la force de l'adversaire ou la puissance de son jeu que cet ondoiement, ce changement incessant d'allure, ce je ne sais quoi de fuyant, dans l'être que vous croyez saisir. L'ennemi triomphe, parce que nous ne pouvons même pas le définir !

Rien d'étonnant aussi comme la facilité avec laquelle vous acceptez la formule des objections qu'on vous propose. On nous prête des théories que nous n'avons jamais professées ; on attribue à l'Église des doctrines qu'elle répudie aussi bien que ses adversaires ; on donne, — de la foi, de la morale, des sacrements, de la hiérarchie, — des définitions qui n'ont pas le sens commun, et vous combattez bravement contre ces fantômes : vous êtes les Don-Quichotte de la polémique religieuse, dont les moulins à vent sont les objections qu'on vous oppose !

Pensez-vous, Messieurs, que les journaux, les livres, les discours impies auraient faveur dans un peuple qui saurait son catéchisme ? Malheureusement le peuple ne le sait pas, et le peuple, c'est

vous tous; et même, — soyons francs jusqu'au bout, — le peuple sait son catéchisme mieux que vous. Je vois ici bien des vieillards : en est-il un seul qui pût dire ce que mon père me disait, à 82 ans : « Je pourrais encore réciter, sans me tromper d'un mot, le catéchisme de l'Empire. » Est-il même beaucoup de jeunes gens, si près qu'ils soient du catéchisme, capables d'en dire autant? — C'est ce qui fait la fortune des agresseurs : nous le voyons, nous, qui par métier, — permettez-moi l'expression, — sommes obligés de subir la lecture de vos journaux et de vos livres. Rien n'attriste comme cette sottise triomphante. Voilà donc la caricature qu'on fait de l'Église, — le mensonge qu'on appelle notre vérité! Et il n'y a donc personne, parmi les chrétiens, pour démasquer ou seulement apercevoir le mensonge?

Parlons de ce qui se passe en vous-mêmes. Vous n'en êtes plus aux combats du dehors, mais à ceux du dedans, pour réduire ces doutes, ces agitations, ces malaises de l'âme qui se produisent surtout aux heures critiques de la vie : votre foi va-t-elle pourvoir à cette difficulté? Non, parce qu'elle n'est pas lumineuse; le peu que vous savez est chose vague, flottante, aussi faible, par conséquent,

dans la résistance qu'elle l'était dans l'attaque. La raison hésitant, la volonté n'agit pas; votre vie ne peut s'établir dans la vertu, parce que la connaissance n'est jamais définie dans la clarté. Alors commencent, même pour les meilleurs, ces existences d'aujourd'hui qui sont, — ne craignons pas de le dire — la comédie de la vie chrétienne, avec des atténuations progressives du devoir, et l'oubli complet de ce que la vieille langue chrétienne nommait la mortification, c'est-à-dire la domination de l'esprit sur la chair et de Dieu sur l'esprit. Alors s'étale avec naïveté la nullité de ces chrétiens et de ces chrétiennes, pour qui le carême des catholiques français est devenu exactement la *saison* (1) des protestants de Londres. Ce soir, il y aura, dans les meilleures des familles soi-disant catholiques, — celles qui, par tradition domestique ou de parti, ont la prétention de représenter l'esprit chrétien, — de vrais festins, à l'heure où la loi de l'Église recommande l'abstinence — des spectacles fous, alors qu'il faudrait méditer les pensées et les paroles qui naissent et tombent de la croix. De là cette légèreté des mœurs et cette recherche du plaisir, sous couleur de vie chrétienne; de là

(1) Le temps des fêtes et des plaisirs mondains, dans la société anglaise.

aussi cette décadence morale, arrivant si près de la corruption qu'il faut se retenir pour ne pas en prononcer le nom !

Une troisième conséquence est que votre foi n'a pas de fécondité. Le Père Lacordaire l'a dit : dès qu'une âme a la foi, elle se fait apôtre (1). — En effet il est impossible d'aimer Dieu et les âmes, sans avoir besoin de donner Dieu aux âmes et les âmes à Dieu. Mais pour aimer Dieu, il faut le connaître ; impossible de travailler pour la foi, sans la posséder et en vivre. Où en êtes-vous, à ce point de vue, Messieurs ? Quelle est la fécondité de votre foi ? Oh ! s'il s'agit de faire de vos fils des bacheliers, vous travaillez à les instruire ; — s'il s'agit d'une belle affaire, vous multipliez les projets et cherchez à vulgariser vos plans ; — s'il s'agit de réussir dans la vie politique, vous racolez des disciples au profit de la thèse que vous cherchez à faire prévaloir. Vous êtes volontiers les apôtres de tout intérêt profane ; quand il s'agit de donner des âmes à Jésus-Christ, en est-il de même? Que celui de vous qui l'a essayé aujourd'hui se lève ! Que celui qui a senti son âme féconde, et en a voulu prouver la fécondité, nous le dise. Hélas !

(1) *Sainte-Madeleine*, c. 1er.

en réalité, nous sommes stériles. Le grand orateur, que je citais tout à l'heure, a dit de votre siècle qu'il est celui des avortements (1) : il n'y en a peut-être pas de plus complet et de plus déplorable que l'avortement de la fécondité chrétienne. Les pères sont incapables de rien enseigner à leurs enfants, en matière de foi ; — les maîtres déclarent qu'ils n'y sont pas obligés, vis-à-vis de leurs serviteurs ou de leurs ouvriers ; — les princes, les magistrats... mais c'est le contraire qu'ils professent ! Avortement complet et radical ! Et quand on vient gémir, devant nous, de ce qu'on appelle la baisse de la foi, comment voulez-vous que nous accueillions la plainte ? Celui qui la formule en a-t-il le droit ? Peut-il prétendre que le reproche ne le frappe pas d'abord au visage ? Avant de condamner la foi qui baisse dans les autres, a-t-il constaté qu'elle n'avait pas baissé en lui : et s'il déclare que les œuvres de la foi ne se voient plus nulle part. est-il de ceux qui peuvent montrer leurs œuvres et attester qu'ils ont propagé leur foi ? Ah ! les petits se lèveront bientôt, Messieurs, — s'ils ne se sont levés déjà, — pour protester devant la Vérité éternelle. Tous ces opprimés de l'esprit et de la conscience nous accusent ou nous accuseront devant Dieu. Les temps

(1) LXXIII[e] *conférence.*

sont mauvais, surtout parce que, — comme disait le Prophète, — « les enfants errent par les places, gémissant et demandant du pain, et qu'il n'y a personne pour leur en donner » (1).

Si du moins vous nous laissiez la liberté d'agir, — si, quand vous abdiquez, vous, les docteurs naturels de la famille, de l'atelier, des relations intimes, vous nous renvoyiez ceux que vous ne voulez pas éclairer! Mais non. Vos enfants, — il faut qu'ils aillent à n'importe quelle école; vos domestiques, — il faut qu'ils soient les esclaves de tous vos besoins, les ouvriers ceux de tous vos profits; et, s'il reste du temps, — (mais vous faites en sorte qu'il n'en reste guère), — ils pourront songer à Celui qui les a créés ainsi que vous, qui les jugera et vous aussi, qui les condamnera par votre faute, et vous à cause d'eux. Songez-y bien, Messieurs, ce ne sont pas là des idées plaisantes. Je ne sais si vous avez vu la question par ce côté : mais il est bon que vous arriviez à le voir. Votre foi n'a pas de solidité et ne résout pas les difficultés extérieures; elle n'a pas de clarté et ne résout pas les difficultés intérieures; elle n'a pas de fécondité, et quand un père n'enfante rien, il n'a plus de raison d'être. « *Ut quid*

(1) Thren., II, 11-12 ; IV, 4.

terram occupat? (1) Que fait-il sur la terre ? »

Venons aux effets de l'ordre naturel, dont vous dites peut-être : « La vie naturelle n'a pas à compter avec ces idées-là ». Pardon, Messieurs : beaucoup plus que vous ne le croyez.

Il n'y a pas deux vérités ni deux morales. La vérité est une en ses principes ; elle est une dans ses applications nécessaires, absolument comme la raison elle-même.

Si donc vous diminuez la puissance intellectuelle à l'endroit de la vérité surnaturelle, vous la diminuez aussi dans la recherche et dans la possession de la vérité naturelle. Il est impossible à l'esprit humain de se faire paresseux, insouciant à l'égard de ce qu'il y a de plus sublime, sans devenir par là même impuissant, dans une mesure croissante, à l'endroit de ce qu'il y a de moins relevé. — Mais, dites-vous, je suis vivant par l'intelligence ; je creuse les mathématiques, je sonde l'histoire, je passe ma vie à pénétrer les arcanes de la philosophie. Soit : vous n'avez donc jamais songé que l'organe et la fonction sont faits l'un pour l'autre. Si vous avez reçu de Dieu une intelligence faite pour connaître la vérité surnaturelle, elle n'aura

(1) Luc, XIII, 7.

de puissance qu'autant qu'elle s'appliquera à l'objet proposé, et si vous disjoignez l'organe et la fonction, la fonction abandonnée paralysera l'organe? L'aigle est fait pour se balancer librement au plus haut des airs, l'œil fixé sur les profondeurs de la lumière. Vous avez trouvé bon de l'arrêter à mi-côte, de le retenir dans l'air douteux qui flotte entre les bas-fonds et les sommets, et vous ne vous êtes pas aperçus que les grandes ailes destinées à porter au ciel l'oiseau de la foudre s'atrophiaient progressivement ?

N'avez-vous donc pas remarqué la baisse universelle de l'intelligence, en notre temps? Vous le répétez pourtant à satiété : l'esprit humain n'a plus le souci des hauteurs, ni le goût des délicatesses; il ne paraît plus se plaire à la contemplation des abîmes et aux bondissements sur les sommets : nous avons embourgeoisé l'intelligence. Jadis, c'était noblesse que de courir les risques du vertige et du précipice; aujourd'hui, nous sommes satisfaits du terre-à-terre, — trouvant, le long du chemin de plus en plus facile, moyen de nous ménager quelques profits ou quelques jouissances, — avec, au terme, un succès plus ou moins durable de fortune ou de plaisir. Très bien !... Mais où sont les aigles ? Les aigles, depuis longtemps il n'y en a

plus guère : et quand, par hasard, un cri détonne dans la platitude des bruits auxquels sont habituées nos oreilles, il semble quelque chose d'effrayant, d'anormal, et nous passons inquiets, presque tristes de l'entendre ! La haute philosophie, les profondeurs de la théologie, qu'est-ce cela pour nous? Dans l'homme, ce qu'il y a de moins bon, — la chair, — et, pour la chair, la terre dont elle se nourrit, en attendant d'aller la nourrir, — voilà ce qui nous préoccupe. Des machines, suppléant aux bras de l'homme, triturent la matière et en font sortir la richesse, afin que la richesse donne le repos et le plaisir, les influences et les honneurs, à quelques-uns, dont nous espérons être : — voilà l'objet de nos admirations. L'âme et ses destinées, le voisinage de Dieu et sa contemplation, les mystères de l'invisible et de son action dans le monde, nous en avons bien médiocre souci.

Que devient alors la vie du cœur? Où sont les goûts élevés, les généreux efforts, les détachements héroïques, — la domination de l'esprit sur la chair, et de Dieu sur l'esprit? Regardez le long des rues, aux vitrines : ouvrez les livres qui traînent sur les tables des salons ; allez achever votre soirée dans un théâtre ; recueillez les échos des tribunes plus ou moins autorisées, et vous saurez ce qu'est devenue

la délicatesse de notre goût, ce qui reste de générosité vraie, en cette légèreté et cette insouciance qui ont dépassé de beaucoup ce que l'on stigmatise dans le dix-huitième siècle. Ah! Messieurs, quelle pitié! En ce temps, qui nous a fait tous rois, nous avons tous à la bouche la parole royale : « Oui, tout s'en va, le vieil honneur français, avec la fierté et la liberté antiques. La France ne tient plus, dans le monde, le rang qui lui convient : elle se tisse elle-même un linceul, où demain peut-être nous la verrons s'ensevelir! Allons toujours : cela durera bien autant que moi! »

Voilà notre idéal! Que présage-t-il ? Le règne assuré du mensonge et de l'immoralité : puis après, ce formidable silence, dans lequel aucune voix ne pourra plus s'élever au nom de la justice et de l'honneur — cette servitude immense, à laquelle se ruent les hommes qui parlent le plus de liberté : *ruunt in servitutem* (1) ; — la tyrannie formidable de tout ce qui est inintelligent et dépravé ; — l'écrasement de la conscience et de la patrie. Oh! c'est une bien petite cause, en apparence, que l'ignorance du catéchisme..... Voyez ce qu'elle produit

(1) Tacite. — Cf. Lacordaire, VIe Conférence de Toulouse.

On fait des martyrs avec la foi: avec la raison toute seule, on ne fait que des esclaves.

Ainsi l'abaissement du niveau intellectuel et moral, même en la vie publique, — telle est la conséquence de cette insuffisance de science, pour ne pas dire de cette ignorance totale. Trouvez-vous, Messieurs, que Dieu ait tort de s'en irriter, et ne vous semble-t-il pas que nous aussi, avec un reste d'intelligence et de cœur, nous devrions faire comme lui et nous indigner contre nous-mêmes ?

Je le répète à dessein : je n'oublie pas où je suis et à qui je parle. Vous êtes une élite ; mais précisément parce que vous êtes une élite, vous vous devez d'entendre, de comprendre, de réagir contre les misères que je signale : et c'est pourquoi je vous parle ainsi. Aux autres, à quoi bon ? Il y a longtemps que le prophète a écrit l'histoire de leurs docteurs et d'eux-mêmes : « *Mentientes populo credenti mendaciis* (1): Ils se dépensent en mensonges, qu'accepte un peuple ami du mensonge ». Que pourrions-nous faire avec eux? C'est de vous que doit venir la réaction. Vous êtes capables d'agir, et il le faut tout de suite. Demain, peut-être, il manquera quelqu'un à cet auditoire : aura-t-il eu

(1) Ezéchiel, XIII, 19.

la générosité de reconnaître son erreur et de commencer à la réparer? Tant mieux : la vérité éternelle l'accueillera en homme de bonne volonté. Mais s'il n'a fait, comme tant de fois, que tirer une conclusion plus ou moins précise et indéfiniment ajournée, croyez-vous qu'il soit reçu avec complaisance ?

Les peuples, direz-vous, tombent moins rapidement dans la mort.... Hélas! Messieurs, nous qui avons vieilli, nous savons le peu de temps qu'il faut pour perdre un peuple. Un navire sombre sous l'éperon en quelques minutes : les peuples sont comme ce navire, ils ont bientôt fait de sombrer! Soit donc que nous regardions uniquement nos propres intérêts, — soit que nous considérions les intérêts de la patrie, — soit qu'entre les deux nous ayons souci de ces pauvres âmes qui comptent sur nous, de ces petits qui nous demandent du pain et à qui nous n'en donnons pas, de ces humbles qui appellent la lumière et à qui nous la refusons, de ces faibles qui réclament appui et que nous laissons dans l'écrasement, — il est temps d'agir sans délai, de nous mettre aussitôt à l'œuvre, afin que demain, à l'aurore, le Seigneur Dieu, nous voyant confus de la perte du temps passé et déci-

dés à utiliser l'heure qu'il nous laisse encore, dise de nous : « Paix aux hommes de bonne volonté (1) ! »

Messieurs, permettez-moi d'espérer que je n'ai pas parlé en vain ; qu'en des esprits sérieux et des cœurs généreux comme les vôtres, je n'ai pas jeté vainement cet appel à la recherche de la vérité et à la glorification de la raison humaine : car c'est là, finalement, la conclusion de tout ce qui précède. Dans l'Écriture, la Sagesse divine parle ce magnifique langage : « Venez à moi, vous tous qui avez besoin de la vie plus large et plus féconde. Venez ! Ceux qui *m'élucident*, c'est-à-dire qui me pénètrent et me prêchent, auront la vie éternelle (2) ». Le Seigneur, dans l'Évangile, vous dit en s'adressant à la Samaritaine : « Vous êtes venus bien des fois puiser, aux puits de la sagesse humaine, l'eau de la science naturelle, qui a étanché un instant la soif de votre intelligence, et vous avez encore soif. L'eau que je vous offre à boire est, au sein même de celui qui la boit, comme une source qui éteint la soif et jaillit jusqu'à la vie éternelle ! Venez donc à moi et vous n'aurez plus soif.

(1) Luc, II, 14 : « Pax hominibus bonæ voluntatis ».

(2) Eccl., XXIV, 31 : « Qui elucidant me, vitam æternam habebunt ».

Venez à moi qui, suis la vérité, la voie qui vous y mène, la vie qui en résulte pour le temps et pour l'éternité ! (1) »

(1) Joann., IV, 13 ; VII, 38. — Cf. Num., XX, 6.

MARDI SAINT

CARACTÈRES DE L'ÉTUDE

De ce que Dieu a daigné se révéler et qu'il a renfermé la science de cette manifestation dans la doctrine de l'Église catholique, il résulte pour nous l'obligation de rechercher la connaissance de cette doctrine. Il serait inadmissible que Dieu se fût manifesté, et que l'homme ne dût pas profiter de cette manifestation. Il le serait aussi que la doctrine de cette révélation fût conservée par le ministère d'une société expressément créée pour elle, et que l'homme n'eût pas obligation de s'enquérir de cette doctrine et d'en acquérir la connaissance aussi complète et aussi exacte qu'il peut l'avoir. Donc il y a, pour nous, une obligation stricte d'étudier la doctrine catholique et d'en avoir, non pas la demi-science — qui est une injure pour la

vérité et pour la raison, — mais la connaissance exacte et complète autant que les circonstances le permettent.

Faisons un pas. Comment faut-il étudier ? Peut-être vous semble-t-il que je vous retiens à des considérations par trop élémentaires? Non, Messieurs: si vous voulez examiner sérieusement avec moi la question, vous verrez qu'il est bon de s'y arrêter.

Trois mots, qui définissent mon sujet, suffiront certainement à exciter en vous l'attention, dont j'ai besoin pour son développement. Il faut étudier avec gravité, avec loyauté, avec générosité : trois mots qui vous sont familiers, dont le sens vous est clair, et dont vous ne craignez pas l'application à vos actes. Nous allons y réfléchir ensemble.

Je dis, Messieurs, qu'il faut étudier avec gravité ou avec sérieux. L'esprit traitant légèrement des idées légères pourra n'être pas jugé trop sévèrement, à condition qu'il n'ait aucune prétention au sérieux de la vie intellectuelle. Mais il est ridicule de viser à des connaissances sérieuses, sans mettre, dans l'effort que l'on fait pour y atteindre, la gravité qu'elles supposent nécessairement. On ne pénètre pas une idée, sans attention, sans suite et sans persévérance : surtout quand il s'a-

git de ce qu'il y a de plus relevé en fait de connaissance, c'est-à-dire de Dieu parlant de soi-même, révélant sa nature, sa vie intime, ses desseins, ses œuvres, au premier rang desquelles nous sommes, comme objets suprêmes des préoccupations divines ; — quand il s'agit de nous, de notre nature, de notre activité ici-bas, de la fin de cette activité, de l'ensemble de rapports qui existent entre notre principe qui est Dieu, et notre fin qui ne peut être que Lui ; — quand il s'agit, par conséquent, de ce qu'il y a de plus sublime comme conception, de plus profond comme doctrine, de plus effrayant comme conséquence, pouvons-nous traiter légèrement cette étude ! Comprenez-vous qu'un esprit respectueux de soi-même aborde un pareil sujet avec légèreté ? Non. La gravité est de toute nécessité dans la manière de concevoir l'étude de la vérité catholique, et de s'y appliquer. Or, la gravité suppose l'attention, la suite et la persévérance.

L'attention est ce regard de l'esprit qui couve pour ainsi dire la pensée, la circonscrit, et cherche à la pénétrer jusqu'au fond ; non pas un regard qui glisse à la surface, comme le vol du papillon passant sur toutes les fleurs sans se fixer à aucune, mais vraiment le repos de l'esprit en l'objet qu'il a choisi, dont il rêve la pénétration et l'exploitation,

aussi complètes que possible. Telle est la première qualité d'une véritable étude.

Elle serait de peu de valeur, sans la suite dans les efforts. Le papillon voltige de fleur en fleur, sans itinéraire ni plan qui lui fasse prendre à l'une sa sève, à l'autre son parfum. D'un vol capricieux, il aborde tout et ne s'arrête nulle part; il va, revient, repart encore, touche cent fois la même corolle, sans jamais l'épuiser. A côté, l'abeille, humble ouvrière vêtue de couleur sombre, qui semble à peine avoir des ailes, s'en va aussi de fleur en fleur, mais avec méthode, les sondant jusqu'au fond de leur calice, y prenant ce qui composera son miel et ne passant à la seconde que pour compléter l'emprunt fait à la première. Celle-ci nous la disions industrieuse et productive; son brillant rival ne mérite pas une pareille louange. Toucher à tout sans ordre et sans suite, c'est peut-être se donner des jouissances, —dont je ne veux pas médire, parce qu'il est toujours agréable de toucher à la vérité; — mais ce n'est pas de cette joie que nous devons avoir le désir, joie d'enfants, vite fatigués de ce qui les a séduits un instant. Il en arrive souvent de même aux hommes, qui ont la prétention d'étudier sans méthode. Leurs efforts ne s'enchaînent pas, et ne produisent rien de réel: lorsqu'on vient

à regarder de près cet esprit, dans lequel ils paraissent avoir entassé tant de connaissances, on trouve, — comme on a dit justement, — une bibliothèque dont les livres gisent pêle-mêle sur le sol : des éléments de connaissances, nulle connaissance achevée. Impossible à eux-mêmes de s'y retrouver.

Nous savons vraiment, Messieurs, ce que nous avons appris dans la patience que la suite impose; et parfois, combien cela coûte! Voyez les enfants! Ils sont curieux : et ne demandent pas mieux que d'apprendre beaucoup de choses! Oui, mais à la condition que, suivant leur caprice, ils passeront de la grammaire à peine ouverte et sitôt refermée, à l'histoire, à la géographie, aux fables, qu'ils traiteront de la même manière. Ils se lassent vite de l'étude, parce qu'ils n'en peuvent avoir le goût, n'y trouvant pas de profit immédiat. L'homme traite souvent la vérité religieuse de la même façon. Il lit, écoute, consulte, médite, affirme-t-il; et que retire-t-il de tout cela? Rien! Il a sauté, du sermon qu'il venait d'entendre, à la Revue dans laquelle il croyait trouver une meilleure lumière, sans plus s'y attacher qu'à la parole du prêtre. Rien, absolument rien comme résultats : c'est de la suite et de l'enchaînement qu'il faut les attendre.

Joignons-y naturellement la persévérance. Il

faut du temps à tout, Messieurs. Si je vous disais qu'on peut savoir une langue étrangère, l'histoire de son pays, ou les mathématiques transcendantes, sans y avoir mis du temps, vous ririez à bon droit : et pourtant, vous commettez la faute de croire et de dire que la vérité religieuse réclame un coup d'œil simplement, — quelques heures, mettons quelques jours, — et c'est assez. Des autres sciences, dès qu'elles sont de caractère plus relevé et de portée plus considérable, vous dites : « C'est l'étude de toute une vie ». Or, ceux-là, qui ont vraiment fait leur vie de l'étude, affirment que l'existence s'achève au moment où l'on commence à savoir comment il convient d'étudier. Le nouveau bachelier se croit savant; l'examinateur qui lui a donné son titre déclare, en le lui conférant, qu'il le juge en état de commencer à apprendre. Eh bien! c'est le contraire, le plus souvent, qui est dans nos convictions, lorsqu'il s'agit de la doctrine catholique : le peu qu'on a appris au catéchisme se grossit du peu qu'y ajoute le collège, (si tant est que le collège ajoute quelque chose), et puis c'est fini! En admettant de quelques-uns qu'ils veuillent encore faire à la vérité surnaturelle l'honneur d'y revenir, ils procèdent comme nous le disions tout à l'heure : un article de Revue par ci, un sermon

par là, une conversation de hasard avec un prêtre par ailleurs, voilà tout. Cependant, Messieurs, est-il un moment dans la vie où notre âme ne soit le sanctuaire naturel de la vérité révélée? Non. Est-il un moment dans la vie, où vous ne la sentiez engagée en cette double lutte,qui naît des attaques du dehors et s'aggrave des révoltes du dedans? Non. Est-il un moment dans la vie,où nous cessions d'être sous l'œil et dans la main de Dieu, et où nous ne devions y penser? Non. Quelles doivent donc être l'étude et la science de toute la vie, sinon celles de la vérité surnaturelle? On peut, un jour venu, cesser de s'occuper de mathématiques, de philosophie, d'affaires; mais est-on jamais arrivé à la perfection qui convient à l'homme suivant la vérité révélée, et dès lors, au terme où il convient d'en cesser l'étude et d'en croire la science achevée? Non, mille fois non! Les plus avancés dans la connaissance ont tout au plus le droit de se dire capables d'y pénétrer au gré de leur désir; car devant la vérité surnaturelle, c'est-à-dire devant l'abîme, il n'y a pas de possession suffisante ni de science achevée, — mais seulement l'espérance justifiée de la connaissance exacte, à condition de continuer l'étude. Donc, Messieurs, au lieu de vous référer aux années lointaines, où vous avez appris un peu de

catéchisme, et à ces réveils fugitifs de connaissance, qui viennent d'une lecture ou d'une audition, faites à la vérité l'honneur d'une considération attentive, suivie, persistante, jusqu'à ce que la lumière éclaire vraiment les points douteux de votre esprit. Dieu ne se refuse pas à ceux qui le cherchent, comme il convient de le chercher.

La seconde qualité de notre étude, — je vais peut-être vous étonner en la rappelant, — c'est la loyauté. Est-il donc possible de n'être pas loyal en étudiant? Oui, très possible : d'autant plus que le résultat de l'étude peut devenir plus gênant. On a souvent dit, et je le répète volontiers, que la raison et la vérité sont faites l'une pour l'autre ; — que la raison obéit à une attraction naturelle vers la vérité, qui paraît s'empresser de descendre vers l'intelligence. C'est toujours vrai de la vérité, presque jamais de la raison. Si la vérité ne gênait pas l'orgueil et la sensualité, les choses iraient tout droit! Mais dès que l'âme soupçonne, en l'objet de son étude, une gêne pour sa vanité ou sa mollesse, elle se tient en défiance. Les petits enfants, dès qu'on ouvre le syllabaire, se mettent en garde : voici l'ennemi! Ils y devinent, imposée à leur nonchalance, une contrainte, qui va grandir à mesure qu'ils

avanceront et, s'ils disent volontiers A, sous l'empire de la curiosité, ils hésitent devant B, qui doit entraîner la prononciation de C. L'homme fait absolument de même. Ne sommes-nous pas de perpétuels enfants ? L'Écriture l'affirme (1) et l'expérience le démontre. Nous avons défiance de toute vérité dont nous ne pouvons pas prendre immédiatement la mesure. La mesurer serait la dominer : la vérité surnaturelle, étant de mesure impossible à prendre, nous inspire l'espèce d'horreur, dont parlaient les Anciens : *sacer horror*, qu'on éprouve, le soir, à l'entrée des vastes nefs et sur la lisière des forêts, où le chemin se perd dans l'ombre de la nuit.

Rien de plus rare que d'arriver à la vérité, l'âme libre, et de lui dire d'avance : « Quoi que je découvre en vous, je l'accepte ; — quelque orgueil que je doive sacrifier, je l'humilierai ; — quelque contrainte que je doive subir de votre part, je la subirai ». — Cependant, lorsqu'il s'agit de la vérité révélée, il ne convient pas de l'aborder autrement. La vérité substantielle, c'est Dieu lui-même : la doctrine qui nous le manifeste, c'est la parole de Dieu. C'est donc toujours le divin, et puisque nous acceptons la réalité de la vérité surnaturelle renfermée dans la

(1) Isai., LXV, 20 : « Puer centum annorum ».

doctrine de l'Église catholique, nous devons lui témoigner, dès l'abord, un souverain respect qui suppose avant tout la loyauté. — « Je vous arrive, devons-nous lui dire, comme un pauvre qui demande l'aumône; comme un sujet qui vient vous rendre hommage; comme un enfant qui sollicite le sein maternel. Je vous arrive donc, en répudiant d'avance tout préjugé, toute répugnance, toute révolte possible : vous ferez en moi et de moi ce qu'il vous conviendra. Je vous conjure d'éclairer les replis où se cache la faiblesse que je n'ose m'avouer, de dissiper les ombres où s'ignorent à demi tant d'idées et d'habitudes. Mettez en mon âme la plénitude de votre lumière, la splendeur de son rayonnement. Dissipez les vapeurs qui s'élèvent des bas-fonds où jamais le soleil n'a pénétré, et dans la pure atmosphère que vous allez créer, dilatez mes poumons, rajeunissez mon sang, refaites ma vie. Sans doute, il m'en coûtera de modifier mes vues, mes goûts, mes coutumes. Mais si je vous demande, ô beauté suprême, de lever votre voile ; — si je vous demande, ô amour sans mesure, de transformer mon cœur ; — si je vous demande, ô puissance infinie, de m'emporter avec vous jusqu'aux régions éternelles ; — si je vous demande de me diviniser à votre contact, — c'est bien le moins que je purifie la

coupe où je veux boire la céleste liqueur; que je dilate mon cœur pour y faire place à la divine visiteuse : que je renonce à être l'esclave de moi-même pour laisser toute liberté d'action à Celui qui daigne se substituer à moi et me donner, avec la liberté, la plénitude de sa force et la certitude de son bonheur ». — Pourquoi venir à la vérité avec un regard louche, en se laissant traîner comme un enfant maussade, uniquement préoccupé des efforts et des sacrifices à faire ?

De la loyauté, Messieurs, de la loyauté ! Que sommes-nous, après tout, pour dresser la tête avec tant d'orgueil, pour croire que nous sommes la seule règle de notre vie, pour nous adorer nous-mêmes? Si nous avons un peu de bon sens et de cœur, remercions Dieu qui daigne s'occuper de notre faiblesse afin de la transformer en puissance, qui daigne descendre en nos obscurités pour les illuminer, et n'allons pas réaliser en nous la parole de l'Apôtre : « La lumière a brillé dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise » (1). La vérité nous sollicite : allons à elle loyalement. C'est une reine et nous ne sommes que des serviteurs : allons à elle loyalement. Elle est la règle de toute

(1) Joann., I, 4 : « Lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt ».

existence et nous n'en sommes que les humbles serviteurs : allons à elle loyalement. Principe éternel de la liberté, elle étouffera la licence : eh bien! renonçons à la licence, et allons loyalement à la liberté. Nous voulons voir : ouvrons les yeux! Nous voulons sentir l'étreinte de la vérité : découvrons notre poitrine et que le rayon atteigne jusqu'au plus profond du cœur!

De la loyauté! Ce n'est pas facile, peut-être; mais la vérité veut de nous, avec la gravité qu'impose sa grandeur, la loyauté que réclame notre honneur à nous-mêmes. Est-il rien de méprisable comme de s'aveugler volontairement en face du devoir? Si nous sommes des hommes, disons à la vérité : « Que voulez-vous que je fasse? (1) »

Mais alors une troisième qualité est indispensable à l'étude : c'est la générosité.

On ne saurait être pleinement loyal sans être généreux, c'est-à-dire sans faire preuve d'énergie. La loyauté accepte les principes, dès qu'ils se montrent, et les conséquences, lors même qu'elle ne les voit pas encore, — parce qu'il est impossible à un esprit sincère de ne point accepter un principe en toute sa portée. La loyauté consiste donc à dire,

(1) Act., IX, 6 : « Domine, quid me vis facere ? »

non seulement : « Je reconnais la justesse de cet enseignement », mais aussi : « Puisqu'il engendre nécessairement des conséquences je les accepte avec bonne volonté ». Répétons-le : cela ne se fait pas sans une générosité qui met d'avance le principe en action. Pourquoi ? Nous le savons tous, par expérience, — dans les doctrines pratiques, aucun principe n'a sa plénitude de lucidité, et par conséquent ne satisfait pleinement l'intelligence, qu'autant que nous l'avons mis en action. Les théories d'ordre purement spéculatif n'ont pas besoin d'être appliquées pour frapper l'esprit et y produire la conviction: mais lorsqu'il s'agit de doctrines pratiques, il faut les avoir vues à l'œuvre pour en saisir exactement la justesse. Or, le premier terrain d'application des principes à étudier, c'est nous-mêmes. Il est infiniment plus commode, c'est vrai, d'en laisser l'initiative aux autres ; mais l'expérience des autres n'aura jamais pour nous la valeur de notre propre essai.

L'étude d'autrui, disions-nous l'autre jour, produit la divination beaucoup plus que la science. L'homme est un mystère impénétrable; à moins qu'il ne se révèle spontanément, vous ne le connaissez qu'à demi. Pour nous-mêmes seulement, le terrain est largement éclairé et le son exactement

vérifié, quand la vérité nous frappe et nous fait vibrer. Pour bien juger les applications d'un principe, il faut les étudier, non dans la divination que suppose la connaissance des autres, mais en nous-mêmes. Je crois à la solidité du principe et j'en accepte par avance les conséquences rationnelles; mais comme je n'en jugerai bien que par l'application, je m'éclaire à ma propre expérience. Je fais procès non pas aux préjugés et aux passions du voisin, mais à mes préjugés et à mes passions. Alors, la vérité se révèle pleinement, s'identifie, pour ainsi dire, à notre âme ou plutôt devient notre âme! Elle fait de nous des êtres nouveaux, nous entraîne avec elle dans son vol vers l'infini, et nous fait asseoir sur le trône d'où elle domine la vie intellectuelle, à condition que nous ayons payé la rançon de notre captivité, rendu hommage à sa souveraineté, et donné des gages à cette union merveilleuse qui se consommera dans l'éternité.

Cela coûte, car la loyauté n'est pas aisée, surtout quand elle arrive à s'appeler générosité. En théorie, on accepte sans trop de peine la possibilité des conséquences; les appliquer est une autre affaire. Or, la générosité ne se contente pas de dire, en théorie : « Le principe est juste et l'application

rationnelle »; elle forme immédiatement la résolution de vérifier en soi-même la justesse de l'application et la force du principe. Non contente de la former, dès que les circonstances lui en permettent l'application effective, elle la tente : elle est immédiatement sujette du vrai, non par l'intelligence seule, mais aussi par le cœur et la volonté, même par la chair soumise à l'épreuve, en un mot, par toute la vie. Alors la vérité, — pour parler le langage de l'Écriture, — écarte ses voiles, apparaît en toute sa beauté, rayonne de tout son charme aux regards éblouis, pénètre de sa flamme et enivre de sa joie les âmes qui ont consenti à l'accueillir, et à lui faire une place où elle peut librement épancher les trésors de son cœur (1).

Ah! Messieurs, si c'est ainsi que vous désirez savoir, oui, vous saurez! Tout au contraire, si vous n'avez pas jusqu'à présent atteint la connaissance désirable, veuillez faire un retour sur vous-mêmes! Demandez-vous ce qu'a été l'application de votre esprit à la doctrine catholique, quelle suite vous avez mise dans votre recherche, quelle durée vous lui avez donnée, avec quelle simplicité, quelle sincérité, quelle loyauté vous avez abordé la vérité.

(1) Prov., VIII, 12-18; — Eccl., IV, 12-22; — XXIV, 29-31, — etc.

Recherchez si vous n'avez pas eu contre elle ces défiances qui devaient empêcher votre rencontre! Assurez-vous enfin que vous avez mis loyalement à ses pieds votre volonté, votre cœur, votre chair, en lui disant : « Je vous supplie de vous donner à moi : et pour preuve de mon désir, je me donne tout entier. J'appelle : répondez! » S'il n'en a pas été ainsi, reconnaissez-le, ce n'est pas la vérité qui est en faute : c'est vous qui lui avez manqué et vous ne pouvez vous plaindre de n'avoir pas, dans la science suffisante, la vie qui en résulte pour l'esprit.

Mais bien plutôt, Messieurs, puissiez-vous être consolés par la pensée d'avoir désiré la vérité, de l'avoir réellement cherchée et traitée avec la dignité qu'elle requiert, dans le sérieux de l'étude et l'abandon d'une âme loyale. Si, jusqu'à présent, elle n'a pas opéré en vous cette illumination dont nous parlions tout à l'heure, ne désespérez pas. Vous dites : « Je voudrais avoir la foi et ne puis y arriver ». Puisque vous la voulez, vous l'aurez! Vous cherchez la lumière : vous la trouverez! Vous frappez à la porte de la science : ne craignez pas qu'elle reste fermée! La sagesse éternelle a, comme toutes les beautés, ses réserves qui honorent notre

poursuite et nous font mieux apprécier la joie de sa possession ; elle fait quelquefois durer les heures de l'incertitude et du doute, pour que notre loyauté et notre générosité s'affirment avec plus d'éclat ; mais nous pouvons dire d'elle ce que l'apôtre disait du Christ lui-même : « N'ayez pas peur de trop attendre. Le voici qui vient : *Ecce venit* » (1).

Pressez le Dieu de vérité en lui criant : « Venez (2) ! » Il ne tardera pas à paraître, et dissipant les nuées qui le cachent, rayonnant de toute sa splendeur, il se fera votre ami. Alors, le cœur sur le cœur, vous sentirez qu'il se refuse seulement à qui ne le désire pas ; que son plus grand bonheur est de se jeter dans les bras de ceux qui le sollicitent, — et si tant est qu'il les ait fait attendre, — d'augmenter leur joie de tout ce qu'il y a eu d'angoisse et d'inquiétude dans le retard de sa manifestation.

(1) Hebr., x, 37 : « Adhuc enim modicum aliquantulum... veniet et non tardabit ».
(2) Apoc., xxii, 20 : « Veni, Domine, Jesu ».

MERCREDI SAINT

OBSTACLES A L'ÉTUDE

Messieurs,

De ce que Dieu a daigné se révéler et assurer dans le cours des temps, par l'Église, la connaissance de sa révélation, il y a pour nous une obligation stricte d'étudier la doctrine catholique : cette étude doit se faire dans les conditions de gravité, de loyauté et de générosité qui en assurent les effets. Avoir exposé ces principes c'est avoir le droit d'attendre qu'ils soient mis en pratique par tous ceux qui les connaissent. Il n'y a rien de plus conforme à la dignité de la vérité et à l'honneur de la raison humaine. Cependant, disons-le fran-

chement, il n'y a peut-être pas de déception plus fréquente que celle dont on est attristé, en constatant ce besoin d'ignorer qui semble faire le fond de la vie intellectuelle.

Vous vous récriez : « Qu'est-ce donc qu'il y a de plus vivant dans l'âme que le désir de savoir! » Eh bien! Messieurs, étudiez avec moi loyalement, comme je vous le demandais hier, les obstacles à vaincre pour arriver à la connaissance de la vérité, et par lesquels nous sommes presque toujours arrêtés. J'en compte trois, faciles à signaler, et dont l'étude, — pour être intéressante, — n'en est pas plus consolante : le dédain de la vérité qui naît de la légèreté d'esprit ; — la crainte de la vérité qui naît de la mollesse ; — et la haine de la vérité qui naît de l'orgueil.

Je ne pense pas, Messieurs, que le reproche de dédain, de crainte ou de haine s'applique à vous. Je l'ai dit en toute sincérité : vous êtes une élite et venez ici avec un réel désir d'entendre la vérité. Par conséquent, si je mets quelque amertume à parler de ce triple obstacle à la lumière, veuillez considérer que je veux atteindre, par vous, ceux qui ne sont pas ici. Mais veuillez aussi, en toute loyauté, reconnaître ce qu'il y a d'imparfait dans votre docilité, et ne réservez pas la leçon tout en-

tière aux absents. Appliquez-la quelque peu à vous-mêmes : je vous laisse le soin de déterminer en quelle mesure, avec la conviction que, dans bien des cas, votre conscience a quelque reproche à se faire.

Le premier obstacle à la recherche de la vérité, c'est le dédain. (J'aurais pu dire le mépris, car le mot est aussi juste ; mais j'adoucis l'expression, vous laissant libres de la forcer quand il vous conviendra.) Ce dédain a pour cause la légèreté d'un esprit sans pénétration ou sans élévation.

Tout d'abord, l'esprit humain peut manquer de pénétration à l'endroit de la vérité, n'en voir que la surface, et encore d'un œil tellement distrait qu'il en garde à peine souvenir. Ce mal est fréquent en notre temps : pour le constater, écoutez la plupart des hommes de votre entourage. Qu'est-ce, pour eux, que la vie surnaturelle? Une sorte de luxe de la vie intellectuelle, dont il est permis de se passer, d'autant plus qu'il n'est aucunement nécessaire à la dignité de la vie. Pour beaucoup, (et certainement quelques-uns de vous en sont), la vérité surnaturelle n'est pas de même dignité ou valeur que les autres connaissances, dont nous pouvons faire des objets d'étude. Un homme bien élevé ne

peut ignorer l'histoire, la philosophie, les mathématiques : ce sont connaissances indispensables. Plus indispensables encore celles qui peuvent, à un moment donné, se traduire en profits matériels, en influences, en plaisirs, même en pouvoir. Voilà des études vraiment dignes d'intérêt !

Mais si l'on vient à la vérité surnaturelle, tout change. Qu'on ait, dans la bonne société, une notion quelconque de la doctrine catholique, sans doute ! Il est mal porté aujourd'hui d'en être absolument ignorant; il y a déjà longtemps que le P. Lacordaire le disait ici même : « L'impiété est canaille ». Il faut donc avoir une certaine notion des vérités religieuses; mais l'avoir très complète? Bagage inutile, sinon, — parlons net, — complètement ridicule. On peut poser, en certains salons, pour la science historique, géographique, philosophique ; avez-vous jamais cru que l'on pût y poser pour la théologie? Vous pouvez rendre un cercle attentif à propos de n'importe quelle question de l'ordre naturel. On me pardonnerait peut-être à moi de l'essayer, en raison de mon habit, dans un cercle de dames : mais si vous en étiez, Messieurs, avec quel empressement vous gagneriez le fumoir ou le billard, en vous demandant s'il est permis d'être indiscret et maladroit à ce point !

Pour vous, c'est une superfétation de l'éducation, un luxe inutile de la vie intellectuelle.

D'où vient cette erreur, sinon de notre légèreté d'esprit. Quelle origine peut être plus haute que celle de la vie surnaturelle? De quels problèmes plus élevés, plus profonds, plus ardus, une science peut-elle s'occuper? A quelle sublimité, à quelle profondeur l'esprit peut-il monter ou descendre plus facilement et plus sûrement qu'avec la vérité surnaturelle? Dès lors, quelle est cette futilité, qui trouve admirable la découverte d'une planète, d'un sérum, d'une loi naturelle, d'une phraséologie, d'une combinaison financière, et trouve à peine estimable de monter au-dessus des effets pour étudier leurs causes, au-dessus de leurs causes pour en faire la synthèse, et finalement contempler l'Être lui-même? — Pourtant elle est vôtre, Messieurs, quand vous raillez le catéchisme des enfants, l'empressement des femmes autour de nos chaires, et même les formes les plus sérieuses de l'enseignement catholique par le livre ou le discours. Votre présence ici ne vous lave pas suffisamment des reproches que la vérité a le droit de vous faire, — car c'est pour un instant, — et la vérité a droit sur l'ensemble de la vie. Pour avoir recherché et entendu, en passant, deux mots de

vérité, avez-vous satisfait à la loi de la vie?

La théologie, disaient nos pères, est assez grande dame pour prendre le pas sur toutes ses servantes, les sciences naturelles : nous en pensons tout autrement. Nous nous appliquons à des études vaines jusqu'au ridicule, parfois humiliantes et inavouables ; mais nous occuper de certaines grandes choses avec le respect qu'elles comportent nous semble excessif. Nous les dédaignons, et c'est le mot : mépris, qui conviendrait, en bien des cas, pour les chrétiens tout autant que pour les mondains. Si vous croyez facile le devoir de chercher et de connaître la vérité, appréciez ce premier obstacle, et voyez ce qu'il empêche dans la plupart des intelligences.

Il y a une autre face à la question. Que vaut la vérité pour beaucoup, et en quoi mérite-t-elle leur attention ? — Ils l'estiment d'après ce qu'elle produit. Une vérité stérile, comme ils disent, c'est-à-dire derrière laquelle il n'y a pas immédiatement une jouissance, un honneur, un profit, n'a pas d'importance à leurs yeux. L'esprit ne manque pas seulement, vous le voyez, de pénétration ; il manque aussi parfois d'élévation.

Pourtant, ce ne sont pas les phrases qui font

défaut, en nos jours, à la glorification des aspirations ou des élans vers la lumière et la vie ; mais les faiseurs de phrases, tous les premiers, — ces beaux esprits qui ouvrent, en paroles, leurs ailes au-dessus des plus hauts sommets, — se traînent en réalité sur les fumiers, parce que c'est là que se rencontrent le grain, le toit, le voisinage des gens qui les nourrissent, jusqu'au jour où ils les égorgent, après les avoir exploités.

Telle est, Messieurs, l'élévation d'esprit ordinaire en notre temps. Qu'est-ce qu'une vérité qui ne produit pas d'argent, ne pose pas dans l'estime des hommes, n'ouvre pas le chemin des emplois et des honneurs, — une vérité qui fait vivre d'espérance pour la vie future seulement? Quand vous envoyez vos fils au collège, vous avez déterminé leur carrière et la nature de leurs études : « Mon fils, travaille, voilà ton avenir. Il ne s'agit pas d'obéir aux entraînements de l'imagination, de rêver de poésie ou d'art : tu feras surtout des mathématiques pour entrer à Polytechnique ou à Centrale, et arriver un jour à quelqu'une des positions qu'ouvrent ces écoles. Si tu veux faire de la littérature, prends le chemin de l'École normale : tu trouveras, derrière tes goûts artistiques et littéraires, quelque chose de palpable, de traduisible en

louanges, en dignités, et même en émoluments ». — Mais l'envoyer au catéchisme ?... Sans doute, il le faut bien, pour la première communion. « Allons, faisons vite ; et tu sais, — après la communion, — il s'agit de choses sérieuses ! »

Tel est trop souvent votre langage. Si par malheur, au collège, le professeur de science religieuse empiète, ne fût-ce que d'une demi-heure, sur le domaine des autres études, ce collège-là est mal noté ; au besoin, on fait visite au proviseur, pour lui rappeler que le temps est précieux, qu'on n'en a pas à perdre, et qu'il s'agit d'arriver au baccalauréat, porte ouverte sur toutes les carrières. Quant au catéchisme, l'enfant a passé par l'église ; il en sait bien assez, et c'est une affaire réglée. Quelle pitié, n'est-ce pas ? Après avoir entendu, en tant de beaux discours, et lu dans tant de livres, l'apothéose du siècle, on est tenté de s'en aller, baissant la tête et courbant les épaules, honteux pour son temps et pour soi-même, — parce que ce siècle semble avoir un sac de gros sous pour cervelle et pour cœur, de par la volonté de ceux qui se prétendent les plus intelligents et les plus éclairés. — « Vous avez des ailes, jeune homme, et vous voudriez peut-être, à l'exemple de ceux qui furent la gloire des siècles chrétiens, vous enfermer, comme Tho-

mas d'Aquin, dans une cellule, entre un crucifix et un livre, pour arriver à la connaissance de Jésus-Christ! Quel ridicule! Allons donc! Vous avez un beau nom; les salons sont ouverts à vos succès de galanterie, d'élégance, d'esprit, et vous voulez être Thomas d'Aquin! Mais il n'y a donc plus de fêtes où briller, de sourires à recueillir, d'héritières à épouser? Vous voulez être Thomas d'Aquin, jeune homme, et vous avez de la fortune; il y a mille affaires qui rapportent cent pour cent, même honnêtement, et on peut aider la Providence, n'est-ce pas? Vous voulez être Thomas d'Aquin! Laissez ce rêve! La vérité sans profit n'est pas la vérité, ou, si c'en est une, vous y songerez plus tard. Lorsque vous aurez vieilli assez pour n'être plus bon à rien, vous reprendrez le chemin de l'église, et n'ayant plus les jouissances qui conviennent à l'âge puissant, vous aurez celles qui conviennent à l'âge caduc. Entre les petits enfants et les vieillards, place à ceux-là qui ont souci de développer leur vie dans la vraie fécondité! Laissez de côté le catéchisme et la théologie; faites des affaires, jeune homme, gagnez de l'argent, amusez-vous, rabaissez l'idéal de l'homme, du mari, du patriote, du chrétien : mais ayez fait comme nous! Quand vous arriverez au bout de la course, et qu'en face de la

Vérité éternelle vous aurez à expliquer votre conduite, vous pourrez dire : « J'ai fait comme tout le monde! » — Ah! prenez garde que vous continuiez à faire comme tout le monde! La porte du ciel est étroite, et le sentier pour y aller n'est pas large, vous le savez : la Vérité n'est pas de ces femmes faciles, dont la porte s'ouvre à tous ceux qui frappent et dont les sourires se multiplient au gré des solliciteurs!

Voilà donc une première difficulté : la légèreté d'esprit qui engendre le dédain, par manque d'élévation ou de pénétration. Une seconde vient de la crainte, fille de la mollesse. Peut-être, Messieurs, allez-vous dire : « Cela ne nous regarde pas : nous ne sommes pas de ceux qui ont peur ». — Réfléchissez. Le reproche ne tombe pas, si vous le voulez, tout entier sur vous; mais, je vous en prie, retenez-le pour le profit de ceux qui en peuvent avoir besoin plus que vous, et aussi, du moins en partie, pour vous-mêmes qui en avez certainement un peu besoin.

La mollesse produit deux sortes de craintes : l'une qui tient à la difficulté de s'assimiler la vérité dans une connaissance exacte et complète, l'autre qui tient aux applications nécessaires de cette vérité

pour le refrènement des passions. Notre temps est brave, c'est entendu, surtout pour les Français ; mais à la condition qu'il ne s'agisse pas de réagir contre soi-même. La vérité, qui nous tend les bras, se livre seulement aux efforts suivis et persévérants; difficulté, par conséquent, de l'approcher et de l'étreindre. — « O beauté suprême, s'il ne fallait que te rencontrer sur le chemin, où je me traîne plutôt que je n'y marche, à demi couché dans la poussière ou la fange, comme il me serait doux de te presser sur mon cœur et de confondre mes désirs avec tes joies ! » — Mais la vérité ne se plaît ni à la poussière ni à la fange des bas fonds; elle habite les hauteurs : et, semblable aux fées des légendes, elle recule devant le regard qui la poursuit. Il faut franchir des abîmes, braver des torrents et des gouffres, pour la rencontrer dans l'austère silence où elle daigne, suivant l'Écriture, révéler ses charmes secrets (1). Soyons sincères avec nous-mêmes, quel est le caractère de ce siècle qui aime tant la raison et la science? C'est de s'amuser, surtout dans la vie intellectuelle. On nous présente un livre. — « Est-ce amusant ? — Oh ! pas beaucoup, c'est sérieux. — Nous verrons cela plus tard ! » Il se produit une œuvre remarquable :

(1) Eccl., IV, 21 : « Et denudabit absconsa sua illi ».

« Est-ce amusant ? Allons voir bien vite ! — Non : c'est grave, digne de l'attention d'un esprit sérieux. — Nous verrons cela plus tard ! »

Si l'on donne, au Théâtre-Français, *Athalie*, *Polyeucte*, *les Horaces*, la foule va un peu plus loin, où l'on sert quelque ineptie ultra-légère, absolument dépourvue de pensée et plus encore de tenue; c'est si amusant! On pouvait lire, aujourd'hui même, dans un journal : « Il est étonnant que les pères de famille consentent à mener des filles de treize ans à la plupart des pièces où ils les conduisent ». Il n'est pas démontré que la fille de treize ans s'y amuse beaucoup : mais le père s'y amuse tant! Hélas! il n'est pas démontré non plus qu'un jour la fille de treize ans amuse beaucoup son père ; il y aura peut-être de fâcheux retours! En attendant, il racontera, demain, les choses amusantes qu'il a vues, conseillera aux amis de les aller voir, au besoin leur offrira son fauteuil ou sa loge. Les livres ont la même destinée. Les cours savants ont quelquefois trois auditeurs, dont le professeur se contente : mais que, d'aventure, les mêmes cours s'égayent d'une excursion dans le domaine du sentiment, où les psychologues modernes montrent tant d'audace, — les femmes s'y pressent, et les hommes y feraient foule, si le

respect humain ne les empêchait de prendre trop d'intérêt aux choses qui amusent tant ces dames! Une mollesse invétérée ne nous permet pas d'éprouver, en face des idées sérieuses, autre chose que de la crainte. Il faut, pour les aborder, un effort dont nous sommes rarement capables : d'où, comme vous le voyez, il n'est pas si aisé qu'il paraît de rechercher et de connaître la vérité.

Il y a une autre crainte plus misérable encore. La vérité surnaturelle se propose nécessairement la réforme des habitudes, que nous choyons avec tant de soin, mais sans les avouer, — habitudes plus ou moins équivoques, peut-être même déshonorantes. Je ne voudrais pas dire trop de mal de mon temps : je lui dois pourtant plus de franchise encore que d'indulgence, — et c'est vraiment un siècle de pharisaïsme. Pourvu que le tombeau soit blanchi, et que la façade n'ait pas de lézarde, il importe assez peu de savoir ce qu'il y a au dedans. La réelle honnêteté, au point de vue simplement humain, combien d'entre nous oseraient dire ce qu'ils en pensent en pratique! Oh! Messieurs, je ne suis pas pessimiste et n'ai pas la prétention de voir seulement des malhonnêtes gens dans la société moderne; mais les hommes de conscience droite, dans toute la force du terme, en connaissez-vous

beaucoup ? Sans nous appliquer la dure parole du Sauveur, écoutons Joseph de Maistre parler de soi-même. — « Je ne sais pas ce qu'est la conscience d'un scélérat, parce que j'estime n'en pas être un ; mais je sais ce qu'est la conscience d'un honnête homme, et cela fait peur ! » — Oui, Messieurs : tout ce qu'il y a de compromissions, de capitulations et d'apostasies dans l'âme d'un honnête homme, au profit de cet instinct pervers que nous gardons. comme la trace de notre imperfection native et de la chute originelle, cela fait peur ! Or la vérité est une lumière qui descend dans les bas-fonds où jamais nulle clarté n'a brillé, pour en révéler les immondices et les fétidités. C'est pourquoi nous ne l'aimons guère ; nous en avons plutôt peur. C'est, il est vrai, une mère de beauté merveilleuse, mais de la beauté grave qui sied aux mères ; toujours jeune, elle a cependant l'expérience de la vie, de ses épreuves, de ses combats, de ses victoires. Elle porte son enfant dans ses bras, pressé sur son cœur avec toute la tendresse possible, mais avec résistance aux élans de l'enfant qui veut lui échapper : étreinte douce et forte, qui est à la fois une défense, un encouragement et un châtiment. Nous avons peur de cette mère, — d'une beauté si grave, d'une tendresse si dévouée, mais si

vigilante et si énergique; nous avons peur de ses regards qui sondent nos cœurs et nos reins, de sa voix qui invite à l'effort et réprimande les manquements au devoir; nous en avons peur surtout, parce qu'elle est sévère à ces lâchetés, ces compromissions, ces abaissements auxquels nous ne voudrions pas renoncer.

L'homme sans passions ne serait pas un homme, en ce sens qu'il n'aurait pas en lui la marque de l'imperfection naturelle aux créatures, et aussi parce qu'il n'aurait pas les élans, les enthousiasmes, les entraînements qui portent l'homme vers les sommets, à travers les luttes, les réactions, et les détachements. La vérité prend les passions par la main, les règle et les complète, mais en les épurant impitoyablement de tout ce qui compromet l'honneur. Il ne nous plaît pas toujours qu'elle le fasse. — « *Noluit intelligere ut bene ageret* » (1), a dit le Psalmiste en parlant de l'homme : il n'a pas souci de voir trop clair, parce qu'il lui faudrait agir. — Notre temps connaît bien cette crainte, n'est-ce pas, Messieurs : l'énergie s'y fait rare et les caractères n'y sont pas fréquents. Il y a une ressource contre la lumière : c'est de fermer les yeux, et, combien de fois nous arrive-t-il

(1) Psalm. XXXIII, 4.

de les fermer, parce que la lumière menace de pénétrer jusqu'au cœur !

Un troisième obstacle à la vérité, c'est la haine. Ici vous protestez plus vivement, et je reconnais avec joie que le reproche ne vous vise plus, tout en vous priant de le porter où il convient qu'il agisse. Eh ! mon Dieu, peut-être, — car nos auditoires se forment d'hostilités autant que de sympathies et d'indifférences, — peut-être ma parole va-t-elle atteindre ici-même quelqu'un qui a besoin d'entendre : je le supplie d'écouter et, — s'il a compris, — de rendre hommage à la vérité.

Si le mot de « haine » vous étonne, veuillez vous rappeler que ce qui est imparfait suscite des émotions incomplètes et qui laissent à peu près indifférent. Mais la perfection suscitera toujours des passions, et sa mesure sera celle de la passion, amour ou haine. Les théories humaines ont rarement de ces effets, parce que nous les tenons pour douteuses, et lors même qu'elles ont le plus de rayonnement, nous savons qu'il court risque de s'éteindre, dans une ombre d'autant plus épaisse que l'éclat aura été plus vif. Devant la vérité surnaturelle ou divine, il n'est pas possible de rester indifférent, et quand on affirme l'indiffé-

rence religieuse, on parle un langage inexact.

Avez-vous trouvé beaucoup d'hommes indifférents en matière de religion ? Au premier abord, le nombre en paraît considérable. Étudiez-les. Si vous ne touchez pas, devant eux, à ces questions, ils n'ont pas l'air de savoir qu'il en existe ; mais si vous les soulevez, la passion s'en mêle dès les premiers moments. Aussi les associations de toutes sortes qui se fondent, parmi nous, inscrivent-elles dans leur règlement la clause : « On ne traitera ni de religion ni de politique ». On a peur de susciter des querelles et des brouilles irréconciliables. Pour la politique, inutile d'insister. Cela se comprend de reste ; on ne provoque pas une réunion pour la dissoudre à la première rencontre. Quant à la religion, c'est pire encore. Écartons donc, des réunions où l'on tient aux plates tranquillités de notre siècle, toute discussion politique et religieuse. Mais alors que devient votre belle indifférence ? Le même sceptique, qui « laisse tout le monde libre d'obéir à sa conscience », tyrannise, à son foyer domestique, sa femme, ses enfants, ses serviteurs fidèles aux obligations de la semaine sainte et aux lois de l'Église. Rien de ridicule comme cette fameuse théorie.

Comment se fait-il que les journaux libre-pen-

seurs soient pleins de récriminations contre les prédicateurs osant rappeler que l'Église est indépendante, que les commandements de Dieu priment les commandements de l'homme, que l'âme est supérieure au corps, et qu'il fera, un jour, bien meilleur être dans le ciel avec le bon Dieu que d'être dans la terre avec les vers, et dans l'enfer avec le diable? Où donc est leur indifférence ?

Vous lisez un journal impie, pour faire acte d'indépendance, et craignez de lire ostensiblement un journal chrétien, parce que ce serait prouver l'asservissement de votre pensée, comme vous dites! Vous faites de l'esprit contre la foi, et vous êtes fiers de l'avoir fait, parce qu'on vous applaudit comme très spirituels : mais vous seriez vexés que les dévots se permissent de rire à vos dépens, et c'est un droit que vous leur déniez. Non, Messieurs, vous n'êtes pas indifférents en pareille matière, parce qu'il n'est pas possible de l'être. C'est l'amour ou la haine. Oh! l'amour parfois bien timide, qui se cache, qui en vient jusqu'à s'ignorer; la haine aussi qui s'ignore, et se montre d'autant plus naïvement qu'elle s'ignore davantage.

Il y a toutefois la haine qui se connaît et tient à se montrer savante, ingénieuse, raffinée, tenace, mortelle. Cette haine, si vous ne la ressentez pas,

avouez au moins que vous la laissez librement agir. — Quel spectacle que celui du fils laissant insulter sa mère, de l'ami laissant outrager son ami, du père laissant asservir son fils ! Eh bien, ce spectacle est celui que vous donnez trop souvent. Votre mère, l'Église, est insultée : a-t-on jamais vu chez vous autre chose que ces indignations faciles, dont on a pu se moquer à la tribune? — On outrage, tous les jours, ce que vous aimez le plus, dites-vous : êtes-vous prêts à mourir pour le défendre ? Oh ! non, non, on ne meurt plus pour ces causes-là ! — Vous avez des enfants que l'on empoisonne, de longue date, en dosant le poison avec une habileté qui donne froid dans les os ; comment les avez-vous défendus? La haine de Dieu est surtout aidée par votre indifférence ou plutôt votre abdication ; car vous n'êtes pas indifférentsau fond, mais vous n'avez pas le courage de barrer passage à cette haine !

D'autant plus tenace et agissante qu'elle est plus aveugle, elle a pour caractère de se refuser à toute étude, ou, si elle étudie, à l'étude loyale et généreuse : — ce qui la rend d'autant plus à craindre. Elle ne veut, à aucun prix, du règne de la vérité, et n'entend lui laisser dans le monde aucune place. Je me trompe : si la vérité consent à être une es-

clave ou du moins une servante, contente d'un morceau de pain dur et avili, peut-être lui laisseront-ils le droit d'exister pour attester leur triomphe : César permettait à l'esclave, qui suivait son char, de l'insulter pour rehausser sa gloire. Mais qu'elle ne règne pas, qu'elle ne gouverne pas les esprits ! Qu'elle ne soit pas l'âme des sociétés ! Qu'elle reste à l'ergastule, sinon à la prison, — si vous y tenez, à l'atelier, dont ces prôneurs du travail sont profondément dédaigneux, — mais pas de règne ici bas !

Ils veulent encore davantage, en interdisant à la vérité de régner même sur la mort et au delà. Ils entendent, moitié par orgueil et moitié par peur, (car il n'y a rien de peureux comme l'orgueil), que la mort paraisse servir encore à leur triomphe. Dans cette période douteuse qui sépare la cessation apparente de la vie et sa cessation réelle, l'âme peut se rejeter, d'un dernier et rapide élan, vers la vérité éternelle. Ils ne sont donc jamais sûrs de la posséder; il faut au moins qu'ils aient le cadavre, enveloppe de l'âme, — sur lequel ils triomphent, n'étant pas sûrs d'avoir triomphé d'elle. Si tant est que, dans le secret de son éternité, le Christ soit vainqueur, il faut qu'ils aient, sur le Christ, cette revanche de la rue où ils promènent le cercueil profané, entre

deux files d'insulteurs — criant d'autant plus fort qu'ils ignorent davantage, — sous la conduite d'habiles ou de trembleurs, qui n'osent ou ne veulent pas se compromettre. Et ce triomphe d'ici-bas leur donne l'illusion qu'ils l'auront au-delà ! Comme les poltrons chantant dans la nuit pour se persuader qu'ils n'ont pas peur, ces bravaches de la vie intellectuelle se persuadent peut-être, à force de bruit, qu'ils se sont fait une conviction et assuré la paix. Grâce à Dieu, la raison humaine tombe rarement aussi bas. Il faut avoir singulièrement abusé de la grâce et du bon sens pour arriver à ne plus être capable de mettre la raison en rapport avec la vérité. Je me rappelle ce vieillard, vrai fils de Voltaire, qui achevait, devant moi, une diatribe contre le Jugement et l'Enfer, par ces paroles à voix basse : « Priez pour moi ! » — Voilà bien le fond de l'âme humaine, Messieurs. Tous n'ont pas le courage de dire : « Priez pour moi ». Il est vrai qu'entre eux ils ne pourraient pas se le dire : ils n'ont pas confiance dans la prière les uns des autres. En retour ils ont une peur atroce que la tombe soit seulement un passage, et pour masquer ce trou où tout s'abîme, suivant eux, ils couvrent le cercueil et ornent leur boutonnière de fleurs d'immortelle !

Cette haine, Messieurs, vous la favorisez, en ébranlant ou empêchant le règne de la vérité. Vous ne l'éprouvez pas ? Je le crois... mais non pas de tous : il y a certainement ici quelqu'un qui l'éprouve, et le portrait que je viens de tracer a, parmi vous, son original.

Vous n'avez pas de haine, soit : mais cela suffit-il? Il faut que vous viviez de la vérité, — il n'y a pas d'autre vie pour l'âme, — et que vous en viviez dans une science véritable. Reprenez votre âme et interrogez-la devant Dieu : demandez-lui ce qui l'empêchait, jusqu'à présent, de vivre réellement dans l'amour et la recherche de la vérité. Est-ce légèreté d'esprit? Allons, Messieurs, un effort, et raffermissons notre esprit. Est-ce mollesse de cœur? Allons, Messieurs, soyons hommes, une fois en passant, et donnons à notre volonté assez d'énergie pour lutter contre la passion. Reprenons notre âme et secouons cette crainte, fille de la haine, qui convient si peu à notre tempérament, à nous qui sommes naturellement aimants et braves. Reprenons notre âme : et, s'il faut l'amener comme malgré elle aux pieds de la vérité, faisons-le, en appelant au secours la Vérité elle-même.

« Seigneur, personne ne vient à vous, si vous

ne l'attirez (1). Eh bien! Seigneur, attirez moi (2). — Je sais bien que, depuis longtemps, vous m'appelez et que je résiste; mais vous êtes tout-puissant ! — Forcez la porte de cette âme, où je ne veux pas que descende la lumière; forcez la porte de ce cœur, verrouillé par moi pour y cacher les folles passions qui me dominent. Seigneur, relevez ma tête courbée sous la peur, et reprenez possession de mon âme. Faites que je voie (3) ! comme disait l'aveugle, — que je voie dans la plénitude de votre lumière. Que je vous voie surtout, ô mon Dieu, — toujours davantage, l'œil affermi par vous-même et toujours désireux de plus de lumière, — afin que, dès ici-bas, je sois participant du suprême bien de l'éternité, qui est de vous voir, de vous voir pour vous aimer, de vous aimer pour vous posséder, dans l'incessant renouvellement de la gloire et du bonheur.

(1) Joann., VI, 44 : « Nemo potest venire ad me, nisi Pater... traxerit eum ».

(2) Cantic., I, 23 : « Trahe me post te ! »

(3) Luc., XVIII, 42 : « Domine, ut videam ! »

JEUDI-SAINT

MOYENS DE L'ÉTUDE

Messieurs,

De la croyance en la révélation, nous avons déduit l'obligation stricte de l'étude de la doctrine catholique, — étude qui doit être grave, loyale, généreuse, afin d'avoir raison des obstacles que nous définissions, hier, de ces trois mots : le dédain, la crainte et la haine. Il nous reste à dire par quels moyens cette étude arrive à produire l'illumination et l'entraînement qui doivent couronner nos efforts. Vous les connaissez déjà : la lecture, la prédication, la prière.

Le premier, c'est la lecture. Nul ne peut prétendre à tirer de son propre fonds l'aliment de sa vie intellectuelle. Si quelques hommes ont, dans le passé, trouvé les premiers jalons à poser sur la route de l'esprit, combien d'autres sont restés absolument incapables de rien découvrir, de rien inven-

ter, et dont la gloire est d'exploiter ce qui a été trouvé par leurs devanciers! Dans les temps plus voisins de nous, cette répétition des inventions géniales se fait encore de loin en loin; mais si nous en étions réduits à attendre ces coups de soleil de la vérité sur les cerveaux capables de les porter sans éclater, nous serions bien à plaindre. Nous sommes de ceux qui exploitent les inventions et qui vivent de l'acquit des autres : nous mettons notre honneur à développer la lumière apportée par ceux qui nous précèdent et à la léguer à nos successeurs, dans une clarté nouvelle.

Mais si cela est vrai des connaissances d'ordre naturel, ce l'est bien plus encore dans l'ordre surnaturel, où nous ne pouvons rien trouver par nous-mêmes. La vérité surnaturelle est donnée aux hommes, dans une doctrine qui a reçu, de son révélateur même, la forme qu'elle doit avoir à tout jamais. Nous sommes donc réduits à exploiter ce don, venu du cœur de Dieu à notre intelligence, et par suite obligés de lire, puisque la révélation est fixée par l'écriture, et que les commentaires de la sainte Église, chargée de conserver et de développer le primitif enseignement, sont de même condition. C'est dans les livres que nous en trouvons la science, et si nous ne savons pas lire, nous n'aurons

jamais de la vérité surnaturelle qu'une notion impuissante à pénétrer réellement jusqu'au fond de nos âmes, une connaissance superficielle et par conséquent inféconde.

Il faut donc lire; mais comment? Vous avez, Messieurs, presque tous, en matière d'enseignement religieux, un tort que je dois signaler. La meilleure connaissance pour vous, en thèse générale, naît de la discussion, et puisque nous parlons de lecture, de la polémique écrite. C'est là une erreur radicale. Avez-vous jamais imaginé, dans l'ordre naturel, un enseignement qui procédât comme celui d'où vous voulez tirer votre connaissance de la vérité surnaturelle? En philosophie, en histoire, en mathématiques, l'objection vient toujours en second lieu. La discussion n'est possible qu'après un certain affermissement des principes dans l'esprit de celui qui veut discuter; en conséquence, l'enseignement procède par voie positive ou par affirmation.

Vous assurez d'abord à celui qui étudie une vision plus ou moins étendue, mais nette, claire, précise, de ce qu'il doit croire; et c'est après ce fondement posé, que vous faites intervenir la discussion, s'il est nécessaire. L'objection ne vous paraît rationnelle qu'autant que le principe est affirmé et

déjà reconnu. Comment se fait-il donc que la plupart d'entre vous, — échappant au reproche de dédaigner l'enseignement catholique, — s'en occupent, il est vrai, se passionnent même à son sujet, et procèdent pourtant si maladroitement à la formation de leurs connaissances, — c'est-à-dire par la lecture de tout ce qui attaque cet enseignement? Ils trouvent le procédé très intelligent : il est permis de ne pas être de leur avis. Laissez-moi vous citer la parole d'un diplomate, ramené à la foi par la grâce que Dieu avait bien voulu donner à mon ministère. Sentant qu'il lui manquait de la lumière, il me demandait quel livre il pourrait lire. J'avais sous la main, à ce moment, un ouvrage d'un homme de haute valeur, que beaucoup de vous sans doute ignorent même de nom, mais que je recommande à ceux qui savent lire. Balmès (1). Je le lui proposai. « Non, me répondit-il, je ne lirai pas cet ouvrage. — Pourquoi? Il est excellent. — Eh! mon Père, rappelez-vous que j'ai peut-être assez de connaissances pour que ma foi soit tranquille, mais pas assez pour qu'elle porte, sans se troubler, le poids d'une objection. J'en sais assez pour croire, et non pour mettre en question ce que je crois ». — Vous, Messieurs, vous faites le contraire. Insuf-

(1) *Le Protestantisme comparé au catholicisme.*

fisamment assis dans la vérité, vous vous croyez capables de vaincre les attaques à votre foi. Qu'arrive-t-il? Souvent l'objection s'établit dans votre esprit, avec une ténacité qui ne vous permet pas de l'en chasser: elle y fait assez de poussière ou d'ombre, comme vous voudrez, pour que vous ne voyiez plus clair. Vous gardez la foi, par suite de je ne sais quelle habitude. Votre première éducation, ou celle qui a suivi votre retour, et qui a été semblable à la première, vous habitue à croire; mais, dans cette routine d'une foi à demi ignorante, après une attaque insidieuse vous ne vous retrouvez plus, vous n'avez plus la paix, la joie, la force d'une véritable foi.

Chez vous, cette pensée très généreuse de s'éclairer est aussi la pensée très imprudente de s'éclairer par de mauvais moyens. Puisque vous aimez à lire, lisez donc d'abord ce qui donne la pleine lumière, établit la connaissance sur des raisonnements sérieux et fait à la vérité ce piédestal de granit ou de bronze qui en porte noblement l'image. Vous aborderez les objections et les discussions, après vous être fait de véritables convictions. Je vous l'ai dit et tiens à le répéter : la foi est affaire d'intelligence et par conséquent de conviction. D'après la définition de Saint Thomas d'Aquin, elle sup-

pose élection (1). (Je parle de la foi véritablement virile, intelligente et solide). Or il n'y a pas élection où il n'y a pas connaissance et raisonnement. La foi est une conviction inébranlable; il n'y a pas conviction, où il n'y a pas eu d'abord étude apte à produire des connaissances positives. Vous le voyez donc, votre système est peut-être généreux, mais déplorable, et vous conduit, sans que vous vous en aperceviez, à l'ébranlement, sinon à la ruine de la foi.

C'est pourquoi je vous recommande en second lieu d'éviter toute lecture, je ne dis pas mauvaise, mais simplement médiocre. Il n'y a rien de regrettable à l'égal de la médiocrité d'idées où se noient tant de bonnes âmes, qui vraiment n'ont pas conscience de ce qu'elles font. Aujourd'hui, la justesse de la pensée et de l'expression devient rare. On fait vite, on touche à tout, on veut arriver tout de suite, n'importe comment, à occuper l'attention publique : et c'est aussi vrai de l'enseignement religieux que de tout autre. Il y a, ici comme ailleurs, ce qu'on appelle des vulgarisations, qui sont la ruine de toute étude véritable et de toute science réelle. Je vous en prie, soyez impitoyables pour ces médiocrités. Faites à la vérité l'honneur de demander à l'objec-

(1) Summ. Theol, 1 2, q. LVI, 3, c.

tif, (si vous me permettez la comparaison), devant lequel elle pose, non pas la caricature de sa beauté, mais son image exacte; si vous voulez, de cette dame de vos pensées, avoir un souvenir digne d'elle et de vous, eh bien, demandez à Michel-Ange son ébauchoir, ou ses pinceaux à Raphaël! Faites-vous, Messieurs, un choix de livres, non pas des médiocres, mais des meilleurs; le Père Lacordaire disait : non pas des meilleurs, mais des excellents. Ne fût-ce que par respect pour votre intelligence, ne l'abreuvez pas d'eau trouble, mais du lait qui fortifie les enfants et du vin qui rajeunit les vieillards (1).

A bien plus forte raison, interdisez-vous ce qui est immoral et impie : ce qui est impie, par respect de la vérité, — ce qui est immoral, par respect de vous-mêmes. Je vous ai signalé ailleurs ce travers trop fréquent : sous prétexte de savoir ce qui se dit et ce qui se passe, les plus honnêtes gens du monde mettent leurs mains dans l'ordure, je veux dire, leur esprit et leur cœur dans l'impiété ou dans l'impureté. Ne soyez jamais de ces curieux, indignes du nom d'êtres intelligents. Respectez en vous la ressemblance avec le Dieu qui est, par essence, la sagesse et la pureté! Il a dit de ses paroles qu'elles

(1) I Cor., III, 2 ; – Eccli., XXXI, 6.

sont pures : *Eloquia Domini casta* (1). Il convient d'en parler, avec des lèvres purifiées au charbon, que l'ange fit passer sur les lèvres du prophète (2). Dès lors, Messieurs, n'allez pas perdre votre temps et rabaisser votre dignité, en donnant attention aux œuvres de ces empoisonneurs publics, de ces assassins des âmes, les auteurs d'écrits impies ou immoraux. Laissez-les aller à l'Académie, si l'on consent à les y recevoir, — toucher de gros bénéfices, si l'on veut les leur assurer, — se proclamer mutuellement Maîtres, dans les journaux, les discours et les livres, — se dresser au besoin des statues; mais gardez, je vous en prie, le respect de vous-mêmes et de la vérité.

Il ne faut donc pas lire à tort et à travers; ne pas lire ce qui, bon en soi, ne convient pas à la situation de l'âme; ne pas lire ce qui est médiocre et ne convient à aucune situation; ne pas lire ce qui est mauvais, parce que c'est une profanation que l'audition seule de pareilles œuvres.

Restent les bons livres, surtout les excellents; et ici peut-être, quelqu'un de vous sourit. C'est encore un préjugé fréquent, que les œuvres de

(1) Psalm., xi, 7.
(2) Isai., vi, 6-7.

caractère surnaturel ne peuvent être puissantes sur l'esprit ou le cœur autant que celles de l'ordre naturel. Quel est, à votre avis, le livre de doctrine catholique, de piété surtout, qui vaille en intérêt le moindre des romans en renom ? Si j'arrivais chez vous, apportant une des œuvres les plus dignes d'admiration d'après les données de la foi, et un roman pris n'importe chez quel éditeur, j'en suis certain, votre premier mouvement serait d'ouvrir le roman. Pourquoi? Eh! mon Dieu, par suite de l'attrait des choses agréables, et plus encore des choses supérieures. Or, n'est-ce pas, nous autres catholiques, prêtres surtout, — comme écrivains, penseurs, orateurs,— nous sommes très inférieurs? C'est une affaire entendue. Nous avons beau nous appeler, — dans les premiers siècles, saint Paul, saint Jean Chrysostôme, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze,— au Moyen âge, saint Anselme, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, — plus tard, Pascal, Bossuet, François de Sales, Fénelon, Massillon, — en notre temps, Ballanche, Ampère, de Maistre, de Bonald, Lacordaire, Ravignan, Monsabré, qu'importe? Nous sommes inférieurs : et au nom de la dignité de l'esprit humain, du goût littéraire, de la puissance philosophique ou scientifique, nous sommes peu dignes de vos préoccu-

pations. Veuillez pourtant réfléchir, Messieurs. A l'heure qu'il est, voulez-vous me montrer une page d'un écrivain en vogue qui puisse supporter la comparaison avec une page de Bossuet? Vous allez quelquefois, au théâtre, entendre des gens, fort étrangers aux idées catholiques et à l'éloquence de la chaire, lire du Bourdaloue et du Massillon; vous êtes-vous jamais donné, ou vous donnerez-vous, un jour, l'exquis régal de la première *Passion* de Bossuet? Vous trouvez que les idées surnaturelles ne peuvent s'exprimer en langage suffisamment saisissant; essayez donc de porter sans fléchir le poids de cette simplicité, et de cette splendeur! Essayez de vous soustraire, si vous êtes intelligents et doués de sensibilité, à la poignante émotion qui prend aux entrailles, quand on comprend ce chef-d'œuvre d'éloquence et de piété!

Quels aristarques vous êtes, Messieurs! Il n'y a pas, dans tous les livres inspirés par la foi, de quoi vous satisfaire! Mon Dieu, je ne voudrais pas railler; mais est-il possible de ne pas sourire en présence de ces arrêts puérils? Choisissez, c'est votre droit; mais si vous avez du goût pour les livres que je vous recommande, vous vous donnerez, je le répète, une joie que vous ne rencontrerez nulle part ailleurs, — joie féconde, qui élève, qui divinise,

tandis que les autres donnent un instant de griserie vite dissipée. Les plus beaux sentiments des hommes et leurs plus belles paroles sont toujours au-dessous du Verbe divin.

Voilà donc un premier moyen de s'instruire : lire ce qui convient avec attention, avec suite et méthode, avec la persévérance qui produit la véritable illumination. Ainsi vous aurez, pour votre foi, un point d'appui qui ne redoutera plus les assauts de l'erreur.

Je passe vite, Messieurs, pour ne pas abuser de votre patience. La lecture trouve une aide et un complément naturels dans la prédication.

La foi, dit l'Apôtre, procède de l'audition (1), et l'audition est évidemment le fait de recueillir une parole : d'où il suit que la foi a d'abord procédé de la prédication. Les Évangiles furent écrits, longtemps après qu'on eut commencé de prêcher, et le Maître lui-même n'a rien écrit, mais prêché constamment. C'est donc, en réalité, le premier moyen d'entrer et de progresser dans la connaissance. J'aurais dû peut-être commencer par là : mais comme le livre vous est bien plus familier que la chaire, j'ai fait suivant votre coutume, et je vous

(1) Rom., x, 171 : « Fides ex auditu. »

ai parlé du livre qui est souvent encore dans vos mains, avant de vous parler de la chaire, qui n'a pas toujours l'honneur d'un pareil entourage. Il faut bien le dire, si vous êtes sévères à l'endroit des livres qui contiennent la doctrine catholique, vous êtes bien autrement difficiles à l'endroit de la parole chargée de ce même enseignement.

La chaire est, de toutes les formes de la parole publique, celle à laquelle, en notre temps, on accorde le moins d'importance. Rien n'est plus contraire à la raison, puisque l'objet de la prédication est le plus relevé, le plus important, le plus satisfaisant pour les désirs de l'intelligence, qui veut aborder les larges et profonds horizons de la vérité. Mais ne parlons que de la forme. A ce point de vue, la chaire est particulièrement dépréciée dans l'esprit des contemporains, et il n'y a pas d'homme incapable de joindre deux mots d'une façon correcte, qui ne la déclare au-dessous de toute estime. On y met des réserves, si l'on parle à un prêtre ou à un chrétien que l'on craigne de froisser. — « Oh ! sans doute, il y a encore des hommes qu'on écoute avec plaisir : mais combien peu il y en a ! Si vous entendiez, par exemple, mon curé, quand je suis à la campagne, ou les vicaires de la paroisse à laquelle j'ai le malheur d'apparte-

nir, » — dit le même aristarque, suivant lequel tout à l'heure, il n'y a pas un auteur catholique arrivant à la cheville des romanciers ou des vulgarisateurs contemporains. L'éloquence de la chaire a eu jadis de très beaux moments : il est difficile de le nier, n'est-ce pas? On ne rencontre pas facilement sur sa route des hommes comme ceux que je citais à l'instant : saint Jean Chrysostome ou saint Ambroise, saint Bernard ou saint Thomas d'Aquin, Bossuet ou le Père Lacordaire, et l'on doit s'incliner, bon gré mal gré, à leur passage. Il faut dire aussi d'eux : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme! (1) » — Oui! « mais, reprend l'aristarque, ce sont les sommets ! »

Les sommets sont toujours rares, et l'on a beau jeu pour déclarer que le reste glisse, non seulement vers les profondeurs vulgaires des vallées, mais encore jusqu'aux abîmes obscurs où l'esprit se perd déconcerté. Un accord unanime s'est fait, sur ce point, parmi les critiques en renom : « La chaire moderne, eh! c'est une affaire finie, il vaut mieux n'en rien dire »; et, — comme votre opinion se forme d'ordinaire d'après votre journal, — votre dignité d'homme pensant et lettré, d'homme d'esprit et de goût, ne vous permet plus d'aller au

(1) Joann., VII, 46.

sermon. Vous allez encore à la messe, mais de préférence celle où l'on ne prêche pas, pour cette raison que le sermon est si ennuyeux ! Pourquoi ? Mon Dieu, parce qu'il n'atteste pas cet esprit alerte, cette pensée profonde, cette science de la langue, qui se rencontrent partout dans le monde, sans doute ! Est-ce sérieux, Messieurs? D'après ce que vous lisez ou écoutez, en payant fort cher le droit de le lire ou de l'entendre, je me sens au-dessus de vous à toute la hauteur de la tour Eiffel ! Non, je ne voudrais pas signer ce que vous admirez, et ne voudrais pour rien au monde parler le français qui vous charme. En évoquant sous ces voûtes les noms qui les ont fait vibrer, je suis de votre avis : la chaire a baissé. Je n'ai besoin que de m'entendre pour le constater ; mais quand je me compare à ce que vous admirez, je m'estime. C'est vous, qui faites la fortune de ces pauvres d'esprit et de parole, vous, les piédestaux de ces statues de plâtre, — c'est vous qui osez dire de la chaire qu'elle n'est plus digne de votre attention ! Comme votre curé de campagne doit rire, s'il a entendu, à travers la porte, votre jugement sur son compte, quand vous lui serrez la main, à son entrée dans votre salon ! Vous êtes donc si forts en catéchisme qu'il n'ait rien à vous apprendre? Vous avez donc telle-

ment approfondi la vérité surnaturelle qu'il doive se faire votre disciple? Oh ! non, Messieurs, ce n'est pas sérieux ! Cessez d'acclamer le patois, qu'on vous sert en guise de français, et d'avoir le goût de cette eau claire ou trouble, qu'on vous sert en guise de pensée : montrez-moi en d'autres chaires, même des plus applaudies, beaucoup d'hommes qui vaillent la plupart de mes frères dans le sacerdoce, et vous aurez droit d'être sévères pour les prédicateurs. En attendant, croyez-moi, gardez le silence.

Pour quiconque a de la sincérité et de la générosité, la vérité, parlée même par des lèvres inexpérimentées, mérite le respect. Il y a plus : si inexpérimentées que soient ces lèvres, par cela même qu'elles ont mission de parler, on peut tirer avantage de ce qu'elles disent, et l'homme de jugement cherche d'abord le sérieux et la conviction dans la parole, afin d'y trouver une occasion de profit. Dès lors la prédication, réduite autant qu'il vous plaira, est encore un moyen de s'instruire, bien plus profitable que la lecture. Le livre est mort, la parole est vivante : il vous est aisé d'en faire l'expérience. Prenez le plus beau livre du monde, lisez-le silencieusement ; rien ne vit ! Mais prêtez à l'orateur le son de votre voix, tout de suite une émotion se pro-

duit en votre âme. J'en ai fait l'épreuve, dans un cercle où des hommes intelligents déclaraient que les grands orateurs n'étaient plus de notre temps. Je pris cette admirable conférence du Père Lacordaire, — la dernière de Toulouse, — où il traite des influences de la foi sur la vie publique. Dans l'espèce d'indignation, que m'avait communiquée cette ineptie dite par des gens d'esprit, je fis vibrer, autant qu'il dépendait de moi, les paroles de l'illustre mort. Il se dressa de toute sa taille pour écraser les auditeurs de la majesté de son enseignement, — et quand je me tus moi-même, la voix brisée par l'effort que j'avais fait, les âmes s'étaient laissé emporter au souffle qui venait de passer sur ces contempteurs de la chaire ! — Le livre est mort, la parole est vivante. Elle seule est vivante en réalité; elle seule pénètre vraiment au fond de l'âme. On apprend dix fois plus, en cinq minutes de conversation qu'en dix pages de la lettre la mieux écrite : vous le dites souvent et vous avez raison. Allez donc chercher, au pied de la chaire, l'illumination que ne vous donnera pas le livre. Il continue, il achève la parole si vous le voulez ; mais elle est le principe par excellence de la lumière et de l'émotion, par conséquent de la foi : *Fides ex auditu.*

Faites à la chaire, Messieurs, l'honneur de votre présence, elle vous payera au centuple, ne fût-ce qu'en élévations et en entraînements! Si nous n'étions que des hommes, nous pourrions vous dire : « Quand nous voyons autour de nous seulement les enfants ou les bonnes femmes que vous daignez nous abandonner, que pouvons-nous essayer d'éloquence? Vous, les puissants d'intelligence, les chercheurs du beau, du grand, du vrai, où êtes-vous? Comme il est aisé, n'est-ce pas, d'ouvrir des ailes d'aigle, quand on est enfermé dans une cage! Comme il est aisé d'aspirer l'atmosphère immense, quand on étouffe en une étroite prison ! » Voilà pourtant ce que vous faites de nous. Sénèque a dit qu'il n'y a pas d'orateur sans multitude pour l'entendre. Eh bien! faites-nous des multitudes : rendez-nous les auditoires d'hommes que nous désirons, et vous verrez qu'il n'est pas malaisé, quand on a sous les pieds ces grandes vagues humaines, de les fouler, comme le Seigneur Jésus, d'un pied dominateur ! Si la chaire baisse, c'est votre faute : relevez-la! Faites-lui d'ordinaire l'honneur que vous lui faites en ces jours; devenez la mer où le Pêcheur divin peut jeter librement son filet, et vous verrez quelle pêche merveilleuse récompensera votre fidélité et payera son propre labeur.

Encore un mot : après avoir écouté le prêtre dans la chaire, allez écouter de plus près celui qui vous a émus; car la prédication générale doit s'aider de celle qui se fait dans l'intimité, du cœur au cœur, bien autrement pénétrante et effective. Faites du prédicateur un ami, le confident de votre âme; et vous le comprendrez, Messieurs, — la vérité ne demande qu'à laisser tomber ses voiles et sait payer d'une joie ineffable l'hommage d'un sincère amour.

Enfin, laissez-moi vous le dire, les deux premiers moyens ne signifieraient rien, si vous n'y joigniez la prière : c'est la pensée la plus importante des trois, celle aussi qui est ordinairement plus étrangère à vos habitudes. Donnez-moi encore quelques moments d'attention; je veux faire, autant qu'il dépendra de moi, la clarté sur ce point, car c'est vraiment le plus digne de méditation.

La vérité est lumière. Après avoir brillé en Dieu, de toute éternité mais pour lui seul, elle a daigné, dans le temps, se communiquer à notre propre intelligence, non par suite d'un droit que nous eussions sur elle, mais en conséquence de l'amour qu'elle

porte à la raison humaine. Donc, si nous voulons qu'elle continue d'illuminer notre intelligence, il ne faut pas rompre ce lien d'amour qui est entre elle et notre raison, image et participation de l'éternelle raison. Or comment ce lien s'établit-il ? Par la reconnaissance de notre insuffisance à trouver la vérité parfaite, — de notre désir à la posséder, — de notre gratitude de l'avoir reçue, — du respect que nous lui portons et de notre volonté d'en faire la règle de notre activité. Mais tout cela, en un seul mot, c'est la prière! Qu'est-ce que la prière en effet? « C'est, dit le catéchisme, une élévation du cœur vers Dieu ». Et pourquoi ce mouvement ? Pour lui exposer nos besoins, lui demander son aide et le remercier de ses dons. La première de ces grâces, puisque nous sommes des êtres raisonnables, c'est l'affermissement de l'esprit et l'élargissement de la vision : c'est donc aussi le premier objet de la prière et, si vous la supprimez de votre vie, jamais vous n'entrerez dans la connaissance de la vérité surnaturelle, ou vous ne réussirez à vous y maintenir.

Vous dites : « Je n'ai pas la foi ». Ce n'est pas absolument exact. Que vous ne l'ayez pas sensible, lumineuse et paisible, forte et active : c'est vrai. Mais vous avez été baptisés; vous avez en vous,

par conséquent, la grâce initiale de la foi. C'est donc de votre faute si la foi n'est pas ce qu'elle devrait être en vous. Vous objectez : « C'est un don de Dieu, ne l'a pas qui veut ». Pardon ; ne l'a pas qui veut, s'il veut la tenir de ses propres forces et ne compte que sur ce moyen pour l'avoir. Dieu est l'Être qui a fait votre raison pour sa vérité ; l'Être qui, par la révélation, a établi le rapport entre votre raison et sa vérité ; l'Être qui s'est fait homme pour mourir sur une croix, afin que son sang fût le sceau de l'union entre sa vérité et la raison, la garantie que le lien peut être brisé seulement par la volonté inepte et obstinée de l'homme. Vous n'avez pas la foi ; la demandez-vous ? Je vous entends : « Pour demander, il faudrait croire à la nécessité de le faire ». — Voyons, vous êtes donc bien forts ou vous n'avez donc aucune conscience de votre faiblesse ? Vous ne croyez donc pas non plus à l'Être infiniment puissant et à la possibilité, pour vous, d'entrer en relations avec lui ? — Si vous le savez, comment se fait-il que le bon sens (je ne dis pas : la foi, vous le voyez) ne vous porte pas à dire à la Vérité : « Puisque je ne puis vous arracher vos voiles, daignez les écarter ! Puisque je ne puis monter jusqu'à vous, daignez vous pencher vers moi ! Puisque je ne puis pénétrer en votre cœur, daignez

l'ouvrir! » — Cela dépasse-t-il la portée de votre intelligence? Votre orgueil est-il assez fou pour croire s'abaisser en parlant ainsi à l'infinie grandeur? Est-ce plutôt que vous avez si petite estime de la vérité surnaturelle, que vous ne veuilliez pas payer le don de Dieu par l'acte si simple qui s'appelle la demande? Telle est, je le crains, la véritable explication de votre plainte. Priez, Messieurs, pour entrer dans la foi, pour vous y maintenir, pour vous y étendre, pour monter d'ascension en ascension jusqu'à la vision pleine de Dieu, qu'on n'atteint pas sur la terre, mais où la prière mène finalement dans l'éternité. Si vous procédez ainsi, vous aurez la foi, et vous en vivrez. Dieu la donne à qui la lui demande, et c'est bien le moins qu'on lui fasse l'honneur de croire à sa générosité.

Mais ce mouvement du cœur vers Dieu, qui est la prière, où s'achève-t-il? Il est un acte d'humilité constatant nos misères de nature et de volonté : où peut-il s'achever, sinon dans l'aveu sacramentel de ces misères? De même, puisque le but à atteindre dans ce mouvement de l'âme vers Dieu, c'est l'union de l'intelligence divine avec la nôtre, où cette union se fait-elle, complète, définitive, sinon dans l'Eucharistie? Or où en êtes-vous, Messieurs, à ce

double point de vue? Comment pratiquez-vous cet aveu de vos misères, qui s'appelle la confession sacramentelle? Où en est votre recherche de cette union avec Jésus-Christ qui s'accomplit dans la communion? Vous voulez voir, dites-vous : appelez la lumière! Elle vient à vous; préparez votre cœur! Recevez-la au seuil, — comme il convient à la reine des âmes, — le front dans la poussière et en vous frappant la poitrine: « Seigneur, je ne suis qu'un homme pécheur, retirez-vous de moi » (1). — Ou plutôt non : « Je ne suis qu'un homme, faites de moi un Dieu, conformément à mon désir! Dans l'humanité unie à la divinité, vous avez préparé l'union de ma vie à la vôtre. Faites donc que votre intelligence et votre cœur deviennent mon intelligence et mon cœur; que nous soyons un, vous et moi, comme vous êtes un avec votre Père (2), et que j'aie dès maintenant des arrhes de la vie éternelle, dans la vision surhumaine de votre vérité, en attendant que j'arrive à celle du ciel! Là, il n'y aura plus d'énigme ni de voile : divinisé par vous-même, en votre propre lumière, je porterai joyeusement le poids croissant de la contempla-

(1) Luc., v, 8.
(2) Joann., x, 30; — xvii, 22.

tion (1). Seigneur, faites que je sois ici-bas désireux de la vérité, — afin que, là-haut, j'en possède la plénitude et en jouisse, dans le renouvellement incessant de votre gloire et de votre bonheur! »

(1) Psalm. xxxv, 10.

PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Éminence,
Messieurs,

De toutes les preuves que l'on peut apporter de la divinité de Jésus-Christ, la plus saisissante est peut-être celle qui se tire du récit de sa mort. Une vie ne se juge bien que par son dernier moment, et la mort est l'écueil où viennent se briser les personnalités les plus hautes. En Jésus-Christ, rien de pareil : la mort lui est une suprême glorification.

Dans la mort, on peut considérer sa cause, sa préparation et sa forme. Or, en celle de Jésus-Christ, il nous est facile de reconnaître la cause de la souffrance et de l'humiliation où il a voulu descendre : c'est la réparation de l'humanité déchue, la glorification de Dieu et la restauration de son plan sur l'humanité. La préparation de cette mort

est également facile à déterminer : c'est l'ensemble même de la vie où, dès les premières manifestations de l'intelligence, nous constatons la prévision et la prophétie de l'heure dernière avec toutes ses affres, et aussi tous ses brisements, l'acceptation non seulement généreuse, mais ardente jusqu'au désir impatient. Enfin, si nous considérons la forme de cette agonie, nous y admirons la plus merveilleuse possession de soi-même, la plus entière domination de la souffrance, le plus complet mépris de l'humiliation. Rien de tout cela n'est humain. Le martyre, qui donne à la mort le caractère le plus relevé que les hommes y puissent admirer, n'a rien de comparable au sacrifice de Celui qu'on appelle justement le Roi des Martyrs. La prévision de la mort et sa préparation ne sont, dans la vie humaine, qu'une ombre en comparaison de ce qu'elles sont dans la vie du Maître. Si complète que soit la résignation ou même le désir, rien de comparable avec ce que nous voyons en lui : et à l'heure où la vigueur de l'âme aidée de la foi est aux prises avec l'humiliation et la souffrance, dans le martyre, quelle comparaison possible entre le plus merveilleux de ces héros, la plus sainte de ces victimes, et ce héros par excellence, cette victime sans pareille qui s'appelle Jésus-Christ ! Rien n'est humain dans

sa mort, et le centurion avait raison de dire. « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu (1)! »

Quelque attachant que soit ce sujet, je me vois forcé de le restreindre et de retenir votre pensée seulement à la première considération : la cause même de la mort de Jésus-Christ. Il est vrai qu'elle appelle et contient nécessairement les autres, et que dès lors je n'aurai pas manqué à votre attente en paraissant réduire mon exposition.

La cause de la mort de Jésus, c'est la rédemption de l'homme, sa réintégration dans la place qu'il a perdue par sa faute et en même temps la glorification du Dieu contre lequel l'homme s'est élevé et qui a dû racheter l'homme : c'est-à-dire, d'un mot, que la mort de Jésus a pour cause la destruction du péché.

« L'homme pèche, a dit très bien Lacordaire, par adoration de soi » (2). Dieu est supprimé par le péché et son souverain domaine anéanti, autant qu'il dépend du pécheur. A la place de Dieu que le péché supprime, l'homme s'installe. Il se complaît en sa propre contemplation, en l'admiration de soi-même,

(1) Math., xxvii, 54.
(2) *Sermon sur la Passion.*

finalement en son adoration qui a deux objets, parce qu'il y a deux parties dans l'homme : l'âme et la chair. Dès lors le plan de la Passion est facile à définir, puisque la cause en est l'anéantissement du péché. Il faut que nous y voyions démentie la doctrine de l'adoration de l'homme en son esprit, par les humiliations qui accompagnent la mort de Jésus : c'est la première part de la Passion. Secondement, il faut que nous voyions démentie la doctrine de l'adoration de la chair, par cet entassement de souffrances sans nom qui amènent la mort sur la Croix : c'est la seconde part de la Passion.

Si jamais la parole humaine a dû reconnaître son impuissance, c'est bien dans le récit de ces heures incomparablement douloureuses du premier Vendredi Saint! Comme le disait encore Lacordaire (1), il faudrait, pour en parler dignement, demander aux Évangélistes de quitter un instant leur trône du ciel, pour occuper la chaire et faire passer, autant qu'il dépend de leur inspiration, leurs sentiments dans l'âme des auditeurs. Mieux encore, il faudrait que Celui-là même qui les a traversées — et, brisé par le fardeau, a eu besoin de se plaindre

(1) Loc. cit., *suprà*.

à Dieu de l'accablement où il le laissait, — descendît de sa croix : ou plutôt, qu'y restant comme en la seule tribune qui lui convienne, il daignât nous dire ce qui s'est passé dans son esprit, son cœur et ses sens. Et qui oserait le lui demander? O Maître, Maître, je vais parler de vous, non comme je le voudrais, mais avec le sentiment de mon impuissance! J'appellerais bien votre Mère à mon aide : mais le pourrais-je, en pensant aux souvenirs qu'il faudrait raviver en son cœur brisé! Maître, c'est à vous que je m'adresse! Faites aujourd'hui qu'ils entendent, non la parole d'un homme, mais votre parole, la parole de leur Dieu crucifié.

I

La première cause de la passion et de la mort de Jésus-Christ, c'est l'adoration de l'homme en son esprit, c'est-à-dire l'orgueil. L'homme est orgueilleux de son intelligence et de tout ce qui naît de cette intelligence. Pour réparer ce premier désordre, le Sauveur a voulu descendre jusqu'aux dernières profondeurs de l'humiliation. Il s'est imposé de subir en lui-même l'écrasement de tous nos orgueils et, dès le premier moment, nous le rencontrons dans l'accablement, la tristesse, la crainte, l'ennui (1). Il était, de l'aveu de tous, une intelligence tellement supérieure que personne n'eût osé se comparer à lui. Ceux-là mêmes qui semblaient le moins capables de le comprendre, par conséquent de l'admirer, et sur lesquels sa parole glissait le plus facilement, disaient : « Personne n'a jamais parlé comme cet homme » (2). Les foules cou-

(1) Matth., xxvi, 37 : « Cœpit contristari et mœstus esse » ; — Marc., xiv, 33 : « Cœpit pavere et tædere. »

(2) Joann., vii, 46.

raient sur ses traces, enivrées et acclamantes ; ses pires ennemis étaient obligés de reconnaître qu'il n'y avait rien à faire contre cet entraînement. Or, ce roi de l'intelligence et de l'éloquence, regardez-le, au Jardin des Oliviers : est-ce bien l'homme que nous venons de peindre? Un être tremblant, indécis de la place où il va arrêter sa terreur et son ennui, qui n'a même pas voulu qu'on le vît en cet affaissement et qui glisse entre les oliviers, se dissimulant aux regards, puis, arrivé dans la grotte, se laisse aller sur le sol, gémit, pleure, sanglote dans la sueur de sang qui le couvre et coule jusqu'à terre : c'est Lui ! Où est son intelligence ? Où l'énergie dont il faisait preuve en face des périls et des obstacles ? Écoutez : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. Ne vous éloignez pas trop, restez-là ; veillez avec moi » (1). Il ne veut pas que, dans l'ombre, ils le laissent tout seul ! Puis, quand il tourne les yeux vers le ciel, vers ce Père qu'il appelait jadis avec tant de confiance, écoutez : « Mon Père, s'il est possible... » Il ne sait plus, semble-t-il, si c'est possible ; il ne sait plus la pensée de son Père, et paraît reculer devant le sacrifice : « S'il est possible, que ce calice s'éloigne de

(1) Matth., xxvi, 38 : « Tristis est anima mea usque ad mortem ».

moi » (1) ! Ne dirait-on pas qu'il a besoin de faire effort pour se retrouver, se reconnaître, se dominer ? Par trois fois, il répète, comme pour se l'imposer à lui-même, la formule de l'acceptation de ce calice qu'il a pourtant prévu depuis toujours, qu'il a prophétisé si souvent, dont il a dit qu'il désirait ardemment le boire (2). Et il faut qu'un ange descende du ciel vers lui, pour essuyer la sueur de sang, pour relever sa tête accablée, pour remettre ses pieds dans la route, où l'on pourrait croire qu'ils n'ont plus le courage de marcher.

L'humiliation s'aggrave en changeant de forme. Ce maître surhumain a des disciples; il a éclairé leurs âmes de clartés que le ciel peut envier; il les a entourés de tendresses que l'éternité même semble ne pouvoir augmenter; il leur a ouvert son esprit et son cœur, et il vient d'instituer pour eux le sacrement de sa chair et de son sang. Ils ont juré qu'ils ne se sépareraient de lui, ni dans la vie ni dans la mort, qu'ils le suivraient à la prison et dans l'exil; et voici que la tourbe armée de bâtons et de couteaux qui s'avance dans l'ombre pour le saisir, — n'ayant pas osé l'aborder en plein jour, — est conduite par un disciple! Encore sa trahison n'est-elle

(1) Matth., xxvi, 39 : « Pater, si possibile est, transeat a me calix iste ».

(2) Luc., xxii, 15 : « Desiderio desideravi, etc. »

point ordinaire. Il était l'homme de confiance du collège apostolique, et précisément parce qu'il sait qu'on a confiance en lui, il a donné pour mot d'ordre à ceux qu'il amène : « Celui que j'embrasserai : c'est lui, tenez-le; ayez bien soin de ne pas le laisser échapper » (1)! Le voici qui s'approche. Il ne se souvient plus du regard qui pénétrait les âmes, de la puissance qui s'est tant de fois manifestée par des miracles : ou s'il s'en souvient, il les méprise! L'heure a changé : pour lui, le Fils de Dieu n'est plus qu'un homme abandonné. Sur son visage, le traître voit les traces de son accablement, et dans tout son extérieur, la preuve de ce brisement qui ne lui permet plus de résister à personne. — « Maître, je vous salue » (2). Et, penché sur son épaule, il multiplie les baisers, pendant que le Maître l'écarte doucement :

« Pauvre ami, qu'êtes-vous donc venu faire ici? Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser (3) ! » Et, comme s'il lui répugnait de voir plus longtemps le visage du traître, il se jette au-devant de ceux qui le cherchent : « Qui demandez-vous ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi ». Il

(1) Matth., xxxvi, 48 : « Quemcumque osculatus fuero, ipse est». — Marc., xiv, 44 : « Tenete eum et ducite cautè. »

(2) Matth., xxvi, 49 : « Ave, Rabbi ».

(3) Matth., xxvi, 50 : « Amice, ad quid venisti? » — Luc., xxii, 48 : « Juda, osculo Filium hominis tradis ! »

veut, dirait-on, repousser l'humiliation de ce disciple qui le trahit, de cet autre qui s'affole et frappe à tort et à travers, de tout le groupe enfin, qui fuit dans toutes les directions. — « C'est moi que vous cherchez? Eh bien, me voici. Laissez aller ceux-là ». Et un triste sourire suit, dans les chemins où ils se dispersent, les amis qui, tout à l'heure, juraient de mourir pour lui !

On le traîne devant les grands-prêtres. Lui, le Prêtre éternel, — le Dieu pour lequel existent les prêtres, — lui qui a fondé le sacerdoce d'Aaron, — au nom de qui on a versé sur la tête d'Anne et Caïphe l'huile sainte de la consécration, — le voici devant eux, non pas en serviteur, mais en accusé. Et de quoi est-il accusé? De blasphème contre le sacerdoce ! C'est un séducteur (1), il a entraîné le peuple dans les voies de l'erreur. On va lui demander à lui-même, avec un suprême dédain, l'attestation de son sacrilège, et quand il a répondu à l'adjuration du Grand-Prêtre : « Dis-nous si tu es le fils de Dieu (2) », — « C'est vous-même qui l'avez dit », une clameur furieuse sort des lèvres des pontifes d'abord, répétée par la tourbe qui les

(1) Matth., xxvii, 63 : « Seductor ille ».
(2) Matth., xxvi, 63 ; — Luc, xxii, 69.

environne : « Il est digne de mort! Il a blasphémé! Nous n'avons pas besoin de témoins, vous l'avez entendu de sa bouche (1) ! » S'il n'avait pas parlé, il eût été condamné par son silence ; puisqu'il a rendu témoignage, il est digne de mort ? Et alors voici que ces pontifes, les égaux des rois, se jettent eux-mêmes (2), — dit le texte sacré, — sur leur victime, la couvrent de crachats et de soufflets, lui environnent la tête du voile qui la protège et, dans l'aveuglement où ils l'ont plongé, lui crient avec ironie : — « Prophète, dis-nous qui t'a frappé (3) ! » Et les valets redoublent d'insultes. Il tombe sous les coups : celui-là même dont, tout à l'heure, il a guéri l'oreille blessée le frappe au visage. Pour toute protestation : — « Si j'ai mal parlé, dit-il, montrez-le : et, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous (4)? » Mais on dédaigne de répondre. Il devra, la nuit passée dans ces outrages, se retrouver, demain aux premières lueurs, en présence de ce qu'ils appellent un tribunal. Ne faut-il pas qu'on légalise cette condamnation, dans laquelle ils ont négligé d'observer les formes? Oh ! ne croyez

(1) Matth., xxvi, 65 ; — Marc., xiv, 63.
(2) Matth., xxvi, 67 : — Marc., xiv, 65.
(3) Luc., xxii, 64 : « Prophetiza, quis est qui te percussit ? »
(4) Joann., xviii, 2 : « Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo : si autem bene, quid me cædis ? »

pas qu'ils aient souci de la vie du condamné ; ils n'ont pas un seul instant la pensée de compter avec elle. Leur unique préoccupation est que tout soit bien en forme, car Rome a là-bas, — dans cette Antonia qui domine le temple et le lieu où ils sont assemblés, — un représentant dont il serait bon de se débarrasser, mais dont, en attendant, on lèche les cothurnes ! Il faut se mettre en règle avec cette autorité qu'on n'ose contredire. La conscience étouffée et Dieu blasphémé ; un homme, et un tel homme, jeté à la mort : voilà qui ne les embarrasse guère ! Qu'importe après tout le sang à répandre ? Mais il faut le répandre selon les règles et mener l'accusé au procurateur.

Pilate est un soldat. Il a de soi un respect que n'ont pas ces scribes, une droiture que ne connaît pas leur âme, un sens de la justice et de l'honneur qui n'a jamais hanté leur esprit. Il s'indigne. Que lui veulent ces légistes et ces théologiens de parade ? « S'il n'était pas coupable, nous ne vous l'aurions pas amené » (1). — « Qu'est-ce que cette accusation ? Que couvre-t-elle ? » — Et il leur tourne le dos avec mépris. Pour reprendre la cause,

(1) Joann., XVIII, 30 ; « Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum ».

il s'enferme seul avec le condamné, dont il veut étudier la personnalité, — après avoir si souvent entendu citer son nom et ses œuvres, — mais sans l'avoir jamais rencontré. « Es-tu roi des Juifs? — Oui, mais mon royaume n'est pas de ce monde. S'il en était, j'aurais des partisans qui me défendraient et je ne serais pas entre tes mains. Je suis venu sur la terre pour rendre témoignage à la vérité et y fonder le royaume des âmes qui vivent de la vérité ». — « La vérité! dit Pilate, la vérité? Qu'est-ce que la vérité : *Quid est veritas* (1)? » — Il a ruiné sa cause d'un coup! Ah! s'il avait été le roi que les Juifs dénonçaient, un adversaire de César, dont le procurateur pût s'effrayer, alors oui, il y avait là une cause digne du représentant de Rome. Mais la vérité! ... *Quid est veritas?* Allons, encore un de ces rêveurs qui a trouvé la vérité sur les chemins, où on la cherche depuis si longtemps, sans la trouver! Encore un de ces ergoteurs raffinés, que produit la nation juive, féconde en idées subtiles et en paroles creuses! *Quid est veritas?*

Cependant les clameurs de la foule ont rappelé à Pilate que le coupable vient de la Galilée. Excel-

(1) Joann., XVIII, 38 : « Dicit ei Pilatus : Quid est veritas? »

lent moyen de s'en débarrasser! pense-t-il. Mais pourquoi se débarrasser de cette cause? Voyons, soldat, — voyons, patricien, — voyons, représentant de Rome, — la vie d'un homme, qu'en faites-vous? Vous débarrasser de la cause, comment? Le livrer à ceux qui demandent sa mort? Vous ne le pouvez pas! Le mettre hors de cause? Ils ne le veulent pas! Vous n'avez donc pas trouvé, dans votre épée et dans votre cœur, un moyen de servir la justice, puisque vous ne croyez pas à la vérité?

Non! Il l'envoie à Hérode : « Débarrassé, quel bonheur! Hérode fera ce qu'il voudra de l'accusé que je lui envoie. S'il répand le sang, ce n'est pas mon affaire. S'il le veut épargner, il prendra les moyens qu'il pourra. Pour moi, bonne journée! J'ai évité un écueil, sur lequel allaient peut-être sombrer mon prestige et celui de Rome. A Hérode! qu'il s'en tire! »

De ce magistrat singulier, voilà Jésus conduit au roi, dont il a dit lui-même autrefois : « C'est un renard » (1), le comparant à ces rôdeurs de nuit sans bravoure, qui n'osent pas mordre en plein soleil, mais qui, d'aventure, sur les chemins noc-

(1) Luc., xiii, 32 : « Dicite vulpi illi ».

turnes, s'ils rencontrent une victime, ne craignent pas d'en ronger les os. La tête de Jean-Baptiste est encore à ses pieds; il en a encore le sang sur les mains, et c'est à lui qu'on envoie Jésus-Christ!

Hérode n'a rien de Pilate. Soldat? il n'a jamais touché une épée. Homme de cœur? Tout ce qu'il en a s'est montré dans l'amour adultère d'Hérodiade. Dignité humaine? Ce plat courtisan des Césars, esclave d'une ambition féminine qui lui a déjà pris son honneur, est absolument incapable d'indignation, en face d'un crime à commettre ou à empêcher! Toutefois, il est curieux d'émotions, comme tous ces princes orientaux que l'ennui dévore, que leur servitude écrase, et qui trouvent moyen d'échapper à l'ennui par des secousses violentes, au déshonneur par l'apparat d'une puérile grandeur, risible à ceux qui la leur permettent. Hérode a le désir de voir le prophète, dont on lui a tant parlé, faire devant lui quelqu'un des prodiges qui lui ont valu sa réputation. Il va sans doute se passer, en cette entrevue, des choses extraordinaires, et d'avance il frissonne de la sensation attendue. Ses questions se multiplient. L'usurpateur du trône des rois d'Israël et de Juda joue avec l'héritier de David et de Salomon, comme le tigre joue avec la proie qu'il va déchirer.

Dédaigneux de cette curiosité, le Maître se tait (1). Hérode insiste en vain : Jésus s'enferme dans un silence absolu; son regard semble perdu dans le vague; ses lèvres fermées gardent le secret des émotions qu'il éprouve. — « Alors c'est un fou ! Ne sait-il pas à quoi il s'expose? S'il le sait, quelle bravade insensée ! S'il n'en a pas le sentiment, tout est mort en lui ! La catastrophe où il vient de sombrer, — cette chute des hauteurs, où se tenait le Christ, Fils de Dieu, à cet abîme où il est maintenant, a fait sans doute éclater son cerveau. A quoi bon s'acharner après cette faiblesse ridicule? Mettez-lui sur l'épaule un manteau blanc! C'est le manteau des fous, innocents par irresponsabilité. C'est aussi le manteau des rois; donnez-le à ce prétendant à la royauté ! Qu'il ait, en ces lueurs qui lui restent peut-être, l'illusion qu'il est roi! Je l'abandonne à la pitié ou à la justice romaine. Cela ne me regarde plus. Va, retourne à Pilate, et qu'il fasse de toi ce qu'il voudra ! »

Pilate le reçoit avec irritation. Il faut donc rentrer dans cet embarras, compter avec cette canaille qui hurle, avec ces êtres — moitié vipères, moitié renards — qui composent le sanhédrin : scribes,

(1) Luc., xxiii, 9 : « At ipse nihil illi respondebat. »

anciens et prêtres! Qui le débarrassera du Galiléen? — Mais il ne peut s'en débarrasser. — « Je ne trouve pas de cause pour le condamner; Hérode a pensé de même; je vais donc le faire châtier, comme responsable, après tout, du tumulte qui vient de se produire, et puis je le renverrai. — Non, vous ne le renverrez pas! — Mais quel mal a-t-il fait? — Il a dit qu'il était le Fils de Dieu : suivant notre loi, il doit mourir. Il a dit encore qu'il était roi : quiconque se fait roi contredit César, et vous n'êtes pas l'ami de César, si vous le renvoyez absous » (1). Ces derniers mots font réfléchir l'agent de Rome. Un blasphème contre Dieu l'inquiéterait peu; mais l'apparence même d'un blasphème contre César, c'est une autre affaire. S'il persiste à le renvoyer, du moins faut-il trouver un biais : — « J'ai coutume de libérer, tous les ans, à la fête de Pâques, un prisonnier. Lequel voulez-vous que je vous délivre, celui que vous appelez votre roi et qui porte le nom de Christ, ou bien Barabbas que j'ai fait enfermer, ces jours-ci, pour sédition, vol, assassinat, et dont la tête attend la hache du licteur? — Nous voulons Barabbas (2)! — Mais, que ferai-je de Jésus? — Crucifiez-le! — Mais c'est votre

(1) Joann., XIX, 12 : « Si hunc dimitis, non es amicus Cæsaris ».
(2) Matth., XXIV, 21 ; — Marc, XV, 11 ; — Luc, XXIII, 18 : — Joan., XVIII, 40.

roi! Est-ce que je puis crucifier le roi des Juifs ? — Enlevez! Enlevez ! Crucifiez-le (1) ! »

Le procurateur fait un signe : un serviteur monte les degrés du tribunal, portant un bassin et une aiguière. Solennellement l'aiguière laisse tomber l'eau sur les mains du procurateur, qui jette à la foule cette apostrophe : « C'est vous qui en répondrez. Je me lave les mains du sang de ce juste ». Et la foule de crier : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (2) ! »

Voyez-vous moyen de descendre encore dans l'humiliation ? Oui ; car voici que s'ajoutent à cette sentence de mort, signée par tout un peuple, aggravée par une infâme comparaison, voici que s'ajoutent des insultes que l'histoire n'avait point encore racontées. Tacite, qui relate, sans paraître s'en émouvoir, le meurtre de tant de princes et d'illustres citoyens, a soin de le faire remarquer, la mort venait seule, avant les heures néfastes où Rome perdit toute pudeur : *Et pereuntibus addita ludibria*. Jésus a inauguré cette aggravation de la souffrance par des humiliations inouïes :

(1) Matth., XXVII, 23 ; — Marc., XV, 13 ; — Luc., XXIII, 21 ; — Joann., XIX, 15.

(2) Matth., XXVII, 25 : « Sanguis ejus super nos et super filios nostros ! »

— « *Ibis ad crucem :* Tu iras à la croix », a dit le Juge, suivant la formule du droit romain. Mais la croix, c'est le supplice des esclaves et il n'y a rien qui dépasse, je ne dis pas la douleur, — que cependant les Romains regardaient comme indescriptible, — mais l'horrible infamie de ce supplice. Le séditieux frappé par le glaive, le blasphémateur lapidé, la femme adultère étranglée, gardent encore le caractère humain : le crucifié ne l'a plus! La loi mosaïque a dit « qu'il est maudit, celui qui pend à la croix » (1), et Cicéron avertit ses compatriotes que l'indignation la plus vive ne permet pas de prononcer, dans les cités libres, le nom même de la croix. C'est le supplice des esclaves : ou, si l'on n'est pas esclave, il faut être descendu plus bas encore, pour y être condamné. « *Ibis ad crucem.* Tu iras à la croix ».

Avant d'aller à la croix, il faut subir la flagellation ; non pas celle qui se donne avec les baguettes des faisceaux, — c'est supplice d'homme libre, — mais celle qui requiert le *flagellum*, fouet à lanières lisses et coupantes, dont les dames romaines savaient si bien déchirer les épaules et le sein de leurs esclaves, pendant que leurs maris détournaient la tête : car, suivant Horace, c'est un sup-

(1) Deut., XXI, 23 : « Maledictus a Deo qui pendet in ligno. »

plice tellement horrible qu'on n'en peut supporter la vue. Voyez maintenant Jésus, les mains liées à une colonne basse, les épaules arquées par la traction des poignets; et derrière lui, un de ces artistes en torture, que la belle antiquité avait soin d'entretenir, pour la plus grande joie des dilettanti de la souffrance et pour les vengeances de la loi. Il frappe avec talent, avec art; les coups se croisent sur les épaules, se rejoignent sur la poitrine, atteignent le front et les yeux. C'est à cela qu'on reconnaît l'habileté du tortureur; lorsqu'il n'y a plus de chair sur les flancs, qu'on voit les os, que la poitrine râle, un signe arrête le bourreau.

Ce n'est pas fini toutefois. Il a été flagellé comme un esclave : mais cet esclave s'est dit roi (1)! Il ne faut pas l'oublier! Ils lui font une couronne de joncs, dont ils entourent sa tête; puis on y plante des épines. Les aiguillons dressés en haut sont les pointes de la tiare; les autres, rayonnant tout autour, rappellent les auréoles qu'on met aux statues des Césars et des Dieux. Le spectacle est déjà plaisant. On le complète : un lambeau de pourpre sur les épaules, un roseau dans les mains, pour si-

(1) Matth., XXVII, 11 : « Tu es rex Judaeorum ? Dicit illi Jesus : Tu dicis ».

muler un sceptre! Et maintenant : « *Ave, rex Judæorum* (1). Nous te saluons, roi des Juifs! » Alors Pilate, qui croit encore à la pitié chez ce peuple, lui présente Jésus dans l'état pitoyable où ils l'ont mis, et il crie : « Voilà l'homme (2)! » — Voilà l'homme? Non, il y a longtemps que ce n'est plus un homme, mais une chair broyée de coups, un cœur noyé dans l'humiliation : — « *Tolle, tolle, crucifige eum.* Otez-nous ce spectacle, et crucifiez-le! » — C'est fini : « *Tradidit ergo illum ut crucifigeretur :* et il le leur remit, afin qu'il fût crucifié » (3).

Mais il aurait manqué un trait à l'humiliation, si nous devions en rester là. Oui, chrétiens, il eût manqué quelque chose à l'épreuve de Jésus, si l'on n'avait adjoint, dans la mort, à ce roi des rois, à ce prêtre éternel, deux bandits, dont l'un prit sa droite et l'autre sa gauche. Roi des Juifs, tu auras une cour; pontife, tu auras des acolytes; maître, tu auras des auditeurs; bienfaiteur de l'humanité, tu pourras répandre des consolations ou des pleurs sur ceux qui souffrent à tes côtés.— « *Ibis ad crucem*, tu iras à la croix »; mais tu n'iras pas seul, et

(1) Matth., XXVII, 29 : « Illudebant ei dicentes : Ave, rex Judæorum. »
(2) Joann., XIX, 5 : « Et dicit eis (Pilatus) : Ecce, homo. »
(3) Joann., XIX, 16.

afin que ton humiliation soit bien achevée, nous te donnerons les assesseurs que nous jugeons dignes de toi, les derniers des scélérats par les crimes, les derniers des êtres par l'intelligence. Eux-mêmes ne trouveront, avant que tu illumines l'un d'eux, que des injures pour ton supplice, et leur croix sera juste à la hauteur de la tienne, afin que leur blasphème aille droit à ton front, et leurs insultes droit à ton cœur !

Cette fois, n'est-ce pas, il ne reste plus rien : le fond de cet abîme d'humiliation est bien touché. Mais il faut nous le dire, c'est là un dessein divin, d'après lequel nous voyons le Maître, les lèvres au bord du calice, buvant goutte à goutte jusqu'à la lie, s'arrêtant là seulement où il peut dire : « Tout est consommé ».

Et notre orgueil, car c'est de nous tous que nous parlons, comment osera-t-il paraître devant celui qui a été ainsi humilié pour nous ? — « *Attritus est propter scelera nostra* (1) ». C'est pour nous qu'il est mort ; notre orgueil est la cause même de cette délectation dans l'humiliation, de ces regards incessants jetés sur le goufre où il allait descendre, de ce désir qui le pressait, quand il

(1) Isai., LIII, 5.

disait, au soir du Jeudi Saint : « C'est l'heure; allons, afin qu'on sache que je fais la volonté de mon Père » (1). Et nous pouvons bien répéter, avec le centurion, en le voyant abîmé dans l'opprobre de la croix: « Oui, celui là était vraiment le Fils de Dieu. *Verè hic homo erat Filius Dei* » (2).

(1) Joann., XIV, 31 : « Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, surgite, eamus hinc ».
(2) Marc., XV, 39.

II

La seconde cause de la passion et de la mort de Jésus-Christ, c'est l'adoration de l'homme en sa chair. Si la première, celle de l'esprit, est fréquente, — bien plus fréquente encore est la seconde. Tous les hommes ne sont pas capables de cette infatuation de soi-même, qui arrive à la négation du souverain domaine de Dieu ; mais tous sont capables de l'adoration de soi-même dans la chair. Flatter les sens, leur chercher des jouissances, que l'on multiplie et raffine jusqu'à l'oubli de toute vie supérieure, — c'est l'histoire de la plupart des hommes, et il n'est personne qui se puisse prétendre à l'abri de ces abaissements. Pour arriver à l'adoration de soi-même dans l'orgueil, il faut monter, semble-t-il, et les ascensions ne sont pas faciles à tout le monde ; dans la folie de la chair, il suffit de s'abandonner pour descendre et s'enfoncer toujours plus avant dans la fange. Par conséquent, s'il y a une cause qui agisse plus directement sur la Passion de Jésus-

Christ, c'est l'adoration de la chair. Aussi le Maître apporte-t-il remède à cette décadence en des conditions exceptionnelles.

Il a goûté, croirait-on, une âpre volupté, dans les douleurs par lesquelles il expiait les satisfactions charnelles. Passons vite, car le spectacle est trop affreux pour que nous puissions le supporter longtemps. Voici le Sauveur à Gethsémani. Une sueur de sang couvre son front : s'il n'était soutenu par la force qui doit le mener au Calvaire, il expirerait dans la grotte funèbre. Aussi quand, broyé dès le premier pas dans la douleur, il se remet aux mains de satellites, voyez quelle victime ils entraînent. Ce visage pâli, où le sang s'est figé dans la poussière ; ces genoux qui tremblent encore du frémissement de l'agonie ; ces mains qui semblent chercher, dans la nuit, le chemin où les pieds trébuchent : c'est celui qu'on appelait jadis le plus beau des enfants des hommes (1), dont le rayonnement au Thabor avait affolé Pierre disant : « Il fait bon d'être ici ! dressons-y trois tentes » (2) ! Ce n'est déjà plus qu'un débris humain, et il n'est pas encore chez les grands-prêtres !

(1) Psalm., LXIV, 3 : « Speciosus forma præ filiis hominum ».
(2) Matth., XVII, 4.

Le voilà devant Caïphe, couvert de coups et d'insultes, puis jeté dans une étroite prison pour y attendre le matin. L'agonie, le jeûne, la veille, les tortures du cœur et les souffrances physiques en ont vraiment fait, quand le soleil se lève, l'homme des douleurs (1). Et ce n'est pourtant que le prélude de sa passion.

Pilate l'a renvoyé à Hérode, qui l'a rejeté vers Pilate : il lui a fallu traverser, — traîné par des cordes et des chaînes, les rues de cette ville, dont le soleil qui monte commence à faire une fournaise, — dans une poussière étouffante, — au milieu des clameurs de la populace qui lui jette des pierres. Mais c'est quand il a entendu son arrêt de mort que viennent enfin les grandes souffrances. Il est flagellé ; tout à l'heure, nous avons esquissé cette scène affreuse. Quelles nouvelles douleurs, lorsque le cercle d'épines a serré sa tête, que les chutes multipliées ont élargi ses plaies, que le manteau de pourpre collé à ses épaules en a été arraché pour qu'il reprît ses vêtements, lorsqu'enfin il lui a fallu se charger de la croix pour la traîner jusqu'au Golgotha !

Que reste-t-il de cette vie puissante, où la beauté le disputait à la force et la force à la beauté ! Voyez

(1). Isaï., LIII, 3 : « Virum dolorum ».

passer sous la porte de l'Antonia l'homme qui semblait revêtir la majesté de Jéhovah, quand, trois jours auparavant, il franchissait la porte du Temple. Voyez apparaître, au haut de la montée où ses pieds vont glisser tout à l'heure, la victime de votre mollesse, le martyr de votre sensualité! La croix le soutient plus qu'il ne la porte. A chaque mouvement, le choc du bois infâme sur les épines renouvelle les horreurs du couronnement; à chaque secousse que lui impriment les inégalités du pavé, il semble que tout son être rentre dans une fournaise de douleur. Après quelques pas, il est déjà tombé, et la foule rit et clame, pendant que les soldats, s'en prenant à lui de la corvée qu'ils ont à faire, le poussent avec le manche ou la pointe même de leurs piques. Il faut à tout prix qu'il se relève! A quelques pas plus loin, une nouvelle défaillance le jette à terre. Il n'ira pas jusqu'au bout, si vous ne le déchargez de son fardeau! Passe un Cyrénéen, et la main d'un soldat s'abat sur son épaule : — « Allons, prends cette croix et porte-la derrière lui, puisqu'il ne peut plus la porter ! »

Pendant que Simon prend la croix et que Jésus se redresse sur ses mains tremblantes, près de lui, une femme fléchit le genou et le presse dans ses

bras. Sa mère ! Elle a rejoint le cortège, et, profitant d'une trouée dans la foule, elle est arrivée jusqu'à lui. Mais l'embrasser longuement, — non, ils ne le permettront pas. Ils n'ont pas le temps ! Que leur importe à eux que le condamné ait une mère? Est-ce que tous les bandits, les esclaves même, n'ont pas des mères ? S'il fallait s'arrêter pour laisser à celle-ci le loisir de consoler son fils, que deviendrait l'impassabilité recommandée par le Talmud envers les crucifiés, ou le dédain des Romains pour les proscrits? — Si vous savez ce que c'est que souffrir, demandez-vous combien Jésus a souffert en ce moment ! Ah ! certes, nous avons passé par des heures bien dures, tous tant que nous sommes; mais en fut-il jamais une où l'on nous ait demandé de porter un pareil fardeau ? Avez-vous parfois imaginé, Messieurs, — en songeant à l'ingratitude des hommes et au mépris que le monde fait de l'honneur ou de la vie de ceux qu'il brise —, avez-vous imaginé que votre mère surviendrait, et mesurant, avec son cœur si habile à prendre la mesure de votre cœur, votre humiliation et votre souffrance, n'aurait pas même le loisir de vous dire une parole de consolation, et qu'il y aurait, entre son baiser et vos lèvres, une main prête à souffleter la mère comme elle souffletait le fils ?

Il s'est relevé et remonte la pente opposée, par une de ces rues encombrées et étouffées, dont nous parlions à l'instant. Encore une chute! Mais cette fois, on dirait qu'il a voulu s'accorder à lui-même une consolation. — En est-ce bien une, ou n'est-ce pas plutôt un raffinement de douleur? — On ne sait bien ce que l'on souffre qu'à la condition d'interrompre pour ainsi dire la souffrance. Ainsi fait le Sauveur! Une femme, — la seule qui ait donné des marques effectives de compatissance au condamné, — s'avance, un linge mouillé dans les mains : elle le passe rapidement sur ce visage qui n'a plus rien d'humain, et lorsqu'elle lui a rendu la vue et la respiration elle se retire, emportant le trésor dont il a payé sa charité : l'image divine empreinte sur le linge dont elle a essuyé son front.

Il est enfin au sommet du Calvaire, et le crucifiement commence. Vous avez vu, Messieurs, bien des fois l'image du Crucifié, où vos artistes ont tous commis la faute de conserver un reste de beauté ! Ce n'est pas là ce qu'il faut voir au Golgotha. Un homme à demi mort, — dont la chair pend en lambeaux, après qu'on l'a dépouillé de ses vêtements, — dont la tête plie sous le poids des épines, — dont les

lèvres entr'ouvertes aspirent à grand'peine un peu d'air, — dont les yeux fermés ne voient plus rien; un homme dont les bras sont étendus, disloqués à l'aide des clous qui fixent les mains, — dont les jambes sont repliées pour que la plante des pieds s'appuie sur le bois où d'autres clous l'attachent; un homme qu'on a ceint de cordes, afin que la projection du torse ne déchire pas les mains, quand la croix s'élève et glisse dans la fente, où la terre battue doit la fixer: cet homme, ah! ce n'est pas le Christ élégant, — poseur, pardonnez-moi le mot, — que vous avez dans vos maisons! C'est un être qui n'a plus rien d'humain (1), disait-il de lui-même, dans les prophéties de son supplice; il n'y a plus, de la plante des pieds à la tète, une place qui ne soit une blessure (2), et, par conséquent, une douleur: « *Ego sum vermis et non homo :* Je ne suis plus un homme, mais un ver sur lequel le pied du passant s'est appesanti ».

Tel est le spectacle de la croix! Quand le gibet s'est élevé en l'air; quand, les reins et les genoux s'affaissant, le corps porte de tout son poids sur ces pauvres mains qui ne peuvent plus ni s'ouvrir ni se fermer; quand les pieds essayent, de leurs

(1) Psalm., XXI, 7.
(2) Isai., I, 6.

doigts crispés,de s'arracher à la morsure des clous; quand les clameurs, montant de tous les points du Calvaire, étourdissent pour ainsi dire la pensée du mourant et l'empêchent même de mesurer sa douleur, dites s'il est possible de rien voir de comparable!

Ah! certes, la souffrance est affreuse: mais combien merveilleuse en est la domination! Il y a des années que le Maître a vu la croix à l'horizon de sa vie, — qu'il en parle, comme de l'écueil apparent de sa gloire, que ses lèvres ont soif d'épuiser le calice! Depuis longtemps il a vu le gibet dressé; il a entendu les bourreaux hurler; il a senti son âme défaillir, comme il le dit lui-même, sous l'étreinte de la douleur. Et, à l'heure où tout se réalise, suivant sa prévision et son désir, il a gardé la plénitude de la domination en laquelle il voyait et prophétisait. La douleur le tord comme un ver de terre écrasé; mais la possession de soi-même le relève à toute la hauteur du ciel, et alors commencent à tomber de ses lèvres des paroles de tendresse et de commisération. Sa mère est debout à côté de lui: d'un regard qui la pénètre jusqu'au fond de l'âme, il lui désigne le seul disciple resté fidèle: « Femme, voilà votre fils, » — et, d'un autre regard, désignant Marie

au disciple privilégié : « Voilà votre Mère ». Qu'est-ce à dire ? — « Mère, je vous fais bien souffrir en souffrant; je broie votre cœur en permettant que l'on broie mon cœur; je vous impose un crucifiement pire que le mien, parce que vous avez accepté de me donner de votre chair, la chair que l'on déchire, et de vos veines, le sang que l'on répand, afin que vous fussiez avec moi la victime et la rédemptrice de l'humanité. O mère, votre peine est comme la mienne, immense ainsi que l'Océan (1) et le passant peut dire qu'il n'y a pas de douleur comparable à votre douleur (2). Mais aussi, ô Mère, la rançon, que nous devions payer, rachetait le plus précieux des biens ! Notre cœur, notre esprit, notre chair, que nous immolons ensemble aujourd'hui, sont dans le brisement et la souffrance, afin que l'homme, qui s'est adoré, soit ramené au trône d'où il est tombé par sa faute, en restaurant le règne de l'esprit sur la chair et de Dieu sur l'esprit ».

Tout n'est pas fini pour Jésus, qui sent l'accablement le saisir ; la main qui l'a envoyé au supplice, — non pas celle des hommes, mais celle de

(1) Thren., II, 13.
(2) Thren., I, 12.

son Père, — s'appesantit une dernière fois sur lui. Il avait, jusqu'à présent, porté le fardeau sans plier, parce que la force divine restait en lui. Mais, s'étant fait pécheur, ou, pour parler comme l'Apôtre, s'étant fait péché (1), et le péché séparant absolument de Dieu, il faut qu'il ait le sentiment de cette séparation et de cet abandon. Oubliant la foule qui hurle, le bon larron qui prie et le mauvais qui l'insulte, oubliant même sa mère et le fils qu'il vient de lui donner, il semble tomber dans un découragement voisin du désespoir. Plus rien ne le soutient : l'âme et la chair n'ont plus rien qui les relève; tout s'effondre sous ses pieds : « Mon Dieu, mon Dieu! » — il ne dit plus : « Mon Père », parce que ce n'est plus le Fils de Dieu, mais le pécheur qui parle à la justice irritée : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné » (2)? Et presque aussitôt, il crie : « J'ai soif ». Sans doute, la torture physique est un principe de soif, la grande douleur, dit-on, des crucifiés. Un feu les dévore qui centuple leurs souffrances : et dans cette chaleur, devenue plus lourde depuis que les ténèbres couvrent la terre, en cette poussière qui monte toujours et qui l'étouffe, après la déper-

(1) II Cor., v, 21.

(2) Matth., xxvii, 46 : « Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? »

dition de sang qui l'alanguit, on comprend qu'il crie : « J'ai soif ». Toutefois, ce n'est pas là ce qui motive sa plainte ! « J'ai soif de votre retour, ô Dieu qui me traitez en pécheur; j'ai soif de ces âmes à vous rendre ; j'ai soif de vous rendre à ces âmes ! O hommes, j'ai soif: j'ai soif de votre cœur qui se détache de moi et que je veux ramener à moi en le ramenant à mon Père ! O mon Dieu, donnez-moi de vous voir tendant les bras à ces ingrats pardonnés ! O ingrats, pour lesquels je sollicite le pardon, donnez-moi la joie de vous voir dans les bras de votre Père ! J'ai soif » (1). — Un soldat qui se trompe, ou conduit peut-être par un sentiment de réelle miséricorde, a mis au bout d'un tronçon d'hysope l'éponge imbibée d'eau vinaigrée dont lui-même se rafraîchit. Il s'empresse, mais la haine veille : « Oh ! non ! laissez, laissez ! » Dans la formule syro-chaldaïque que Jésus a employée, il a semblé confondre Dieu et Élie : *« Eli, Eli, Lamma sabacthani »* — « Il a appelé Élie, que les mourants appellent souvent au secours : attendez, nous allons voir si Élie vient le délivrer ». Infâme raillerie, qui écarte des lèvres du crucifié ce suprême soulagement ! Ah ! vraiment tout est bien fini et le Maître peut dire : « Tout est consommé ! Les pro-

(1) Joann., xix, 28 : « Sitio ! »

phéties sont accomplies, mes désirs sont réalisés; la dette de l'homme est payée, Dieu est apaisé. Désormais, je puis quitter la terre où je n'ai plus rien à faire. Mon Père, je remets mon âme entre vos mains! Vous me l'aviez donnée pour que je puisse épuiser la souffrance et l'humiliation au profit des pécheurs : tout est consommé! Vous me l'aviez donnée afin que j'en fisse la rançon des hommes; j'ai payé : tout est consommé! Vous me l'aviez donnée pour qu'elle fût le principe d'une vie que je consacrerais à raviver ces morts : ils sont ressuscités, tout est consommé! Maintenant, laissez-moi, bon ouvrier qui achève son labeur, dormir sur votre cœur et entre vos bras le sommeil que doivent dormir tous les hommes. Vous m'ouvrirez ensuite le jour de l'éternité; après le repos de la tombe, la résurrection glorieuse. Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains (1)! »

La tête s'incline. Un grand cri atteste que le Maître de la vie et de la mort, vainqueur de la mort, vient d'abandonner la vie. Le centurion jette, lui aussi, un grand cri et, se tournant vers les Scribes et les Pharisiens effrayés des prodiges qui accompagnent cette mort, vers la foule terrifiée, vers

(1) Luc., XXIII, 46.

les soldats qui, comme lui, comprennent que quelque chose de surhumain vient de s'accomplir, il témoigne : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu » (1).

Oui, c'est le Fils de Dieu ; car on ne peut prévoir et accepter de pareilles souffrances qu'autant qu'on est un Dieu. Il n'est permis de s'y complaire, d'y entrer, avec la lenteur majestueuse des rois qui descendent les degrés du trône, qu'autant qu'on est un Dieu. Les hommes ne connaissent pas cette manière de mourir, et le centurion avait raison : Oui, c'était vraiment le Fils de Dieu, le Fils de Dieu humilié et brisé pour nos péchés, le Fils de Dieu humilié pour l'expiation et la leçon de notre orgueil, le Fils de Dieu brisé dans la souffrance, pour l'expiation et la leçon de notre sensualité.

N'allons-nous pas, nous aussi, en finissant, rendre le témoignage du centurion ?

Maître, jusqu'à présent, j'ai imité ceux qui vous fermaient leur esprit et leur cœur : — j'ai imité ceux qui vous trahissaient et vous traînaient de tribunal en tribunal : — j'ai imité ceux qui criaient : « Nous ne voulons pas qu'Il règne, et nous demandons Barabbas ; — j'ai imité Pilate qui disait : « Qu'est-ce

(1) Marc., xv, 39.

que la vérité » ? et « Vous irez à la croix » ; — j'ai imité le bourreau qui déchirait vos flancs et les soldats qui chargeaient votre tête d'épines; — j'ai enfoncé aussi les clous dans vos pieds et vos mains ; j'ai dressé la croix sur laquelle vous agonisez; je l'ai entourée de mon indifférence, de mes mépris et de mes insultes. — Seigneur, jusqu'au bout, — même dans la souffrance et l'abandon des hommes, — j'ai fait comme le bandit, et je vous ai insulté sur votre croix. O Maître, Maître, n'oubliez pas mon âme. Seigneur! dites à votre Père : « Il ne sait pas ce qu'il fait, pardonnez-lui ! » Dites à votre Mère : « Voilà votre fils ! » Et, quand vous verrez en moi l'émotion qui commence, sentant venir votre triomphe, dites tout bas à mon oreille, afin que je n'hésite pas : « Tout est consommé ! » Prenez mon cœur, fondez-le dans le vôtre, consommez ma vie dans votre vie, afin que je puisse, un jour, dire avec vous : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains », — parce que j'aurai dit, avec le centurion qui vous avait conduit au supplice, présidé à votre crucifiement, et n'avait pas fait taire les injures, encore que son cœur se sentît déjà ému, — mais que la consommation de votre sacrifice et la vue de votre mort achevaient d'éclairer : « Vous êtes vraiment le Christ, Fils du Dieu vivant ! »

DIMANCHE DE PAQUES

ALLOCUTION APRÈS LA COMMUNION

Messieurs,

Il y avait déjà tout un jour que le Maître était sorti du tombeau et, vers le soir, deux des disciples descendaient de Jérusalem à Emmaus, se communiquant les émotions qui pressaient leurs âmes depuis la grande catastrophe du vendredi. Or, pendant qu'ils allaient ainsi, tristes et accablés, et que leurs pas se traînaient sur la route, voici qu'un homme, sorti tout à coup des bois voisins, se joignit à eux. Sa physionomie, grave et douce en même temps, et ce mouvement qui nous rend sympathique, aux heures de tristesse, quiconque semble prêt à y participer, leur firent accueillir l'étranger non seulement avec bienveillance, mais comme avec expansion. Et il leur dit : « D'où vient que votre physionomie est si triste, et que signifient les paroles amères et découragées que vous échangiez tout

à l'heure? » Et l'un deux : « Êtes-vous donc si étranger au pays que vous ne sachiez ce qui s'est passé ces jours-ci? — Quoi donc? — Mais à propos de Jésus de Nazareth, un prophète, un homme puissant en œuvres et en paroles, dont nous attendions qu'il ressusciterait Israël. Nos princes l'ont saisi, traduit à leur tribunal, attaché à une croix. Il y est mort, et voici le troisième jour que tout cela est passé. Notre espérance est évanouie. — O insensés, cœurs sans pénétration et sans ressort! C'est donc ainsi que vous comprenez ce que les prophètes ont dit de votre Christ! » Et alors, reprenant, dès le commencement, la série des prophéties, il leur expliqua les paroles qui prédisaient le Messie et la réalisation de ces paroles dans les événements qui les avaient troublés. Et à mesure qu'il parlait, leur esprit s'illuminait, leur cœur se dilatait, ils se sentaient dans une atmosphère nouvelle, introduits dans une autre vie dont ils n'avaient bien exactement ni la notion ni surtout la mesure. L'étranger était devenu un ami, et comme le lieu où ils se rendaient approchait et qu'ils craignaient de le voir passer outre: « Restez avec nous, lui dirent-ils : car le jour baisse. Où iriez-vous pour trouver quelqu'un qui vous accueillît mieux, à qui vos paroles fissent plus

de plaisir et en qui votre âme pût mieux s'épancher? » Il sembla d'abord se refuser à leur invitation, bien qu'il eût le désir, oh! bien ardent, de rester avec eux; et ils l'y forcèrent. Quand ils furent assis à la même table, le pain qu'ils lui présentaient, il le prit entre ses mains; puis, le regard levé au ciel, d'où semblait descendre sur sa tête la splendeur même du Thabor, il rompit le pain et leur distribua : « Prenez et mangez ». Alors il se fit un miracle : la lumière inonda leur esprit, la flamme sembla dévorer leur cœur. Mais, pendant que, perdus dans l'extase, ils ne savaient s'ils devaient lever les yeux sur lui ou les clore dans l'adoration, il avait disparu. C'était le Seigneur! Dès qu'ils furent revenus à eux-mêmes, ils reprirent la route de Jérusalem, et coururent vers les autres disciples, le cœur exultant, la voix vibrante : « Nous avons vu le Seigneur! Il est ressuscité! » A quoi les autres répondirent : « Oui, nous savons qu'il est ressuscité, car il s'est montré à Pierre ». Et pendant qu'ils parlaient encore, Jésus lui-même apparut et leur dit : « Que la paix soit avec vous! »

Ce merveilleux récit, Messieurs, ne l'avez-vous pas vécu tout à l'heure, après avoir suivi, dans les jours qui viennent de s'écouler, la route de

Jérusalem à Emmaüs? D'abord vous étiez, comme nous tous, à l'heure mauvaise que nous traversons, déconcertés par les abaissements du Christ, les souffrances et la captivité de son Église. On vous avait appris, dès l'enfance, cette histoire, qui est aussi une prophétie, l'histoire de Celui qu'attendaient les siècles, qui s'est manifesté au milieu des siècles et de qui les siècles vivent maintenant. Et vous vous étiez dit : « Oui, nous verrons encore les magnificences de l'Éternel ! Nous verrons encore le Christ régner, la maternelle Église étendre son manteau sur ceux qui sont nus et ouvrir son cœur à ceux qui sont abandonnés. — Ainsi nous espérions la restauration d'Israël, et voici que le ciel, au lieu de s'éclaircir, s'est chargé de nuages plus épais, et au lieu que l'Église montât à son trône, voici qu'on la tient captive. C'est un tombeau que l'on ferme sur elle, avec la volonté qu'elle n'en sorte pas. Le Christ roi s'est éclipsé. L'histoire du passé, comme disaient les Juifs, a été éclatante; mais il n'y a plus de prophètes et le bras du Seigneur s'est retiré ».

Mais voici qu'à l'heure où ces pensées tristes assaillaient vos âmes, à l'heure où vous échangiez ces paroles amères et découragées, le Maître a daigné se mettre encore une fois sur votre route. Il

n'avait pas son visage ordinaire : ou plutôt c'était bien toujours son visage que les yeux de votre foi pouvaient reconnaître; mais un instant, par le même dessein mystérieux que tout à l'heure, il tenait vos yeux comme illusionnés et, au lieu du Maître éternel de la parole, du Verbe divin, il n'y avait devant vous qu'un reflet de ce Verbe et qu'un écho de cette parole. Pourtant vous écoutiez, et celui qui parlait vous était sympathique; vous reconnaissiez en lui un frère, et vous aviez besoin d'abandonner votre esprit et votre cœur à l'impulsion qu'il leur communiquait. A mesure qu'il parlait, encore qu'il fût seulement un reflet et un écho, vous sentiez votre esprit s'éclairer, votre cœur s'échauffer, l'Église reprendre sa route dans vos pensées, le Christ remonter à son trône, les jours prêts à s'éclaircir et l'avenir préparer encore des triomphes. Mais si votre attention, si votre docilité vous valait déjà cet esprit qui se calme et ce cœur qui se possède, cependant vous voyiez venir le soir de ce jour qui vous avait été heureux, et comme celui-là qui représentait le Seigneur semblait devoir passer sa route, vous lui disiez : « Pas encore, restez donc avec nous ». La série cependant des réunions était close; il n'y avait plus à rechercher ces longues prolongations de l'enseignement, mais

vous insistiez : « Allons, encore un instant. La table n'a pas été dressée; le pain n'a pas été apporté, restez avec nous : *Mane nobiscum* », et notre cœur ne faisait pas grande résistance. Et voici que s'est assis à votre table, a participé au même banquet, celui dont le Seigneur avait pris le visage; et tout à l'heure, de même que pour soi il avait rompu le pain sacré, d'autres mains, divines aussi par leur ministère, ont rompu pour vous le pain sacré. *Et cognoverunt eum in fractione panis.* C'est l'heure de la véritable illumination; c'est l'heure de la véritable transformation.

Tant que l'homme a parlé, peut-être apportait-il une lumière grandissante, grâce à l'intervention divine en sa parole; mais ce n'était pas le Seigneur. Il fallait que le Christ vînt à vous dans le secret son intelligence illuminant directement votre intelligence, son cœur échauffant directement votre cœur, sa force saisissant votre faiblesse et la fortifiant à l'égal d'elle-même, sa vie transformant votre vie et la divinisant comme la vie du Christ ressuscité. Il fallait qu'ainsi se révélât vraiment le secret des épreuves du Maître, la raison de la Rédemption par la Croix, que se montrât le motif de l'espérance que rien ne peut troubler, de la foi que

les ombres ne peuvent plus obscurcir, de la vigueur dans la vertu que les épreuves ne peuvent plus diminuer : *In fractione panis cognoverunt eum.* Le pain a été rompu et vous avez pris votre part de la nourriture céleste. En vous, par conséquent, parle le Verbe ; en vous agit la force de Dieu. Pourquoi l'homme parle-t-il encore? Pourquoi? C'est que lui-même, dans la fraternité que vous lui avez offerte, ou plutôt qu'il vous a proposée et que vous avez acceptée, il est devenu l'un de vous ; et, puisque vous ne pouvez tous parler pour dire ce qui se passe en votre cœur, de même qu'avant il parlait au nom du Maître, vous lui demandez, maintenant, de parler en votre nom.

Maître, je vous apporte le témoignage de leur foi rayonnante, de leur amour ardent, de leurs espérances inébranlables, de leur charité qui veut se dépenser toujours et à jamais pour votre service. Maître, nous savons maintenant que ce Christ humilié, outragé, broyé, descendu d'une croix au tombeau, ce Christ qu'ils ont raillé même dans sa tombe, nous savons que c'est le Seigneur. Nous l'avons reconnu à la fraction du pain. Et maintenant nous allons le disant à tous ceux qui veulent nous entendre. A ceux-là qui n'ont pas encore reçu la grâce

de son apparition, ou qui peut-être se la sont interdite, parce qu'ils n'ont pas voulu participer à la fraction du pain, à ceux-là qui ne savent pas le don de Dieu, nous crions : « Oh ! vous êtes tristes, défaillants, découragés, mettez-vous donc sur sa route ; forcez-le de rester à votre table ; apportez votre pain, car c'est du blé semé par vos mains qu'il veut faire sa chair et son sang. Et quand il aura divisé le pain, que vous avez offert, afin de le manger avec lui, vous saurez que c'est le Seigneur ». — Allons à ceux qui le méconnaissent, à ceux qui croient encore le tombeau fermé et montrons-leur, dans l'exaltation de notre triomphe, que la tombe s'est ouverte et ne pourra plus jamais se refermer. Car, de son pied vainqueur, le Christ a rejeté loin de lui la pierre, ou plutôt, dédaignant de chasser directement la mort, il a envoyé l'un de ces anges qui le louent et l'adorent dans le ciel, afin que, du bout de son aile, il écartât l'obstacle et que lui, libre et dominateur, s'élançât à nouveau dans les siècles de l'éternité. Allons et disons-leur : « Le Christ est ressuscité: nous avons vu le Seigneur ! »

Allons à ceux qui, comme nous, ont participé au banquet, mais n'ont pas eu la joie fraternelle qui est nôtre en cette merveilleuse réunion, et disons

leur : « Nous avons vu le Seigneur ! » — Ils répondront : « Nous aussi nous l'avons vu, et nous en avons, les uns et les autres, une même garantie : c'est qu'il s'est montré à Pierre. Celui qu'il a substitué à lui-même, pour être l'âme de son Église, nous atteste qu'il est ressuscité, par sa propre victoire sur l'enfer et la mort, qui rendent témoignage à la résurrection du Christ. Oui, le Seigneur est ressuscité.

Celui que le monde disait mort est vivant ; celui que la mort avait cru vaincre est vivant; celui à qui on avait voulu fermer le temps est vivant pour les siècles des siècles ! Et avec lui nous commençons une vie nouvelle. Il s'y retrouvera peut-être des tristesses ; nous les dissiperons, en écoutant la parole qu'il nous fait dire par l'Église, et quand cette parole aura encore une fois rajeuni nos esprits et nos cœurs, nous reviendrons ensemble, non pas comme un proscrit qui s'isole et se cache, mais comme tout un peuple accourant à l'appel de son roi, rompre le pain qui atteste, — par la rénovation de nos âmes, par l'union de la divinité à notre humanité, par la transformation de notre vie en la vie divine, — que vraiment le Seigneur est ressuscité, pour ne plus mourir. Hier, dans les temps obscurs et troublés, il continuait de régner;

aujourd'hui, qu'il se révèle, il est roi et maître, parmi nous, de tous les esprits et de tous les cœurs; demain, il en sera de même, et après des jours accumulés, des siècles entassés et des éternités qui recommencent, il en sera de même encore. Le Christ était maître d'hier, le présent lui appartient, et il est à tout jamais régnant, glorifiant et réjouissant ceux qui l'aiment, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Nature de l'Église.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Objet de l'enseignement de l'Église.

TROISIÈME CONFÉRENCE

La Révélation

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Immutabilité de l'Église

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Infaillibilité de l'Église

SIXIÈME CONFÉRENCE

Autorité de l'Église

RETRAITE PASCALE

PREMIER JOUR

Nécessité de l'Étude

DEUXIÈME JOUR

Caractères de l'Étude

TROISIÈME JOUR

Obstacles à l'Étude

QUATRIÈME JOUR

Moyens de l'Étude

Poitiers, Imprimerie Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LA PASSION

ESSAI HISTORIQUE

Par le **T. R. P. M.-J. OLLIVIER**
DES FRÈRES PRÊCHEURS

Beau volume in-octavo sur grand cavalier de XXIV-512 pages, avec un plan en 4 couleurs, 5 gravures hors texte, 9 têtes de chapitres, 16 dessins archéologiques.................. **9 00**

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

10 exemplaires sur japon impérial (numérotés 1 à 10) *épuisé*.
50 exemplaires sur hollande (numérotés 11 à 60)....... **15 00**
Il reste encore quelques exemplaires sur Hollande.

PRIX DES RELIURES EN PLUS :

N° 1. — ½ chagrin: pl. t., tr. jasp., *net*......... 2 50
— 2. — — tr. rouges ou dorées....... *net* 3 50
— 3. — — — coins, t. dorée, *net*......... 4 50
N° 4. — ½ chag., coins, tr. dorées.......... *net* 5 00
— 5. — ½ maroq., pl. papier, tête dorée..... *net* 5 50
— 6. — — coins, tête dorée.. .... *net* 6 50
N° 7. — 1/2 maroquin, coins. tr. dorées, *net*...... 7 50

TABLE DES MATIÈRES

LES AMITIÉS DE JÉSUS

Par le **T. R. P. M.-J. OLLIVIER**
des Frères Prêcheurs

Magnifique volume grand in-8° cavalier, orné de gravures et d'une carte.............................. **9.00**

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

20 ex. sur Japon impérial (numérotés de 1-20) **30.00**
50 ex. sur Hollande (numérotés de 21 à 75).. **15.00**

PRIX DES RELIURES EN PLUS :

N° 1. — ½ chagrin, plats toile, tranche jaspée. *net* 2 50
N° 2. — ½ chagrin, plats toile, tranches rouges ou dorées............ *net* 3 50
N° 3. — ½ chagrin, plats toile, coins, tête dorée... 4 50
N° 4. — ½ chagrin, coins, tranches dorées.... *net* 5 00
N° 5. — ½ maroquin, plat papier, tête dorée.. *net* 5 50
N° 6. — ½ maroquin, coins, tête dorée......... *net* 6 50

N° 7. — ½ maroquin, coins, tranches dorées. *net* 7 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES :


LIBRARY